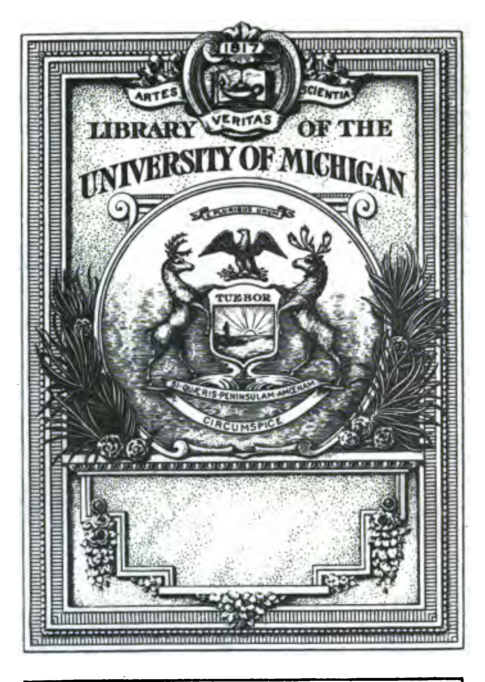

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

LES

TOMBEAUX DES PAPES

ROMAINS

PARIS IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINE
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

LES

TOMBEAUX DES PAPES

ROMAINS

PAR

FERDINAND GRÉGOROVIUS

TRADUIT PAR F. SABATIER

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

DE

M. J. J. AMPÈRE

de l'Académie française

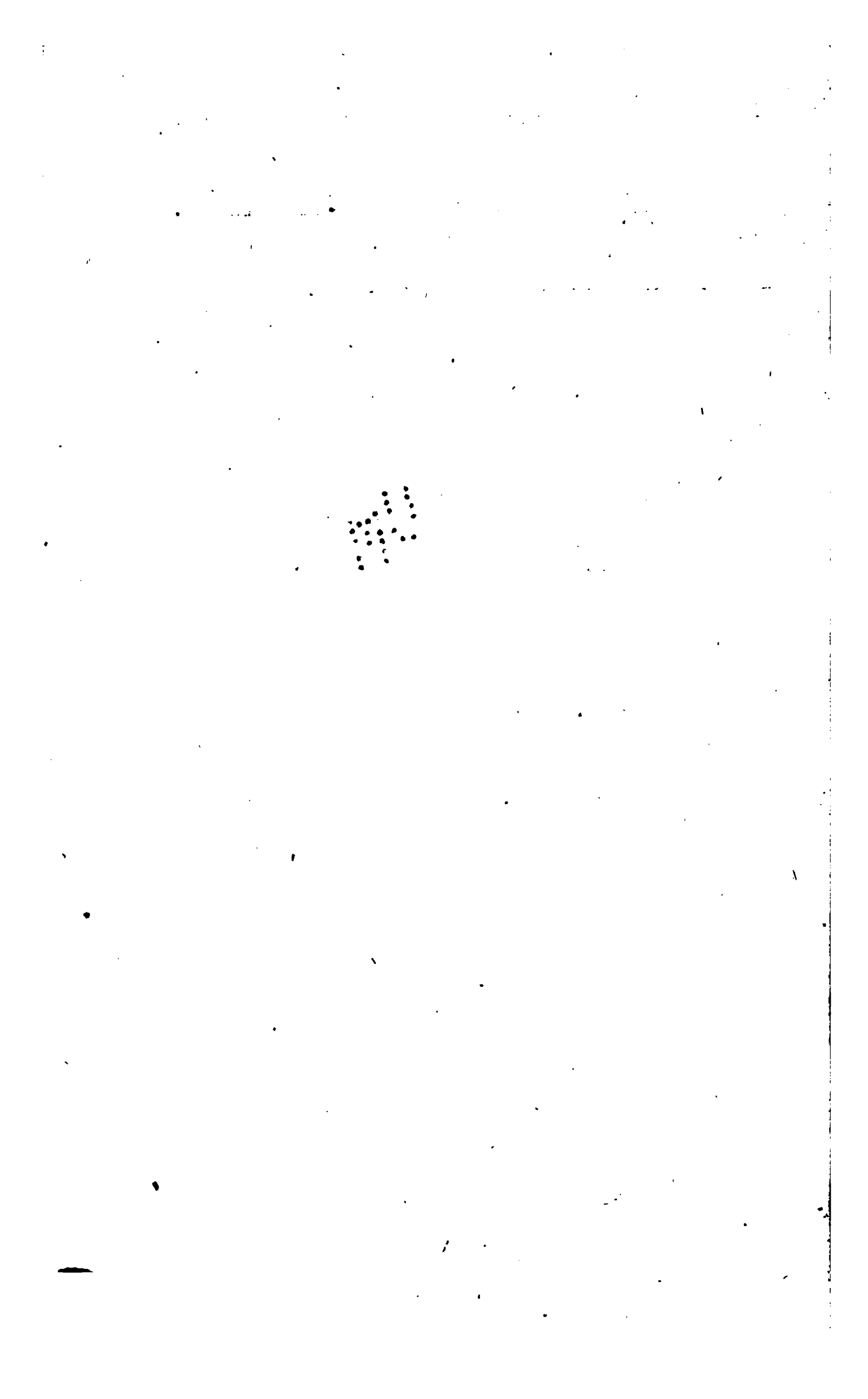


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859



A M. J. J. AMPÈRE.

MONSIEUR,

Permettez-moi de vous offrir la traduction de ce livre.

En ce temps de communications rapides et d'échanges internationaux, la science est de tous les objets celui qui mérite le plus d'être importé. Aujourd'hui que l'histoire, se basant sur la critique, est devenue une science, les récits conçus au point de vue trop souvent étroit ou passionné d'un seul peuple ne suffisent plus, et chacun sent le besoin de comparer ses jugements historiques avec ceux de ses voisins. Les livres bien faits sont rares partout; raison de plus pour aller chercher, même hors de chez soi, ceux qui le sont en réalité. Vous avez pensé que celui-ci méritait d'être traduit; qu'utile à ceux qui veulent étudier Rome sérieusement, il serait lu avec plaisir par ceux qui la connaissent déjà. L'auteur et son ouvrage ne pouvaient désirer un juge plus compétent que vous, mon-

sieur, qui savez Rome et son histoire si parfaitement, et si parfaitement les avez su raconter. Si le traducteur n'a pas fait trop de tort à son texte, le public ratifiera peut-être votre suffrage. Mais, quel que soit le résultat, je suis heureux de vous offrir la traduction de ce livre de notre ami comme un souvenir de nos beaux jours de Rome, de nos causeries de Florence, si instructives pour moi, et comme un témoignage de profond respect,

FRANÇOIS SABATIER-UNGHER.

Florence, 3 août 1858.

A MONSIEUR

CLÉMENT-AUGUSTE ALERTZ

A ROME.

Fructus mundi ruina.
(GRÉGOIRE Ier.)

Rien n'est plus agréable ou d'une plus grande utilité, pour celui qui aime à méditer sur l'histoire, que l'étude des monuments où le passé s'est incarné. Par-là elle devient comme un portrait vivant. De notre temps l'histoire s'est élevée puissamment en s'appuyant sur d'autres sciences, et elle commence à prendre une face nouvelle. De la recherche des documents originaux, que jamais jusqu'à ce jour on n'avait étudiés avec un tel amour, de la description animée des lieux et des monuments, date pour elle une ère nouvelle dans la science. C'est en ce sens qu'il faut regarder comme une étude historique cet écrit des *Tombeaux des papes*.

Le plan en a été conçu il y a déjà quelques années, dans

l'église de Saint-Pierre, un jour que je m'arrêtai surpris devant la figure de Paul III (Farnèse), qui surmonte son tombeau. Tandis que je contemplais toutes ces figures assises autour de moi sur leurs sarcophages, les mains solennellement levées, semblables à un sénat de dieux protecteurs ou de gardiens de ce temple grandiose, il me sembla qu'il valait la peine de chercher à réunir les tombeaux dispersés des papes, et, avec les matériaux, de me retracer l'histoire de la papauté comme en un bas-relief.

J'ai consacré bien des heures à cette étude singulière, mais toute romaine, parce qu'à Rome, plus qu'en aucune autre ville du monde, les recherches historiques suivent la trace de la mort. En aucun autre lieu de la terre, l'esprit humain n'est plus souvent altéré par une sombre mélancolie de l'âme qu'aux pieds de cette Rome éternelle qui, belle et pleine de deuil, pareille à l'image mutilée de la Némésis de l'histoire, tenant encore en sa main le rouleau sur lequel est écrite l'histoire des peuples, reste toujours debout au milieu des ruines des siècles. J'ai employé utilement les heures pleines de mélancolie que j'ai données à ce travail, et j'ai cherché à me délivrer de tous ces morts en leur présentant cette offrande.

Et je viens placer ce livre dans votre bibliothèque, dont vous m'avez permis d'user et de disposer entièrement avec une libéralité des plus rares. D'amicales conversations nous ont souvent réunis dans votre demeure; nous avons

échangé bien des réflexions et fait bien des recherches sur les choses qui tiennent à Rome, ainsi que sur les monuments de la papauté. Puissent être bien accueillis de vous aujourd'hui les souvenirs de ces heures de causerie que je vous offre, car nous ne savons pas combien de temps encore le destin nous permettra de les continuer à Rome. Désormais je vous adresse ces lignes de la campagne de Rome, et en vue de l'ancienne ville papale d'Anagni, aujourd'hui 23 juin 1856.

INTRODUCTION

On dit que M. d'Agincourt, venu à Rome pour y passer quelques mois, y passa tout le reste de sa vie, sa malle toujours faite; lui, toujours prêt à partir et ne partant point, retenu par cet attrait que Rome exerce sur ceux qui l'ont une fois senti, attrait dont il ne m'appartient pas de contester la puissance. J'aime mieux en citer un exemple de plus. M. Gregorovius a fait jusqu'ici comme M. d'Agincourt; venu à Rome, il n'a pu en sortir encore, attaché, lui aussi, à ce séjour de choix par une vaste étude; car si M. d'Agincourt a écrit l'his-

toire de la décadence des arts, M. Gregorovius a entrepris de tracer l'histoire de Rome au moyen âge.

Cette sombre époque de la vie romaine est peu connue et mérite de l'être; moi-même j'espère y transporter quelque jour mes lecteurs en me plaçant au point de vue particulier duquel j'ai considéré la Rome antique : l'histoire sur les lieux par les monuments.

Bien souvent, en préparant ce travail, quand je me promène dans les rues de Rome, je cherche à relever par la pensée, à refaire par l'imagination cette ville singulière où les institutions du moyen âge se mêlaient aux souvenirs et se nichaient pour ainsi dire dans les ruines de l'antiquité. A côté du pape, héritier par la puissance morale de la domination des Césars, se trouvait la féodalité affublée de noms romains. Des seigneurs qui ressemblaient aux raub-graf (comtes-brigands) des bords du Rhin portaient des titres de sénateur ou

de consul, prétendaient descendre d'Enée, d'Hercule ou de la nymphe Calisto. Il y avait un *Annibal du Colisée* et un *abbé du Capitole;* les temples et les amphithéâtres étaient des châteaux-forts; on crénelait le mausolée d'Adrien et la tombe de Cécilia Métella. Rome conserve encore quelque chose de ces bizarres associations de l'antiquité et du moyen âge. Le mausolée d'Adrien est toujours une forteresse; les chambres voûtées du théâtre de Marcellus sont habitées par des artisans et servent d'échoppes, comme faisaient celles du cirque Flaminien, souvenir qui s'est conservé dans le nom de la rue des *boutiques obscures.* Toutes les tours féodales, que le peuple abattait parfois, n'ont pas été rasées; il y a tel coin sale et pittoresque, telle rue tortueuse passant sous des arcs noirs, tel aspect du Tibre tournant et fuyant au pied d'une rive abrupte dominée par des masures et des jardins, qui présente vivement au voyageur de nos jours l'aspect de la Rome du moyen

âge et la fait apparaître tout à coup devant lui.

Alors presque tous les monuments subsistaient encore, au moins à l'état de grandes ruines, devenus deux fois historiques par leur destination nouvelle ; alors à côté de ces ruines, quelquefois sur elles, s'élevaient de vieilles églises qu'on a démolies ou dont on a fait sottement des églises modernes ; alors existait la basilique primitive de Saint-Pierre, que la nouvelle, tout admirable qu'elle est, ne m'empêche pas de regretter ; la basilique de Saint-Paul, qu'on a laissé brûler de nos jours et qu'on a un peu gâtée en la refaisant ; toutes deux précédées d'un portique, celui de Saint-Paul long d'un quart de lieue. Alors était debout le vieux Saint-Jean de Latran, dont on a barbarement enfoui les colonnes dans de lourds piliers ; alors se dressaient à chaque pas des palais fortifiés, des tours, des maisons portant des écussons armoriés sur leurs grandes portes monumentales. Partout on voyait des fragments de colonnes encastrés dans

les murs et des débris d'inscriptions pavant les rues. Quand j'imagine ce qu'était cette Rome du moyen âge, je me demande si elle n'était pas plus extraordinaire même que la magnifique Rome des temps anciens, et s'il ne serait pas plus curieux encore d'y vivre une journée.

C'est cette Rome étrange dont M. Gregorovius écrit l'histoire. La première partie de ce grand travail ne tardera pas à paraître. En attendant, l'auteur en donne comme un avant-goût dans ce petit volume. Sans doute il n'a pas voulu y déployer l'érudition approfondie qu'il réserve pour son principal ouvrage. Celui-ci est destiné à des lecteurs qu'elle pourrait effrayer. La forme est littéraire et agréable ; mais on sent que l'auteur en sait encore plus qu'il n'en dit, et, en somme, les traits essentiels de l'histoire personnelle de la papauté s'y trouvent, surtout jusqu'à l'époque de la renaissance. A partir de ce temps, au dix-septième et au dix-huitième siècle, M. Gregorovius est parfois un peu rapide.

On sent que le terrain sur lequel il marche, sans lui être étranger, lui est moins familier, et que cette partie de son sujet l'intéresse moins. Mais jusque-là on suit avec une satisfaction constante l'auteur dans son pèlerinage historique aux tombeaux des principaux chefs de la chrétienté. Grâce à la sagacité de ses appréciations et à la vivacité de ses peintures, on assiste à la fois par l'esprit et par l'imagination aux diverses phases de cette puissance, à laquelle rien ne ressemble, et en même temps aux variations de l'art dont les monuments qu'il décrit retracent les vicissitudes.

M. Gregorovius n'a pu voir les tombeaux des plus anciens papes, car ils sont enfouis sous la basilique moderne, et là, rangés autour de la sépulture de saint Pierre, lui forment comme un souterrain et mystérieux cortége. A partir du quatrième siècle, les papes furent souvent enterrés hors de l'église, sous l'*atrium* où se trouvaient également des tombes impériales, et aussi celle

d'Helpis, l'épouse du savant et malheureux Boëce. De ces anciens papes il ne reste point de tombeaux, mais seulement des inscriptions que M. Gregorovius a recueillies et qui, dans leur barbarie, contiennent parfois des détails intéressants et des expressions touchantes. Dans celle de Grégoire le Grand, ce patricien de la famille Anicia qui défendit Rome contre les Lombards et convertit, c'est-à-dire civilisa l'Angleterre, on trouve une singulière allusion d'un poëte dévot aux grandeurs profanes de la Rome antique. Grégoire y est appelé *consul de Dieu :*

Hisque Dei consul factus lætare triumphis

M. Gregorovius n'a eu garde d'oublier l'épitaphe composée par Charlemagne pour le pape Adrien. « Ayant perdu un père, y est-il dit, moi, Charles, j'ai écrit ces vers en pleurant!... Je joins ici nos noms et nos titres, ô très-illustre Adrien! Charles, moi roi, toi père... Souviens-toi de ton fils, ô père

très-bon, dis : Que celui-ci, qui est mon fils, entre avec son père. »

C'est dans l'église souterraine de Saint-Pierre, ce lieu si intéressant par les monuments et les débris qu'il renferme, où l'on a recueilli ce qui a échappé à la fougueuse et un peu barbare reconstruction de Jules II, que l'on trouve les sépultures de quelques-uns des papes du moyen âge. « Temps ténébreux et terribles, que M. Gregorovius, comprend et qu'il saura peindre. A partir du neuvième siècle, les papes furent enterrés le plus souvent à Saint-Jean de Latran. Dans cette église, qu'on a faite beaucoup trop moderne, on ne trouve aujourd'hui guère d'autres souvenirs de ces temps que l'épitaphe de Sylvestre II, pape français, qui, après avoir été le champion ardent des droits de l'épiscopat lorsqu'il était évêque, devint très-exigeant sur ceux de la papauté quand il fut pape, et que sa science extraordinaire pour le temps porta jusqu'au trône pontifical. Une légende bizarre ra-

conte qu'il s'éleva d'abord à l'évêché de Reims, puis au rang suprême, grâce à un singulier auxiliaire, le diable en personne.

Mais nous approchons du jour où la papauté, opprimée par la barbarie et quelquefois atteinte par elle, va se relever et se purifier dans la personne de son plus audacieux et plus noble représentant, Grégoire VII. Le tombeau de ce grand pape est absent de Rome, où il ne lui fut donné ni de rester, ni de mourir, où il subit les outrages des factieux et d'où il fut chassé par la violence, tandis que son esprit remplissait et régénérait l'Église universelle. Et, en effet, pourquoi fût-il resté dans cette ville sans cesse révoltée contre lui, tandis que le monde catholique lui obéissait. La place de sa tombe était dans l'exil où fut sa mort. Cette tombe se voit à Salerne, la ville de ses vaillants et fidèles Normands, pas très-loin de Literne, où un autre grand homme disait en mourant ce que lui aurait pu dire aussi : « Ingrate Rome, tu n'auras pas mes

os. » Du moins sa noble amie, la comtesse Mathilde, a un monument dans Saint-Pierre. Sa statue, par le Bernin, est expressive. La fière comtesse porte dans sa main la tiare et les clefs, que cette main de femme soutint toujours avec une invincible fermeté.

Le successeur de Grégoire VII, qui sembla sortir de sa cendre, car il naquit à Salerne, où Hildebrand avait cessé de vivre, ne fut point l'héritier de sa généreuse et ardente ambition. Victor III, arraché à son cher couvent du Mont-Cassin, et vraiment pape malgré lui, y revenait toujours et voulut y être enterré.

C'est à Saint-Jean de Latran qu'il faut chercher le souvenir d'Innocent II, qui eut à combattre l'esprit nouveau s'appuyant sur des traditions antiques, et voulant faire régner au Capitole la commune sous le nom de république romaine ; je dis le souvenir d'Innocent II et non son tombeau, car un incendie a fait disparaître ce tombeau, emprunté

lui-même à l'antiquité comme la politique des adversaires d'Innocent. C'était l'urne funèbre d'Adrien dont le couvercle avait servi à abriter les restes de l'empereur Othon II. Ainsi fut symbolisée par le hasard la pensée du Dante, qui faisait dériver du pouvoir des Césars romains la papauté et le moderne empire. Un pape et un empereur allemand s'étaient partagé la tombe d'un empereur romain. A Saint-Jean de Latran fut également enseveli un des plus altiers successeurs de Grégoire VII, Alexandre III, qu'on peut voir dans une salle du Vatican, posant le pied sur le dos du formidable Frédéric Barberousse. Malheureusement son tombeau a péri et le monument qui lui fut élevé par son compatriote Alexandre VII, appartient à l'époque de la décadence maniérée. Le caractère de ce monument montre à l'œil la distance qui sépare la papauté du douzième siècle et celle du dix-septième.

Les tombeaux de plusieurs des plus grands papes

du douzième siècle manquent à Rome; il faut les aller chercher ailleurs. On y revient avec Honorius IV, de la famille Savelli, une de ces grandes familles du moyen âge de Rome, presque toutes éteintes aujourd'hui. Honorius IV, dont on voit encore en partie sur l'Aventin le palais fortifié, théâtre de plusieurs conciles, repose dans l'église d'Ara-Cœli, bâtie au Capitole sur les ruines du temple de Jupiter. En face du tombeau de son père, la figure du pape a été placée sur le sarcophage de sa mère, tout étincelant de mosaïque, décoré des armoiries féodales de la famille Savelli, et dans lequel, association touchante! on a placé ses restes. Boniface VIII, comme le remarque avec raison M. Gregorovius, fut le dernier grand pape du moyen âge. Lui aussi lutta contre la puissance des souverains; mais le temps de la victoire était passé. Alexandre III osait fouler aux pieds le fier Barberousse; Boniface VIII, lâchement outragé dans Agnani par les alliés et les suppôts de l'avare

Philippe le Bel, mourut au Vatican de rage et de douleur. Son cercueil est dans les souterrains de Saint-Pierre. La statue couchée porte la triple tiare; car ce pape ambitieux et impuissant plaça trois couronnes sur sa tête, au moment où le pouvoir de la papauté en Europe allait décroître.

Bientôt elle sera exilée et comme captive dans Avignon. Ce n'est plus à Rome qu'on peut trouver la sépulture des papes pendant cette période de leur émigration : c'est dans la chartreuse de Villeneuve, dans l'abbaye de Saint-Victor à Marseille, ou dans l'église de la Chaise-Dieu, en Velay. Puis la papauté revient à Rome, ramenée en triomphe par les Romains, qui la maudissent quelquefois, mais ne sauraient se passer d'elle. Une femme inspirée et éloquente, sainte Catherine de Sienne, contribua à l'y ramener; et une église élevée à une autre sainte du quatorzième siècle, sainte Françoise Romaine, possède le monument funèbre de Grégoire XI, ce Français qui reprit possession de

Rome. Un bas-relief sculpté plus tard, mais curieux cependant, représente ce retour. On y voit sainte Catherine de Sienne, qui a fait tomber miraculeusement un pan de muraille pour que ses religieuses pussent contempler le pape rentrant dans la ville éternelle. Le grand schisme, qui vit la papauté souvent errante, est marqué à Rome par l'absence de plusieurs tombeaux : celui de Grégoire XII est à Recanati ; à Bologne celui d'Alexandre V ; à Florence celui de Jean XXIII, ce Balthasar Cossa qui, après une vie aventureuse, finit par abdiquer, et dans l'épitaphe duquel on peut lire cette dénomination singulière : *Quondam papa.*

La papauté avait trouvé Rome, en y revenant, dans un état déplorable de misère et d'abandon : la population réduite, dit-on, à vingt mille âmes, le Tibre inondant la ville, les édifices croulant de toutes parts, les églises désertes et en ruines, les troupeaux venant paître sur les autels. Martin V fut le premier restaurateur de Rome. Sa statue de

bronze, couchée sur son tombeau, à Saint-Jean de Latran, est la première qui porte le caractère de la renaissance. De nouveaux temps sont arrivés.

Sous Eugène IV, la vieille furie populaire reparut. Chassé de Rome par la sédition comme l'avait été Grégoire VII, il échappa à grand'peine, sous un déguisement et caché dans un bateau de transport, aux Romains qui le poursuivaient à coups de flèches et de pierres. Son épitaphe ne parle pas de cette fuite ; mais elle le montre, en des termes à la pompe desquels les épitaphes de ses prédécesseurs ne nous avaient point accoutumés, plaçant la couronne sur la tête d'un empereur allemand, Sigismond, et voyant à ses pieds un empereur d'Orient, Paléologue, implorant la grâce d'être admis dans l'Église romaine ; exemple suivi, dit l'inscription, par les Arméniens, les Éthiopiens, les Arabes et les nations lointaines de l'Inde. Assertions magnifiques, en dépit desquelles le schisme grec existe encore. Le

tombeau d'Eugène IV, dans l'église de San-Salvator in Lauro, a déjà toute l'élégance que la sculpture italienne a si rapidement atteinte au quinzième siècle; en le voyant, on regrette vivement que les tombeaux de Nicolas V et de Paul II n'aient pas été conservés dans Saint-Pierre, où ils figureraient mieux que la plupart de ceux qui s'y trouvent et qui, œuvres pompeuses de la décadence, déparent plus qu'ils ne l'augmentent la majesté de l'église nouvelle. On a réuni dans les souterrains de Saint-Pierre des bas-reliefs échappés à la destruction du tombeau de Paul II. D'autres se voient dans d'autres églises et augmentent le regret que cette barbare destruction fait éprouver, au point de vue de l'art seulement, car on s'intéresse médiocrement à Paul II. Ce pape vain de sa figure, qui avait voulu prendre le nom de Formosus parce qu'il avait la prétention d'être le plus beau des papes, couvrait sa mitre de pierreries, et, dit-on, mettait du rouge. L'histoire tairait peut-être ces faiblesses, si Paul II

n'avait mérité ses sévérités par les cruelles rigueurs dont il frappa les savants qu'il exila ou fit mourir, et si elle n'avait à se venger d'avoir été elle-même mise par lui à la torture dans la personne de Platina.

Les lettres au contraire ne doivent prononcer qu'avec respect et reconnaissance le nom de Nicolas V, qui avait recueilli les doctes fugitifs de Constantinople, fondé la bibliothèque Vaticane et conçu le gigantesque plan du nouveau Saint-Pierre. Tous ces titres ne protégèrent point sa tombe ; Jules II ne respécta pas la mémoire de celui par qui avait été formé le grand dessein qu'il accomplissait. Entre Nicolas V et Paul II, après Calixte III, dont le tombeau est aussi à regretter, vint un pape bien digne d'intérêt. Le pieux et savant Piccolòmini, qui fut un historien et un romancier, — dans sa jeunesse il avait écrit en latin un roman, — ce qu'on ne doit pas oublier, car il y eut de l'homme d'imagination autant que du saint dans Pie II,

dans ce prédicateur d'une croisade maritime contre les Turcs, à laquelle il voulait conduire en personne la chrétienté. M. Gregorovius me semble sévère pour le monument consacré à Pie II dans l'église de Saint-Andrea della Valle, et qu'il appelle un monstre d'architecture : à l'époque où ce monument a été élevé la sculpture, en Italie, ne produisait pas des monstres.

Deux tombeaux seulement à Saint-Pierre appartiennent à l'âge classique de la sculpture italienne, au quinzième siècle. Ce sont ceux de Sixte IV et d'Innocent VIII. Sixte IV a trouvé grâce devant Jules II parce qu'il était son oncle ; pour Innocent VIII, je ne sais quelle raison l'a fait épargner. Ce pape est représenté tenant le fer de la sainte lance que lui envoya le sultan Bajazet. L'hommage de cette relique eût été plus glorieux pour celui qui le reçut s'il ne se fût rattaché aux complaisances qu'on eut alors à Rome pour le sultan, en y gardant, moyennant pension, le frère qui

pouvait lui disputer le trône, ce malheureux Zizim qu'on se disputa comme ôtage ou comme prétendant, et qui devait disparaître un peu soudainement le jour où il inquiéterait la politique d'Alexandre VI.

Celui-ci fut digne, par ses débauches et ses perfidies, de figurer parmi les mauvais empereurs romains; et cependant, chose étrange! on n'a pas songé de notre temps à le réhabiliter. L'histoire peut enregistrer cet arrêt, que tant de faits confirment, sans manquer de respect à l'Église; car le pape, selon les défenseurs les plus zélés de ses prérogatives, pèche comme un autre homme, et n'est infaillible que lorsque, siégeant *in cathedra*, il définit un dogme. L'Église, plus sage que ne le sont souvent les partis, repousse la solidarité du crime. Elle a prudemment enfoui l'effigie de Borgia dans un souterrain de Saint-Pierre, ne pouvant enterrer sa mémoire; mais ce lieu saint où sont plusieurs papes respectables est trop bon pour lui.

Si l'audacieuse pensée du fondateur de la nouvelle basilique avait été réalisée, cette basilique renfermerait un tombeau qui laisserait loin derrière lui toutes les autres sépultures des papes. Jules II voulait que le sien s'élevât gigantesque sous la coupole de l'église, non loin de celui de saint Pierre; et Michel-Ange était chargé d'exécuter ce vaste monument, pour lequel a été sculpté le fameux *Moïse*. Jules II, que les ennemis n'effrayaient pas, avait oublié, malgré sa vieillesse, celui qui devait le terrasser. Il mourut. Son neveu voulut faire achever l'œuvre commencée par Michel-Ange. Mais il vint un autre pape, Paul III, qui avait aussi ses desseins sur le grand artiste, auquel il avait commandé de peindre le *Jugement dernier*. Sollicité et tiraillé de deux côtés, Michel-Ange, après de longues tracasseries dont on peut voir le détail dans sa correspondance, abandonna le monument de Jules II, dont un quart seulement a été exécuté, et par d'autres mains, sauf *le Moïse*.

La figure du pape est piteuse, mais quelque chose de son âme fière et résolue a passé à travers celle de Michel-Ange, dans l'expression impérieuse que l'artiste a donnée au formidable législateur des Hébreux.

Le tombeau de Léon X, à *la Minerve*, et sa statue sont froides. Tout de suite après ce règne, qui fut l'apogée et la fin de la renaissance, on sent qu'elle se glace déjà. Elle eut dans l'austère Flamand qui porta le nom d'Adrien VI un mortel ennemi. Son tombeau dans l'église nationale des Allemands, sculpté par des artistes à nom barbare, le représente entrant dans Rome à cheval, l'air simple et sévère; sa figure est très-germanique : c'est la réforme qui vient déguisée en pape. Mais, malgré son horreur pour les imitations de l'art antique, où il voyait une coupable idolâtrie, Adrien VI a eu, ainsi que le dit après sa mort M. Gregorovius, la mortification d'être entouré de ses symboles. Le Dieu Tibre le voit passer, et la déesse Rome reçoit

le pontife chrétien comme sur des bas-reliefs antiques elle est figurée recevant l'empereur païen.

Clément VII n'a pas été mieux traité par la sculpture que Léon X. Son tombeau n'est pas meilleur, mais son air est beaucoup plus mauvais. On n'est pas fâché de voir cet air-là à celui qui attira les armes de l'étranger sur sa patrie, et acheva l'œuvre de sa famille en y étouffant la liberté.

Il restait quelque chose encore de la renaissance sous Paul III. Si on en doutait, son tombeau à Saint-Pierre le prouverait surabondamment. La figure de la Justice n'a pas toujours porté le jupon qu'on a été obligé de lui mettre, mais que peut-être il était inutile d'allonger encore. Il fallait les habitudes strictement classiques du seizième siècle pour qu'on représentât ainsi dans une église et à côté de la cendre d'un pape, la Justice en costume de Vénus. Mais alors on ne se scandalisait pas pour si peu.

Après les règnes si courts de Jules III et de Mar-

cel II, vint un pape d'une autre humeur que le disciple de Pomponius Lætus. Celui-là, Paul IV, c'est dans l'église des Dominicains et de l'inquisition qu'il faut l'aller chercher. Ici laissons parler M. Gregorovius : « Sur un sarcophage de marbre jaune, couverte d'un riche vêtement, est assise une figure dont la main droite est levée pour bénir ou pour maudire ; la main gauche tient les clefs de saint Pierre. Le visage est maigre, les traits sont anguleux et durs... ; les yeux sont profondément enfoncés dans les orbites ; les rides du front et des joues, les rides qui entourent cette bouche résolue et impérieuse, ce ne sont pas seulement celles d'un octogénaire, elles sont la trace d'un naturel orageux et ardent, d'une âme fanatique née pour le commandement, qu'embrasaient également l'amour et la colère. » Après avoir contemplé cette sombre statue, on ne peut s'étonner de trouver dans l'histoire de ce pape ce que M. Gregorovius rappelle, l'inquisition, la torture, les autodafés, la censure. On

ne s'étonnera plus de l'énergie déployée par le vieillard contre le duc d'Albe, quand le bourreau des Pays-Bas vint, au nom du roi très-catholique, assiéger la ville des papes ; de sa fureur en apprenant les crimes de ses neveux, dont, sous le règne suivant, l'un devait être décapité, l'autre pendu. Les hontes posthumes de Paul IV ne s'arrêtèrent pas là ; sa statue fut traînée dans la boue, les débris en furent plus tard donnés par le peuple romain aux religieux d'Ara-Cœli pour décorer leur église ; et auparavant, ce bonnet jaune, qu'il avait ordonné aux juifs de porter, la main d'un juif l'avait placé sur la tête de cette statue. L'épitaphe de Paul IV, parmi d'autres qualités, célèbre *son innocence.*

Le tombeau de Pie IV à Sainte-Marie des Anges, n'est pas plus remarquable que son règne, mais celui de Pie V à Sainte-Marie Majeure mérite plus d'attention. Pie V fut le vrai successeur de Paul IV. Même fanatisme sombre, même ardeur d'âme,

avec une violence moins impétueuse, mais aussi réelle. Les rayons qui entourent sa tête me rappellent que Pie V a été canonisé. Je m'arrête et je me soumets à la chose jugée; mais voilà un saint pour lequel je ne me sentirai jamais une grande dévotion. Dans cette figure maigre et longue, je ne puis voir que celle d'un inquisiteur.

Après ces terribles papes, Paul IV et Pie V, l'âme se repose en face du savant jurisconsulte qui leur succéda sous le nom de Grégoire XIII, et qui ne montra peut-être dans son règne que trop de la douceur empreinte dans ses traits : car sous ce pape les brigandages et les assassinats se multiplièrent. L'événement de ce règne fut la réforme du calendrier : elle est représentée sur le tombeau de Grégoire XIII, à Saint-Pierre.

Revenons à Sainte-Marie Majeure, où nous ramène le tombeau élevé à Sixte-Quint, en face de celui qu'il avait fait ériger à Pie V. Rome doit beaucoup à Sixte-Quint : de larges rues, dont l'une

traverse une partie de la ville, l'eau Félice, amenée à Rome sur un aqueduc romain restauré, la coupole de Saint-Pierre achevée, quatre obélisques relevés, le palais de Saint-Jean de Latran construit; tous ces grands travaux d'un règne de six années sont rappelés sur les bas-reliefs du tombeau de Sixte-Quint. Un de ces bas-reliefs représente ses sévères justices. M. Gregorovius fait très-justement remarquer la différence qu'il y a entre les anciens tombeaux des papes qu'ornent des saints et des madones et la terrible décoration de celui-ci, où l'on voit des têtes coupées que le bourreau tient par les cheveux. La différence des temps et des mœurs est exprimée par la différence des sujets que l'histoire suggère et que l'art choisit.

Sixte-Quint était moine avant d'être pape, un grand moine, comme disait Grégoire XIII : *Questo e un gran' frate!* Il est représenté à genoux et priant; mais son visage rude et toute sa robuste personne ont un air de commandement.

Passons Urbain VII, qui ne règna que douze jours, et auquel cependant on a élevé un monument funèbre; Grégoire XIV, qui ne régna que dix mois, et dont le tombeau est inachevé; Innocent IX, qui n'eut que seize jours de règne et n'a point de tombeau. Dans la magnifique chapelle Pauline, à Sainte-Marie Majeure, nous trouvons en face l'une de l'autre deux sépultures imposantes : celle de Clément VIII et celle de Paul V; entre eux il n'y a que le règne éphémère de Léon XI, dont le tombeau est à Saint-Pierre, orné d'un bas-relief qui représente l'abjuration d'Henri IV.

L'époque suivante forme une nouvelle période dans l'histoire des papes. Cette histoire, toujours très-intéressante, devient moins grande. Les papes entrent de plus en plus dans la politique du népotisme, de l'ambition de famille, qu'Alexandre VI et son fils avaient inaugurée par le sang et qui trop souvent se continue par la ruse. Il y a encore de sages papes, comme Alexandre VII au dix-septième siècle,

et des papes excellents, comme Benoît XIV au dix-huitième. Mais les temps héroïques de la papauté sont passés. Je ne suivrai pas M. Gregorovius sur ce nouveau terrain où il y aurait à entrer avec lui dans des discussions que la nature de cette introduction ne comporte point. Ce qu'il a signalé justement, c'est la décadence de l'art, à laquelle fait exception la belle statue d'Urbain VIII, par le Bernin, et dont le chef-d'œuvre par le ridicule est le tombeau d'Alexandre VII, tous deux à Saint-Pierre. Ce dernier tombeau est une énorme caricature, où l'on voit un squelette doré soulevant une draperie en albâtre, et des figures allégoriques parmi lesquelles M. Gregorovius caractérise très-bien une dégoûtante Vérité et une Charité détestable.

Mais dans cette période où la dégénérescence de l'art semble une image de l'amoindrissement de la papauté, je veux citer du moins ce qui se rapporte à la mort d'Innocent X, dont le tombeau est dans l'église de Sainte-Agnès, près de cette place Na-

vonne où le Bernin éleva pour ce pape une fontaine grandiose et baroque, où était le palais de l'avide belle-sœur d'Innocent, cette ignoble Olimpia, dont la vénalité et l'influence furent un des plus grands scandales de la cour romaine. Voici ce qu'on lit dans un récit contemporain traduit par M. Gregorovius :

« Après que le corps d'Innocent eut été exposé trois jours à Saint-Pierre, il ne se trouva personne qui se chargeât de le faire enterrer. On envoya demander à donna Olimpia de fournir un cercueil et un coussin. Elle répondit qu'elle était une pauvre veuve. Des autres parents du pape, pas un ne donna signe de vie. On porta le corps dans une chambre où les maçons déposaient leurs outils. Un d'eux, par compassion, plaça une chandelle près de la tête du mort, et comme on fit remarquer qu'il y avait dans cette chambre beaucoup de rats qui pourraient dévorer le cadavre, il se trouva là quelqu'un qui donna de quoi payer un gardien. Après qu'un jour encore se fut

écoulé, monsignor Scotti, majordome, fut touché de pitié et fit faire un cercueil de bois de peuplier, et monsignor Segni, chanoine de Saint-Pierre, qui avait été majordome du pape et qu'il avait chassé, lui rendit le bien pour le mal, en payant cinq écus pour le faire enterrer. »

Je ne relèverai dans ce qui suit qu'un dissentiment entre M. Gregorovius et moi : il admire, à mon sens, beaucoup trop le tombeau de Pie VII, par Thorvaldsen : les figures allégoriques sont froides, les anges maigres, l'architecture mesquine, le pape a l'air d'une bonne femme. Par excès de prudence, on n'a placé là aucun bas-relief rappelant ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie de Pie VII : la noble résistance du captif de Fontainebleau opposant à l'oppression et à la menace ce que M. Villemain a si bien nommé son invincible douceur.

L'intérêt de cette histoire m'a entraîné et il ne me reste pas la place nécessaire pour parler conve-

nablement des autres ouvrages de M. Gregorovius. Je veux seulement les indiquer; il faut qu'on sache, par ce qu'il a déjà publié, ce qu'on peut attendre de l'historien de Rome au moyen âge. Il n'en est pas à ses débuts dans l'histoire. Un voyage en Corse, sérieusement fait et vivement raconté, renferme un sommaire historique de l'histoire de ce pays, que je ne crains pas d'appeler excellent. Un grand nombre de mes lecteurs pourront dès ce moment s'en convaincre, car *la Corse*, de M. Gregorovius a déjà eu les honneurs de deux traductions anglaises. On trouve aussi dans ce livre un chapitre fort intéressant sur les chants populaires des Corses. L'auteur a compris cette poésie sauvage, dans laquelle figurent surtout des chants funèbres, comme il avait compris les poésies empreintes d'un caractère si différent composées dans le dialecte sicilien par Meli, et dont il est parvenu à faire passer en allemand la grâce naïvement classique; car M. Gregorovius est poëte, vraiment

poëte, et j'aurai tout à l'heure occasion de revenir sur ce talent allié chez lui, ce qui est assez rare, avec les mérites de l'érudit.

L'histoire de la Corse forme un tout qu'on pourrait détacher de l'ensemble du livre. Cette sombre histoire est très-attachante. C'est celle d'un petit peuple luttant sans relâche, depuis le dixième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième, d'abord contre la tyrannie de ses barons, puis contre la tyrannie des Pisans, puis enfin et surtout contre la longue et cruelle tyrannie des Génois. A chaque heure de cette persévérante résistance on voit surgir un héros. Il semble que ce soit toujours le même homme en qui s'incarne l'esprit d'indépendance et qui combat sous différents noms pour la même cause, pour la nationalité corse, sans cesse écrasée, jamais étouffée. Un Italien a dit de ses compatriotes : « Nous sommes des esclaves, oui, mais toujours frémissants ; » ce qui vaut mieux, selon moi, que d'être des esclaves résignés : les Corses furent

des esclaves, toujours combattant. Le premier de ces champions de la Corse s'appelle Sambuccio, le dernier Paoli. Et entre ces deux hommes, que de caractères héroïques dignes des respects du monde, que M. Gregorovius a pour ainsi dire fait connaître. Ce qu'il y a de triste dans l'histoire de la Corse, ce sont les divisions perpétuelles qui mettent aux prises ses défenseurs, c'est le parti désespéré qu'elle prend souvent d'aller chercher, contre l'oppression étrangère un appui étranger. Déjà sous Charles VI elle fut un moment soumise à la France : on la voit implorer tantôt le secours des rois d'Aragon et tantôt le celui des papes; elle se soumit un moment à la banque de Gênes. En 1340 la compagnie de Saint-Georges devint maîtresse de la Corse, qui fut gouvernée par quelques capitalistes génois, comme l'Inde l'a été jusqu'à ce jour par des capitalistes anglais. Mais jamais domination étrangère ne fut acceptée longtemps par les Corses : les seigneurs résistaient toujours, et avec eux une partie de l'île,

la terra del commune, qui se gouvernait elle-même.

Parmi tous les héros de la résistance nationale, le plus remarquable peut-être fut Sampiero, qui avait été colonel du régiment corse de Henri II, et qui, aidé par la France, souleva le peuple contre les Génois; puis, la Corse ayant été livrée par François Ier, Sampiero se mit à parcourir le monde, cherchant pour son pays des libérateurs jusqu'en Algérie, près de Barberousse; jusqu'à Constantinople, près de Soliman. Pendant ce temps-là, ses ennemis, qui n'avaient pu parvenir à l'assassiner, persuadèrent à sa femme, réfugiée à Marseille, de venir à Gênes avec son fils. Vanina eut la faiblesse de céder et s'embarqua; mais elle fut atteinte en mer par un ami de Sampiero, qui la ramena à Marseille; Sampiero l'y rejoignit, et ne pouvant lui pardonner d'avoir voulu livrer son fils aux ennemis mortels de son pays, il la poignarda. Cinq ans plus tard, surpris dans une embuscade, après avoir

forcé son jeune fils à fuir, il mourait héroïquement. Après lui d'autres hommes de sa trempe continuèrent la lutte patriotique avec la même énergie et avec moins de succès. Le lion corse montrait toujours les griffes ; mais à force de perdre du sang il s'affaiblissait. En 1729 l'oppression et la misère de la Corse étaient devenues intolérables. A l'occasion d'un demi-sou de contribution qu'un vieillard refusait de payer, un soulèvement général éclate aux vieux cris de : *Vive le peuple! vive la liberté!* et une guerre de quarante ans commence. Le dix-huitième siècle est pour les Corses l'époque des tentatives désespérées. Attaqués par l'empereur Charles VI, qui avait loué ses soldats à la république de Gênes, ils appellent tous les réfugiés dispersés à l'étranger et parviennent à obtenir une paix honorable; mais Gênes n'en tient pas compte et les Corses s'insurgent de nouveau. Ils s'adressent alors au roi d'Espagne; refusés par celui-ci, ils se mettent sous la protection de la Vierge, et comme

avaient fait les Florentins au moyen âge, nomment Jésus-Christ leur gonfalonier. L'excès de la détresse où un malheureux peuple était tombé explique la singulière fortune de ce baron allemand qui fut proclamé roi de la Corse sous le nom de Théodore; personnage ridicule à beaucoup d'égards, mais qui rendit aux Corses de vrais services, se battit fort bien contre les Génois, établit dans le pays des fabriques d'armes, s'efforça d'y développer l'industrie et la marine, puis se mit à courir l'Europe pour aller chercher des secours. Le monarque errant fut bien mis en prison pour dettes à Amsterdam, mais il n'en parvint pas moins à envoyer en Corse, à diverses reprises, des munitions et des approvisionnements, qui étaient fort bien reçus, et ses relations financières étaient en très-bon état quand il vint échouer contre l'indifférence de ses sujets et l'arrivée des Français, que les Génois avaient appelés à leurs secours, et qui finirent par les remplacer. « Le 12 juin 1769, dit M. Gre-

gorovius, la Corse fut soumise à la France; mais au milieu de sa grande douleur de n'avoir pu sauver sa chère indépendance par un combat sans exemple soutenu durant plusieurs siècles, son énergie héroïque non encore épuisée enfanta le 15 août de la même année Napoléon Bonaparte, qui anéantit Gênes asservit la France et vengea son peuple. »

J'ai dit que M. Gregorovius n'était pas seulement historien, mais aussi poëte. Il l'a prouvé par deux compositions bien différentes : une tragédie de Tibère et un charmant poëme empreint d'une grâce antique, *Euphorion*. *Tibère* est plutôt une étude psychologique qu'un drame destiné à la représentation. L'auteur a voulu peindre l'âme profonde et perverse du successeur d'Auguste, son dégoût de la vie né du mépris des hommes qu'il avait avilis, et l'incurable ennui d'une âme blasée par les facilités de la débauche et du despotisme. Il y a dans l'œuvre de M. Gregorovius des traits qui ont de la profondeur, des scènes qui ont de la

force. La peinture de l'âme de Tibère est pleine de vérité toutes les fois que le poëte ne lui prête pas une réflexion et une mélancolie trop modernes. Il ne faut pas que le fils de Livie soit transformé en un sanguinaire Hamlet.

Cette tragédie de *Tibère* est encore de l'histoire. La flexibilité du talent de M. Gregorovius frappe davantage lorsqu'on oppose aux sombres récits de Rome ou de la Corse au moyen âge, ou encore à la triste histoire des juifs dans le Ghetto, le gracieux poëme en hexamètres allemands, et moulé pour ainsi dire sur la forme grecque, auquel il a donné le nom d'*Euphorion;* la suavité du ciel et de la nature de Naples, l'élégance de l'art hellénique, vivant dans les débris de Pompéi et d'Herculanum, ont fait éclore cette courte et gracieuse épopée. L'idée en vint au poëte allemand en présence d'un beau candélabre conservé dans le musée de Naples. A la vue du merveilleux travail, cette composition charmante naquit tout entière dans

son imagination émue, et les figures de ses personnages vinrent se grouper comme d'elles-mêmes autour des figures qu'avait produites le ciseau d'un Grec inconnu. *Euphorion* se compose d'une suite de tableaux où la vie antique est reproduite avec une grande fidélité et un grand charme. L'ensemble de ces tableaux forme une histoire touchante. Les détails antiques se détachent sur le fond un peu mélancolique d'une imagination moderne qui ajoute à la grâce de l'imitation le mérite de l'individualité. La description du candélabre, œuvre du sculpteur esclave Euphorion, rappelle avec plus d'étendue les morceaux de l'anthologie, dans lesquels la poésie grecque a le mieux su lutter avec l'art plastique en en décrivant les merveilles. Le groupe que forment un moment Euphorion et la belle Ione est une traduction du groupe célèbre de l'Amour et Psyché. Seulement l'Amour et Psyché ne sont plus des enfants. Enfin le dénoûment amené par l'explosion du

Vésuve et la destruction de Pompéi est conforme à l'esprit de la poésie antique, qui, on le sait, n'aimait pas à laisser l'âme écrasée sous le poids de la destinée, mais la replaçait volontiers dans cette région calme à laquelle l'art avait toujours pour but d'arriver.

Beaucoup de mes lecteurs ne connaissaient pas M. Gregorovius, dont aucun ouvrage n'a encore paru en français. Ils savent maintenant que ce nom en *us* est celui d'un homme de talent, de savoir et d'imagination.

J. J. Ampère
de l'Académie française.

LES
TOMBEAUX DES PAPES
ROMAINS

PREMIÈRE SÉRIE

I

Le lecteur qui prend cet écrit en main doit se figurer une sorte de voie Appia de la papauté se continuant à travers les siècles jusqu'au temps où nous vivons. De chaque côté, à droite et à gauche, il verra les monuments des papes comme il voit ceux des anciens Romains sur la voie Appienne. Beaucoup d'entre eux ont disparu; d'autres ne sont arrivés jusqu'à nous qu'en ruines; plusieurs sont là devant nos yeux dans tout leur effet et toute leur magnificence.

Mais nous avons ici un principe tout différent de celui que l'on trouve dans les monuments des anciens Romains. Ce principe était architectonique chez eux ; chez les chrétiens il est plastique. Les empereurs romains se bâtirent en effet de merveilleux mausolées où ils faisaient profondément enfouir leurs urnes sépulcrales; mais les papes de Rome se voulaient éterniser dans leur pleine personnalité; et même, après la mort, toujours présents, au moins en marbre, continuer à agir sur l'Église.

On voulut fixer l'image visible des princes de l'Église, tant pour leur rendre honneur et contribuer à l'édification des fidèles que pour que leur souvenir restât toujours présent à l'Église; et c'est à cette idée que nous devons la suite de statues sépulcrales et de monuments qui nous ont été conservés. En somme, il n'y en a pas beaucoup. Des deux cent soixante-quatre papes que compte le catalogue de Guillaume de Burry, complété par Noaës et par Artaud, on ne trouve guère à Rome que soixante tombeaux; vingt à peine dans d'autres villes d'Italie. A Pérouse, Viterbe, Florence et Naples, à Arezzo,

Pise, Vérone et Salerne, à Ferrare et Bologne; à Reccanati, à Aquila, et enfin dans le couvent du Mont-Cassin. Les papes d'Avignon ont leurs tombeaux en France; et dans toute l'Allemagne, la seule ville de Bamberg possède cette curiosité historique : un tombeau de pape. A Rome même, où la plupart des papes eurent leur sépulture, et où, rien qu'à Saint-Pierre, plus de cent cinquante papes sont ensevelis, dit-on, un nombre considérable de tombeaux fut détruit par suite des réédifications des églises de Saint-Pierre et de Saint-Jean de Latran, en particulier; si bien que rien n'est arrivé jusqu'à nous des plus anciens monuments, si ce n'est quelques inscriptions qu'on retrouve dans les livres. Ce n'est qu'à partir du quatorzième siècle, c'est-à-dire de l'époque où les papes revinrent de la *captivité d'Avignon,* que les monuments commencèrent à se montrer à nous dans une suite presque non interrompue jusqu'à nos jours. Ils offrent à nos regards, sous une forme palpable et visible, une histoire continue à deux faces, celle de la papauté à qui ils appartiennent, et celle de l'art qui les forma.

Dans les premiers siècles du christianisme, on ensevelissait les évêques de Rome dans les catacombes ou dans des cimetières qui étaient hors de la ville et parmi lesquels je citerai les cimetières de Caliste sur la voie Appienne, de Celépolius sur l'Aurélienne, de Priscilla sur la voie Falara; ceux de Balbina sur la route d'Ardée, et enfin les catacombes de Saint-Laurent hors les murs.

En 1855, on a découvert aussi sur la voie Numentane, à sept milles de Rome, les catacombes et la basilique de Saint-Alexandre. Elles se trouvent situées dans des terrains appartenant au collége de la Propagande, en un endroit appelé Pietra-Aurea, et vulgairement Coazzo. Rien de plus intéressant que ce lieu de sépulture, de temps aussi anciens, déblayé en partie aujourd'hui; on dirait en petit d'un Pompéi chrétien.

Plus tard on choisira les catacombes vaticanes de préférence à toutes les autres; car c'était là, dit-on, dans le cirque de Néron, que saint Pierre avait souffert le martyre; et après que l'empereur Constantin eut construit la basilique vaticane, le corps de l'apôtre

y avait été déposé dans un cercueil de bronze. Aussi le cimetière du Vatican, lieu vénéré de la sépulture des martyrs, fut-il regardé depuis ce temps comme le plus saint de toute la Rome chrétienne. Et non-seulement des évêques s'y faisaient enterrer, mais aussi les grands de Rome, des consuls et des préfets, de riches familles patriciennes, et même des empereurs.

Durant tout le cours de cette période si remarquable de la décadence de l'ancien édifice impérial, lorsque le peuple romain et le sénat restaient encore attachés avec ténacité au paganisme, Honorius, le fils de Théodore et le frère d'Arcadius, fut le premier empereur chrétien de Rome qui ait été enseveli dans l'atrium de la basilique de Constantin. Ce tombeau d'un César, placé si humblement parmi des monuments de simples évêques au fond de l'obscur vestibule d'une église chrétienne, dut faire un effet singulier dans le voisinage immédiat du mausolée d'Adrien; car cet édifice immortel était encore debout dans toute sa splendeur. A côté de saint Pierre, reposaient aussi les deux femmes d'Honorius, Marie

et Thermantia, sœurs toutes les deux et filles du grand Stilicon. Plus de mille ans après, le 4 février 1544, le tombeau de Marie fut découvert par hasard, comme on abattait la chapelle de Sainte-Pétronille, pour faire place aux nouvelles constructions de Saint-Pierre. La terre rendait une morte qui apparut dans Rome comme un fantôme, un rêve de ce passé si grand, jetant dans tous les cœurs une tragique émotion.

La fille de Stilicon, cette jeune fille dont le dernier poëte de Rome païenne, Claudien, avait autrefois chanté les noces, reposait dans une tombe de marbre, sous une voûte murée. Ses restes étaient revêtus d'une robe de filet d'or très-fin; des voiles d'or couvraient sa tête et son visage, et à côté d'elle on trouva les plus belles pierres précieuses, des perles et des joyaux magnifiques. Peut-être était-ce là une partie de la parure de noce qu'avait chantée Claudien, et qu'on avait donnée à l'impératrice pour l'accompagner dans son tombeau[1].

1. CLAUDIANUS, *De nuptiis Honorii et Mariæ*. Joli poëme adressé par un poëte païen, dans les formes classiques du paganisme, à

Quand on apporta au pape (c'était alors Paul III, de la maison Farnèse) ce précieux et singulier trésor, il sourit avec plaisir, ravi d'un secours aussi inespéré pour ses constructions, et il fit fondre ces ouvrages d'art. Ils ne donnèrent pas moins de quarante livres d'or pur. Telle était la misérable intelligence ou l'avide pauvreté de ces temps. Le second et dernier empereur romain qui trouva son tombeau dans ce parvis du Vatican fut le neveu d'Honorius, Valentinien III, fils de Placidie, et l'époux de cette Eudoxie qui, trois mois après que lui-même eût été as-

une impératrice chrétienne. Le nom de Marie est singulier pour une impératrice de la vieille Rome, On lit, vers 10 :

Jam munera nuptæ
Præparat : et pulchros Mariæ sed luce minores
Eligit ornatus : quicquid venerabilis olim
Livia, divorumque nurus gessere superbæ.

Marie était parente d'Honorius, car sa mère Péréna était fille d'un frère de Théodose qui s'appelait aussi Honorius. Le jeune empereur n'avait que quatorze ans quand il épousa Marie, et il vécut avec elle dix ans. Après sa mort il prit pour femme sa sœur Thermantia. Claudien avait prédit la destinée de Thermantia comme eût pu faire un prophète. A la fin de son épithalame il dit :

Aurea sic videat similes Thermantia tædas.

sassiné, fut emmenée captive en Afrique par les Vandales. Quelques siècles plus tard, nous trouverons aussi dans ce même atrium de Saint-Pierre les tombeaux de trois rois anglo-saxons et le monument d'un empereur d'Allemagne. Ainsi, à partir du quatrième et du cinquième siècle, les papes restèrent confondus avec les laïques dans le vestibule de Saint-Pierre, que l'on appelait aussi, à cause de cela, le portique des papes[1]. Plusieurs d'entre eux furent enterrés d'abord dans les grottes du Vatican, à côté de Saint-Pierre, et l'on érigea ensuite un cénotaphe dans l'atrium ou parvis de l'église. Dans ces siècles primitifs, on n'osait pas encore placer des tombeaux dans l'intérieur de la basilique même. Cela semblait mal s'accorder avec la sainteté d'un temple où repo-

1. Là reposait aussi la Sicilienne Helpis, première femme de Boëce. Sa belle épitaphe en distiques nous a été conservée. Peut-être est-elle l'œuvre du malheureux philosophe lui-même, dont l'ombre obscurcit la gloire du grand Théodorich. On trouve aussi l'épigramme dans l'ouvrage de Bunsen et Platner, livre si plein de choses, et d'un si grand secours pour ceux qui font des recherches sur Rome, mais qui aurait besoin d'une nouvelle édition qui le débarrassât de sa pesanteur savante en l'ordonnant sur un meilleur plan.

saient tant de martyrs. Les morts n'eurent droit de venir camper que dans la cour extérieure, à la porte du ciel, pour ainsi dire. Il en résulta que, vers le milieu du septième siècle, l'atrium de l'église primitive de Saint-Pierre se trouva rempli de monuments de papes. Aucun de ces tombeaux ne s'est conservé jusqu'à nous; mais il est permis de conclure, d'après ceux des catacombes, qu'ils consistaient en une simple pierre tumulaire ou en quelque sarcophage orné de sculptures. Le principe de la représentation individuelle de la personne n'était pas encore solidement établi. Des inscriptions en prose courante, et plus tard en distiques, proclamaient la gloire du mort.

Je commence la série de ces inscriptions par celle de Pélage Ier. Elle est de l'an 560[1].

1. De toutes les inscriptions funéraires des papes, celle de Célestin Ier (422-432) est donnée comme la plus ancienne; mais j'ai préféré n'en commencer la suite qu'à partir du sixième siècle, parce que les inscriptions antérieures ne me paraissaient pas entièrement sûres. On trouve tous ces documents dispersés dans un grand nombre d'ouvrages, dans Grutière Baronius, Galetti, Ciaconius, Papebroch, Torrigius, Giacobbe, dans la *Roma subterranea*, etc. Pour les grottes vaticanes l'ouvrage principal est Dionysius, et surtout Æmilianus Parti (*Appendix ad Philippi Laurentii Dionysii opus de*

ÉPITAPHE DE PELAGE I[er] [1].

Que ce sépulcre tienne bien enfermé le corps terrestre,
Il n'enlèvera aucun des mérites de l'homme saint,
Il vit dans la forteresse du ciel, jouissant de la lumière céleste.
Il vit également ici-bas en tous lieux par ses bonnes œuvres.
Il est assuré de ressusciter au jour du jugement et d'être placé au côté droit,
S'envolant sur la main des anges.
Puisse l'Église de Dieu énumérer ses titres de vertu,
Puissent les siècles futurs en garder aussi la mémoire!
Chef et guide de la foi catholique, il proclama des dogmes
Vénérables que d'illustres Pères de l'Église avaient établis.
Sa parole guérit de leurs erreurs ceux qui s'étaient laissés entraîner par le schisme.
De sorte que leurs âmes touchées gardèrent la véritable foi.

vaticanis cryptis, Romæ, 1840), où l'on trouve dans un ordre parfait les plus anciennes inscriptions données d'après un code du Vatican, et l'ouvrage de Petrus Mullius sur la basilique de saint-Pierre.

1. *Titulus Pelagi papæ I: Terrenum corpus*, etc. (Voir aux INSCRIPTIONS LATINES, à la fin du volume.)

Il consacra beaucoup de ministres des autels selon la loi divine;

Mais sa main immaculée ne mit rien à prix d'argent.

Rachetant les captifs, toujours prêt à secourir les malheureux;

Jamais aux pauvres il n'a refusé une portion des biens qui lui étaient échus en partage.

Occupé du bonheur de tous, il prenait part à toutes les douleurs,

Et il lui semblait que les gémissements d'autrui fussent les siens.

Ici repose le pape Pélage. Il régna quatre ans dix mois et dix-huit jours. Il fut déposé le quatrième jour des nones de mars.

Sa parole guérit de leurs erreurs ceux qui s'étaient laissé entraîner par le schisme.

II

Il ne reste plus à Rome un seul monument pour rappeler l'époque si remarquable des Goths, de Bélisaire et de Narsès; plus un qui rappelle la période de misère sans fin qui suivit pour cette ville. Abandonnée à son malheureux sort par les empereurs de Byzance et assiégée à tous moments par les Lombards, elle commençait à se dépeupler et à devenir déserte; les papes furent alors les seuls protecteurs de Rome, et ils la gouvernèrent comme une république en ces temps dont l'obscurité presque complète a un attrait et un piquant infini pour l'antiquaire. Jamais les évêques de Rome n'ont été plus grands, et jamais Rome ne leur a dû plus de reconnaissance que pendant ces sombres siècles où elle

tombait toujours plus bas au dedans et où elle était serrée de si près au dehors. Le caractère le plus remarquable parmi les papes de ce temps, et peut-être le plus noble parmi tous ceux qui lui ont succédé, est saint Grégoire le Grand, patricien romain, de la célèbre famille des Anicii. Une des églises de Rome moderne porte son nom : Saint-Grégoire sur le Clivus Scauri. Elle est située dans le voisinage du Colisée et sur l'emplacement même où ce pape avait élevé autrefois un couvent en l'honneur de l'apôtre saint André, pour s'y retirer dans une solitude contemplative. Là s'élèvent aujourd'hui trois chapelles portant les noms de Sainte-Sylvia, mère de saint Grégoire, de Saint-André et de Sainte-Barbe. Dans cette dernière chapelle on a placé sur l'autel une statue en marbre du saint pape, ouvrage postérieur, de l'école de Michel-Ange. Une colombe se penche vers l'oreille du pape pour lui insuffler le Saint-Esprit, comme le rapporte la légende.

Son tombeau était placé autrefois dans le vestibule de Saint-Pierre ; mais il n'en est rien resté, et la statue de marbre qui se trouve aujourd'hui dans les grottes

du Vatican ne provient pas de l'ancien tombeau ; elle faisait autrefois partie du *ciborium* qu'Innocent VIII avait fait construire pour y conserver le fer de la lance de la Passion. L'épitaphe, que nous ont conservée Béda et quelques autres auteurs, est tout ce qui nous en reste.

ÉPITAPHE DE GRÉGOIRE LE GRAND [1].

Reçois, ô terre ! ce corps, à ton corps emprunté lui-même ;
Tu le rendras à Dieu quand il lui rendra la vie.
L'âme monte vers les cieux : la mort ne nuira point
A qui la mort est bien plutôt le chemin d'une autre vie.
En ce sépulcre sont enclos les membres d'un grand pontife
Qui vivra toujours en tous lieux par ses bonnes œuvres sans nombre.
Il vainquit la faim avec du pain et le froid avec des vêtements,
Et avec les saintes Écritures il tint les âmes à couvert de l'ennemi.

1. *Titulus Gregorii papæ I : Suscipe,* etc. (V. aux INSCRIPTIONS.)

Il renforçait par ses actions tout ce qu'il enseignait par ses discours

En de mystiques paroles, afin qu'elles servissent d'exemple.

Il convertit les Angles à Christ, par ses soins pieux,

Acquérant aux peuples de nouvelles phalanges de la vraie foi.

Ton travail, ton étude et ta peine, ce que tu faisais, ô pasteur !

C'était d'offrir au Seigneur tous les grains du troupeau.

Tu as été fait consul de Dieu : réjouis-toi de ton triomphe,

Car tu tiens déjà la récompense sans fin de tes œuvres.

Ici repose le pape Grégoire I[er], qui régna treize ans six mois et dix jours. Il fut déposé le quatrième jour des ides de mars.

Comme on le voit par les derniers vers, la pensée du poëte qui les composa, en l'an 604, était encore en pleine antiquité.

A mesure que la science et l'art jetaient leurs dernières lueurs et que la ville de marbre d'Auguste et de Trajan devenait semblable à un tombeau hanté par des ombres et par une foule innombrable de moines, la barbarie qui enveloppait Rome continua longtemps

encore après Grégoire Ier à faire des progrès. Elle n'a aucun monument qui vienne arrêter le voyageur, si ce n'est par-ci par-là, dans quelque église, une de ces sombres mosaïques, si expressives et si étranges, appartenant au style byzantin. Nous trouvons là un art grossier, plein de force, tout empreint de la sauvage gravité de ces temps. Mais nous ne le comprenons plus aujourd'hui; tout au plus croyons-nous le deviner ou le pressentir, par un retour de mémoire soudain, lorsqu'il nous arrive de nous perdre dans la contemplation d'une tête de Christ ou d'un visage de saint de l'école byzantine.

Alors, — je parle de la fin du septième et du huitième siècle, — alors un flot de pèlerins affluait vers Rome, venant du côté du Nord, pour recevoir le baptême au tombeau de l'apôtre. Des rois de cette Angleterre où Grégoire avait envoyé les premiers missionnaires portèrent leurs couronnes et leurs longues chevelures en offrande à saint Pierre, et sur les degrés du Vatican ils reçurent un blanc vêtement de catéchumène, comme la plus grande récompense de leur vie. Cedwalla, roi des Saxons occidentaux, vint

à Rome; Offa, roi des Saxons de l'est, et le roi Coenred, vinrent aussi. Ils trouvèrent tous un tombeau dans l'*atrium* de la basilique, à côté de ceux des papes[1]. . . . .

1. On peut voir dans Béda, dans Baronius, l'épitaphe de Cedwalla, de Wessex, qui mourut à Rome l'an 689. Elle est lourde, gonflée et beaucoup trop longue.

III

Ce fut au septième siècle qu'on commença à avoir l'idée de transférer les tombeaux de ceux des papes qui étaient l'objet d'une vénération particulière du vestibule de Saint-Pierre dans l'intérieur de l'église. Ce fut par Léon le Grand qu'on commença, et l'an 688 on lui éleva un magnifique tombeau dans le transept de la basilique. Il fut ainsi le premier pape qui eut un monument dans l'église même. Déjà s'était dissipée cette crainte religieuse qu'on avait eu des temps plus anciens : les morts pénétraient dans le sanctuaire, et ils commençaient à devenir l'objet d'une vénération religieuse. C'était précisément aussi le temps où le culte des reliques et la vénération des saints qui n'avaient pas souffert le martyre commen-

çaient à s'établir. On érigeait déjà des autels au-dessus des ossements des papes vénérés.

On éleva donc aussi un autel à saint Léon. Celui qui lui est dédié aujourd'hui fut refait en l'an 1715, sous le pontificat de Clément XI. C'est celui qui est placé dans la chapelle de la madone Colonna, tout au fond de l'église, et sur lequel on voit le célèbre relief de l'Algardi. Il représente ce pape arrêtant Attila et l'empêchant d'entrer dans Rome, et il offre une scène semblable à celle que tout le monde connaît par la fresque de Raphaël dans la chambre de l'Héliodore. Comme saint Léon, saint Grégoire le Grand fut aussi transporté de l'atrium dans l'intérieur de l'église, cent vingt-cinq ans après sa mort et sous le pontificat de Grégoire IV, qui lui érigea un autel. Il est aujourd'hui dans la chapelle Clémentine.

Les papes qui suivirent trouvèrent, eux aussi, leurs tombeaux près de l'autel de l'un de leurs prédécesseurs qui avait été canonisé. Ainsi nous savons que le pape Adrien Ier (772-795) fut enterré auprès de celui de saint Léon. Charlemagne, qui avait été son ami, lui fit placer par Alcuin cette épitaphe émue qu'on

peut lire aujourd'hui sur une plaque de marbre dans le vestibule de Saint-Pierre; c'est un des plus anciens monuments de la papauté.

ÉPITAPHE D'ADRIEN Ier [1].

Le père de l'Église, l'ornement de Rome, l'écrivain célèbre,
Adrien, ce bienheureux pape jouit de la paix :
Dieu fut la vie de cet homme, l'amour sa loi, Christ sa gloire;
Il fut le pasteur apostolique, toujours prêt à faire tout ce qui était bien.
Né noble et issu d'une race grande depuis longtemps,
Il reçut une noblesse plus grande encore de ses vertus.
L'âme pieuse de ce bon pasteur s'appliqua toujours
Et partout à orner les temples consacres à Dieu.
Il combla de dons les églises et inculqua aux peuples les dogmes sacrés;
Et à tous il montra le chemin du ciel.
Libéral envers les pauvres, sa charité n'était à nulle autre seconde,
Et pour son peuple il veillait toujours en prières.
Par ses doctrines, ses trésors, ses constructions, il éleva,

1. *Titulus Adriani papæ I : Hic Pater*, etc. (V. aux INSCRIPTIONS.)

O Rome illustre, tes monuments, l'honneur de la ville et du monde.

La mort ne lui fit aucun mal, car elle a été tuée par la mort de Christ;

Elle fut pour lui la porte d'une vie meilleure.

Moi, Charles, j'ai écrit ces vers, tout en pleurant sur mon père;

O mon père, mon doux amour, je te pleure à présent,

Toi, souviens-toi de moi : toujours te suivra ma pensée,

Avec Christ jouis donc de l'heureux royaume du ciel.

Le clergé et le peuple t'aimèrent d'un amour extrême,

Tu étais l'amour de tous, ô le meilleur des pasteurs.

J'unis nos deux noms et nos titres à la fois,

O le plus illustre des hommes :

Adrien, Charles, moi le roi, toi le père.

Qui que tu sois qui liras ces vers, dis avec un cœur pieux cette prière :

Dieu! sois clément, prends-les tous deux en pitié.

Que tes membres, ami, reposent en paix à cette heure,

Et que ta belle âme se réjouisse avec les saints de Dieu;

Oui, jusqu'à ce que la trompette dernière résonne à tes oreilles;

Alors lève-toi pour contempler Dieu, à côté du prince des apôtres, saint Pierre.

Tu entendras, je le sais, la voix clémente du juge :

Entre alors dans les joies sublimes de ton Maître et Seigneur.

Souviens-toi de ton fils, ô bon père, alors, je t'en prie,

Et dis : Avec le père, ô Seigneur, que mon fils entre au ciel.

Va, père bienheureux, au royaume céleste de Christ,

Et de là viens en aide à ton troupeau par tes prières.

Aussi longtemps que le soleil éclatant à la chevelure de feu resplendira sur son axe,

Ta gloire durera, ô saint père, en ce monde à toujours.

Le pape Adrien, d'heureuse mémoire, régna vingt-trois ans dix mois dix-sept jours. Il mourut le septième jour des calendes de janvier.

Cette inscription a certainement une grande valeur historique; elle exprime à la fois le caractère du temps et les sentiments religieux de Charlemagne, ce vainqueur des Saxons païens et des Sarrasins, ce héros de la foi que, dans la simplicité de ce temps, on vit un jour gravir à genoux et baiser successivement chacun des trente degrés de Saint-Pierre. La papauté lui doit beaucoup. Il fut le second fondateur de la hiérarchie catholique. L'empereur Constantin et la comtesse Mathilde furent avec lui ses génies tutélaires en ce monde temporel.

Mais l'époque de Charlemagne et du renouvelle-

ment de l'empire romain, cette époque, qui forme un si important chapitre dans l'histoire de l'humanité, n'a malheureusement laissé aucun autre monument à Rome. Le tombeau de Léon III, qui couronna Charles, n'existe plus; car ce pape fut déposé par la suite avec Léon I, II et IV dans un même caveau du Vatican; et la célèbre mosaïque, qui ornait le triclinium construit par Léon III au Latéran, n'est arrivée à nous que par une copie faite longtemps après : c'est celle que l'on voit aujourd'hui dans une niche isolée, adossée à la chapelle Sancta-Sanctorum, tout près du palais de Saint-Jean de Latran. Elle représente le Christ de grandeur colossale, debout au milieu des apôtres ; de chaque côté de ce groupe central on en voit deux autres : à droite, le Christ remettant les clefs à l'apôtre saint Pierre, et à Constantin le Labarum; à gauche, saint Pierre tendant l'étole au pape Léon III, et à l'empereur Charlemagne la bannière. L'ancienne inscription porte :

Beate Petrus Dona
Vita Leoni PPe Bicto Ria
Carulo Regi Dona..

Il reste un plus grand nombre de mosaïques du temps de Pascal Ier (817-824). Les trois que l'on voit à Sainte-Praxède, à Sainte-Cécile et dans l'église de Santa Maria in Domnica, sur le Cœlius, viennent de lui. Ce pape rebâtit ces trois églises, et il les orna de mosaïques où il se fit représenter. Ses portraits (une figure en pied tenant une église dans la main) sont identiques dans les trois tableaux, et nous donnent par conséquent son image fidèle et authentique. C'est là une rareté parmi les portraits des anciens papes, qui ornent comme on sait la frise de Saint-Paul hors les murs, formant une série non interrompue depuis saint Pierre jusqu'à nos jours, et qui tous, de même que les types de saint Pierre et de saint Paul et de tant d'autres saints de l'Église catholique, sont le produit de l'imagination et de la fantaisie.

IV

Cependant le nombre des monuments augmentait toujours à Saint-Pierre. L'atrium en était rempli, et ils envahissaient l'intérieur. Ils y furent distribués sans ordre le long des murs jusqu'à Pie II, Piccolomini, qui fit réunir les tombeaux épars sur la muraille latérale de droite de l'église. Mais de tous les monuments que contenait la basilique de Constantin, antérieurement à sa réédification sous Jules II, il ne nous reste plus que quelques tombeaux du quinzième siècle; nous les retrouverons à Saint-Pierre. L'impatience fougueuse de ce pape n'épargna même pas les tombeaux des papes, lorsqu'il fit abattre la vieille église; mais on transporta du moins dans les grottes souterraines de Saint-Pierre les débris de quel-

ques-uns de ces tombeaux, autrefois l'ornement de l'atrium ou des nefs; on y trouve aujourd'hui beaucoup de sarcophages de pierre et quelques épitaphes du commencement du moyen âge. La plus ancienne de toutes est celle de Boniface IV (608-615), écrite en vers léonins barbares, et intéressante, parce qu'il y est dit que ce pape avait reçu de l'empereur Phocas le Panthéon, qu'il l'avait purifié des démons et consacré à tous les saints.

Les sarcophages sont simples et sans ornements; ce sont des caisses quadrangulaires de pierre, souvent sans la moindre sculpture sur les côtés. L'image du pape est couchée au-dessous dans la sévère attitude de la mort, et non pas dans celle d'un homme endormi, comme ce fut l'usage plus tard. Sa tête est coiffée de la tiare et repose sur un coussin; il est vêtu de la chasuble et de l'étole; ses mains sont recouvertes de gants et toujours croisées sur sa poitrine, de façon à ce que la droite repose sur la gauche. Un joyau de forme ronde est placé au milieu du gant, et au doigt l'anneau pontifical. Rien n'indique par sa beauté ou sa richesse le tombeau d'un pape;

leurs sarcophages sont semblables à tous les autres, à cette époque où l'art était tombé si bas, qu'il ne pouvait plus rien produire qui valût celui de Junius Bassus; aussi choisissait-on de préférence, pour la sépulture des papes, de vieux sarcophages chrétiens ornés de figures. Mais on était alors si pauvre en œuvres de sculpture, qu'il fallut bientôt, et dès le commencement du moyen âge, surmonter la répugnance que l'on avait à faire servir de tombeaux pour les papes des sarcophages païens véritablement antiques. Peut-être se décida-t-on avec plus de peine à le faire, qu'à transformer des chaises de bain antiques en trônes épiscopaux.

On déposa donc les corps des papes décédés dans ces cercueils au fond des souterrains; mais à Saint-Pierre même on éleva des cénotaphes à leur mémoire. Quelques fragments s'en trouvent encore dispersés dans les grottes, ou murés dans les parois. La perte de ces vieux monuments est très-regrettable, et c'est ce qui fait que nous n'en avons pas un seul qui date du neuvième ou du dixième siècle, cette époque de la plus grande barbarie pour Rome et

pour toute l'Italie en général, pendant laquelle l'histoire des papes nous remplit d'étonnement par son caractère d'*ensauvagement* grossier, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Temps sombres et terribles, mais de rude énergie et de forte passion! Alors toutes les figures sont lourdes et gigantesques, ou bizarres et sauvages. Et ces luttes pour la possession de la papauté dont Rome était le théâtre, et dont les barons barbares de la ville même ou de la campagne s'emparaient tour à tour, sont pénibles pour l'imagination et l'effrayent bien plus qu'elles ne la charment. Je parle du temps où les comtes de Tusculum étaient maîtres de Rome, et il me suffit de rappeler les noms de Marozia et de ses deux filles. C'est aussi le temps de Crescentius : c'est alors que commence l'histoire satanique du château Saint-Ange, tombeau, prison ou forteresse; jamais édifice au monde, on peut le dire sans exagération, n'a eu une histoire aussi tragique et aussi importante, pas même le Vatican. Au milieu d'une lutte continuelle d'événements, tous deux s'élèvent l'un à côté de l'autre, comme les monuments les plus curieux de tous les siècles chrétiens.

Et cette époque est aussi celle des glorieux Othons d'Allemagne, parce que l'histoire de l'Italie se trouve liée à celle de notre patrie.

Et Rome nous en a conservé un monument, le tombeau de l'empereur Othon II, qui mourut ici à peine âgé de vingt-huit ans. L'histoire, aussi bien que la légende du moyen âge, a conservé le souvenir de ce jeune homme, hardi, chevaleresque et malheureux, vrai précurseur de Conradin de Souabe. Il avait droit à un tombeau dans Rome, ceiul qui avait espéré la faire remonter au rang de capitale du monde, en même temps qu'il en ferait celle de son empire. Il y mourut, le 7 décembre 983, et fut enseveli dans le parvis de Saint-Pierre[1]. Sa dépouille resta intacte dans son cercueil jusqu'au 20 octobre 1609. Mais lorsque Paul V fit démolir le parvis de l'ancienne basilique pour élever la nouvelle façade, le cercueil impérial fut ouvert. On trouva les ossements d'Othon petits et d'une construction délicate,

1. V. Otto de Freisingen, livre VI, chapitre xxv : « Ipse vero Otho secundus nono imperii sui anno Romæ moritur, et ante Divi Petri ecclesiam in concha marmorea honorifice humatur. »

et l'on en conclut qu'il avait dû être de petite stature; son crâne aussi était petit[1]. Le sarcophage de marbre avait appartenu autrefois à un ancien Romain, car il était orné des deux bustes d'un personnage consulaire et de sa femme; mais son couvercle, en magnifique porphyre, provenait du château Saint-Ange, et avait été pris, à ce que l'on dit, sur le cercueil de l'empereur Adrien. L'un et l'autre furent enlevés à l'empereur Othon. On transporta le sarcophage dans la cour du palais Quirinal et le couvercle à Saint-Pierre où il sert aujourd'hui de fonts baptismaux, et où celui qui considère cette transformation si étrange et significative peut trouver matière à d'amples réflexions. Sur ce bloc de porphyre tombèrent autrefois les larmes de la belle et spirituelle Théophania, l'épouse d'Othon, qui, trans-

1. Torrigius (*Le sacre Grotte*, page 365) cite le rapport du notaire Grimaldi, qui se trouvait présent : « Corpus Othonis in ossa redactum erat, parvæ staturæ, dentes firmos et caput parvum. Fuit sepultum cum dicto labro sub fornice novi parvimenti Basilicæ, ibique hodie 1618, 23 aprilis, ita notavi, ego Jacobus Grimaldus, qui omnia vidi, et ossa sepulturæ tradidi. »

plantée de la grasse et voluptueuse Byzance au milieu de l'Allemagne alors encore sans culture, devait sitôt ensevelir à Rome son jeune époux.

On voit aujourd'hui dans les grottes du Vatican une grande voûte murée et revêtue de stuc; c'est là que sont conservés les restes de l'empereur. Sur la muraille on a encastré une mosaïque qui représente le Christ sur son trône, et dans l'attitude de la bénédiction entre les apôtres saint Pierre et saint Paul : c'est la même qui ornait originairement le tombeau d'Othon dans le parvis de la basilique. Ici, au lieu des deux clefs qu'on voit ordinairement dans ses mains, saint Pierre en tient trois. Cette forme ancienne et inusitée semble avoir un rapport avec le trirègne ou triple couronne des papes, et peut-être signifie-t-elle la triple puissance de lier et de délier, qui lui avait été accordée dans le ciel, sur la terre et dans le purgatoire.

Non loin du tombeau d'Othon, nous trouvons dans les grottes le sarcophage du premier pape allemand, Grégoire V (Brouno) (996-999), qu'Othon III avait élevé à la chaire de saint Pierre. Bien que nous

n'ayons plus le tombeau de cet homme puissant et fort, — il forma le moyen âge barbare primitif et ouvrit l'ère des réformes de Grégoire VII, — le hasard nous a conservé son cercueil et son ancienne épitaphe. On s'arrête avec plaisir devant eux, et on lit en silence dans ces vieux caractères et dans ce latin barbare, l'histoire de ces temps : glorieux pour l'Allemagne, ils furent pleins de deuil pour Rome. En effet, le 29 avril 998, le château Saint-Ange tomba entre les mains du jeune empereur, et avec lui Crescentius, le précurseur d'Arnaldo de Brescia, et de Cola di Rienzo. C'était une nature puissante en qui Rome, après tant de siècles, commençait à se rappeler pour la première fois qu'elle avait eu des Brutus et des Gracques. Il avait chassé Grégoire V de Rome : et toutes les chroniques italiennes assurent que l'empereur, violant la promesse qu'il lui avait faite de lui laisser la vie, lui fit couper la tête dans le château Saint-Ange, et puis ensuite jeter le cadavre par-dessus les créneaux [1].

1. Je donne ici d'après Baronius et Ugonio l'ancienne épitaphe qui se trouvait à Saint-Pancrace, sur la voie Aurélienne, et qui

Grégoire V mourut jeune lui-même, comme les Othons, ses cousins, à l'âge de vingt-sept ou de vingt-huit ans, et après deux ans et cinq mois d'un pontificat rempli de troubles. Peut-être fut-il empoisonné comme le fut bientôt après Othon III, qui le fit inhumer à côté de Grégoire Ier, ainsi que l'indique le dernier vers des distiques barbares qu'on inscrivit sur son tombeau. Son sarcophage est de très-longue dimension, en marbre blanc, et orné de bas-reliefs

semble avoir appartenu à Crescentius. Elle a disparu, et c'est en vain que j'ai interrogé les moines du couvent pour en retrouver la trace.

Vermis homo, putredo, cinis, laquearia quæris,
His aptandus eris sed brevibus Gyaris.

Qui tenuit totam feliciter ordine Romam,
His latebris tegitur pauper et exiguus.

Pulcher in aspectu dominus Crescentius et dux,
Inclyta progenies quem peperit sobolem.

Tempore sub cujus valuit Tyberinaque tellus,
Jus ad Apostolici valde quieta stetit.

Nam fortuna suos convertit lusibus annos
Et dedit extremum finis habere tetrum.

Sorte sub hac quisquis vitæ spiramina carpis,
Da vel huic gemitum, te recolens socium.

grossiers des premiers temps du christianisme, parmi lesquels on voit le Christ sous la figure d'un jeune homme remettant les clefs à saint Pierre. Voici ce que dit l'épitaphe :

ÉPITAPHE DE GRÉGOIRE V[1].

Celui que renferme ici la terre, et qui avait de beaux yeux et un beau visage,

Fut le pape Grégoire, cinquième du nom.

Il s'appelait auparavant Bruno, de la race royale des Francs,

Fils d'Othon et de sa mère Judith.

Il était Allemand de nation et fut élevé dans la ville de Vuangia[2],

Et jeune encore il s'assit dans la chaire apostolique,

(Et y resta) pendant deux ans et environ huit mois,

Jusqu'à ce que l'on comptât trois fois six jours dans le mois de février.

1. *Titulus Gregorii papæ V : Hic quem claudit humus*, etc. (V. aux Inscriptions latines.)

2. Vuangia, c'est-à-dire Worms. Cette antique et célèbre ville reçut toute une longue séquelle de noms : on l'appela Wormatia, Gormetia, Guarmacia, Borbitomagus, Vangio, Vangioma et Augusta Vangionum.

Riche, il partageait chaque jour du sabbat des vêtements entre les pauvres,

En nombre égal à celui des apôtres, ni plus ni moins.

Il était familier avec les langues franque, vulgaire et latine;

Il instruisait les peuples en trois idiomes.

Othon III lui commit la garde du troupeau de saint Pierre,

Lui-même fut sacré empereur par les mains de son parent;

Et après qu'il eut dépouillé les liens de la chair terrestre

Il le plaça au côté droit de son homonyme.

Il trépassa le douzième jour des calendes de mai.

V

La destinée d'Othon III se trouve encore étroitement liée à celle d'un autre pape, Sylvestre II, le premier Français qui soit monté sur la chaire de saint Pierre (999-1003).

Gerbert, d'abord bénédictin, plus tard archevêque de Reims, l'homme le plus fin et le plus original de son temps, mathématicien remarquable, astrologue et rhéteur, avait su gagner le cœur et la faveur d'Othon. Après la mort de Grégoire V, l'empereur l'éleva au trône pontifical de l'archevêché de Ravenne, auquel il avait été nommé par ce pape lorsqu'il avait été dépouillé de celui de Reims. Il monta donc sur les trois chaires épiscopales de Reims, de Ravenne et de Rome; et l'on raconte que jouant sur

ces trois R comme la lettre mystique de sa destinée, il composa lui-même le vers suivant :

Scandit ab R. Gerbertus ad R., post Papa viget R.

La légende du moyen âge s'est emparé de cette figure, et en a fait une espèce de magicien, le modèle primitif de Faust ; ce qui est assez bizarre pour un pape. Ses connaissances étonnantes dans les sciences mathématiques et mécaniques — pendant longtemps on montra à Magdebourg l'horloge solaire astronomique qu'il y avait construite — devaient sembler à cette époque quelque chose de plus qu'humain[1], et dans sa carrière si remplie de troubles et si agitée, qui le conduisit pourtant à la fin sur le trône des papes, on croyait voir la main et l'aide du diable. La chro-

1. Dans ses *Vitæ pontificæ,* Ciacomus rapporte l'épigramme suivante tirée d'un manuscrit de la bibliothèque Altempsiana, intitulée : *De romanis pontificibus :*

Ne mirare Magum fatui quod inertia vulgi
Me (veri minime gnara) fuisse putat.
Archimedis studium quod eram Sophiæque secutus
Tûm, cum magna fuit gloria scire nihil,
Credebat Magicum esse rudes sed busta loquuntur,
Quam pius, integer, et religiosus eram.

nique si connue de Martin Polonus de Cozenza, qu'on peut mettre à côté des *Mirabilia urbis Romæ*, raconte cette légende diabolique avec beaucoup de bonhomie et de naïveté. On y voit comment Gerbert, poussé par l'orgueil et une incroyable soif de dominer, obtint l'archevêché de Reims à l'aide de la corruption, puis ensuite celui de Ravenne, et par un coup d'audace encore plus grand et le secours du diable, le pontificat; mais à cette condition qu'il appartiendrait après sa mort à celui par la ruse de qui il était arrivé à une aussi haute dignité.

Lorsque, dans sa soif insatiable de régner, Gerbert avait demandé au diable combien d'années lui restaient à vivre comme pape, l'ennemi du genre humain lui avait fait une réponse à double sens, selon sa coutume: « Si tu n'entres pas dans Jérusalem, tu vivras longtemps. » Il occupait le trône pontifical depuis quatre ans, un mois et dix jours, lorsqu'un jour, officiant dans la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome, il vit en révélation sa destinée et sa mort. Touché de repentir, il confessa ses égarements devant le peuple et l'exhorta d'abord à renon-

cer à l'orgueil, aux concupiscences du diable, et à suivre la bonne voie. Puis ensuite il pria tous les assistants de mettre son cadavre en pièces lorsqu'il serait mort, ainsi qu'il le méritait, de le mettre sur un char à deux roues, et de l'ensevelir au lieu même où les chevaux le conduiraient de leur propre mouvement. Et l'on dit que par la volonté de la divine Providence, afin que les pécheurs apprissent que Dieu leur a gardé auprès de lui une place de pardon, s'ils se repentent encore en cette vie, les chevaux allèrent d'eux-mêmes vers la basilique de Saint-Jean de Latran, où son corps fut enseveli. Ce même Martin ajoute encore : « Depuis lors, on a toujours vu dans le cliquetis de ses ossements, et dans la sueur, ou pour mieux dire, dans l'humidité dont se couvre son tombeau, le signe avant-coureur et infaillible de la mort d'un pape ; et l'épitaphe elle-même le dit. Les papes que cela concerne peuvent voir eux-mêmes si cela est vrai ou non. » Voilà les paroles dont se sert Platina, l'auteur de la *Vie des Papes* si connue, et qui écrivait vers la fin du quinzième siècle. Nous verrons tout à l'heure que la fable des ossements de Sylvestre

se mettant à résonner quand un pape est sur le point de mourir, est née de la fausse interprétation du premier distique de son épitaphe. Cette inscription, doublement précieuse, se lit encore aujourd'hui sur une pierre, dans la basilique de Saint-Jean de Latran; mais le tombeau de Sylvestre a péri.

ÉPITAPHE DE SYLVESTRE II [1].

Cette terre rendra au Seigneur le corps de Sylvestre ici enseveli,
Quand il arrivera au son des trompettes.
Cet homme célèbre que donna au monde la vierge très-docte,
La ville aux sept collines, la ville de Romulus, tête du monde,
Gerbert, placé sur un siége français, mérita d'abord
De gouverner la métropole de Reims.
Ensuite il mérita de monter au gouvernement suprême
De la noble église de Ravenne, et il devint puissant.
Un an après, sous un autre nom, il prit Rome
Et fut le nouveau pasteur du monde entier.

1. *Titulus Sylvestri papæ II :*

Tote locus mundi Sylvestri membra sepulti, etc. (V. aux INSCRIPTIONS LATINES.)

Celui qui tant l'aima dans son âme bienveillante, son ami,
L'empereur Othon III, lui donna cela.
Tous deux furent l'ornement de leur temps par l'éclatante vertu de leur sagesse,
Et le monde entier se réjouit; tout coupable est abattu.
Il s'empara du siége céleste à l'imitation de l'apôtre qui porte les clefs,
A la place duquel il avait été élu pasteur par trois fois.
Après qu'il eut pris la place de Pierre, il quitta
La terre, après l'espace d'un lustre, par sa mort.
Le monde resta frappé de stupeur, ayant perdu la paix,
Et chancelant il oublia le repos et les triomphes de l'Église.
Le prêtre Sergius, son successeur, a orné ce petit tombeau
Dans sa piété, en signe de son amour.
Qui que tu sois qui abaisses tes regards vers cette tombe,
Dis cette prière : Dieu tout-puissant, prends pitié de lui.
Il décéda l'année 1003 de l'Incarnation de Notre-Seigneur, dans l'indiction première, le douzième jour du mois de mai.

Sylvestre, que Sergius IV, l'un de ses successeurs, honora par un tombeau, comme son épitaphe même nous l'apprend, n'était pas le premier pape qu'on enterrait au Latéran. Depuis que Sergius III (904-911)

avait rebâti à neuf la vieille basilique de Constantin, mère et tête des églises de Rome et de la chrétienté, et dont chaque pape prend solennellement possession aussitôt après qu'il a été intronisé, il y avait longtemps déjà qu'on y enterrait des papes. On les mit d'abord dans le vestibule, et plus tard dans l'intérieur même de l'église. Au onzième et au douzième siècle on choisissait le Latéran de préférence, peut-être parce que les papes y demeuraient, et plus probablement encore parce que les troubles qui agitaient Rome, redevenue une république, ne leur avait plus laissé que cette seule église. Saint-Pierre se trouvait ordinairement entre les mains de l'antipape et du parti contraire. Les anciens tombeaux du Latéran ont également péri, et avec eux les monuments d'une période si importante de l'histoire de Rome. En 1308 un incendie fit d'affreux ravages dans la belle basilique de Sergius. A peine Clément V l'avait-il renouvelée qu'elle disparut encore une fois dans les flammes, l'an 1360. Ce que ces incendies ou le remaniement de Clément V pouvaient avoir épargné fut entièrement détruit dans la reconstruction de Saint-

Jean de Latran, sous Urbain V (1362-1370). On ne voit plus guère aujourd'hui dans le cloître que quelques pauvres débris de ses anciens monuments. D'autres se trouvent derrière la tribune, et parmi eux les statues des apôtres saint Pierre et saint Paul, d'un style très-ancien, et la figure à genoux d'un pape dont on ignore le nom, reste sans doute de quelque tombeau.

VI

Les temps qui suivirent Sylvestre et Sergius furent remplis de troubles très-calamiteux pour l'Église, et la puissance temporelle n'en prit que mieux le dessus sur la spirituelle. La chaire apostolique, devenue la proie des partis, ne fut plus occupée que selon la volonté unique de l'empereur d'Allemagne. Ce fut l'énergique Henri III qui remporta cette victoire, après qu'il eut fait déposer au synode de Sutri les trois papes qui se disputaient la tiare, Grégoire VI, Benoît IX et Sylvestre III. A la suite de cet événement il éleva au trône pontifical quatre évêques allemands l'un après l'autre, hommes pleins de mérite et d'énergie, à qui l'Église catholique doit beaucoup, Clément II (Suidger, un Saxon), Damase II (Boppo,

un Bavarois), Léon IX (Bruno, né en Alsace) et Victor II (Gebhard, du Tyrol).

Clément fut couronné à Rome le jour de Noël de l'année 1046, et le même jour il posa la couronne impériale sur le front d'Henri et de sa femme Agnès. Il mourut bientôt après, le 9 octobre 1047, à Pesaro, par le poison, à ce que l'on dit. Son corps fut transporté dans son archevêché de Bamberg, où on lui érigea un monument. Et c'est le seul pape qui ait son tombeau en Allemagne, car Benoît V (Grammaticus), enterré d'abord à Hambourg, en 965, fut plus tard transporté à Rome[1].

Damase II, successeur de Clément, ne régna que vingt-trois jours, et mourut le 8 août à Palestrina. Il fut inhumé à Saint-Laurent hors les murs.

Son successeur, Léon IX, régna plus de cinq ans (1049-1054). C'était un homme très-remarquable, d'un esprit énergique et toujours en mouvement. Ami d'Hildebrand, qu'il fit cardinal-diacre de Saint-Paul, il fut un réformateur et fut constamment en

1. Papebroch donne un dessin de son tombeau dans le sixième volume des *Bollandistes*, mois de mai, page 186.

voyage pendant tout le temps de son pontificat, soit en Allemagne, soit en France ou en Italie. Il fut le premier pape qui eut une armée à lui, et lui-même il la conduisit devant Bénévent, pour arracher cette ville aux Normands, qui venaient de s'établir dans l'Italie inférieure. La bataille de Civitella qui s'en suivit fut un événement important (18 juin 1053). Les vaillants fils de Tancrède prirent le pape; mais ils se jetèrent aux pieds de leur prisonnier et le prièrent humblement de leur pardonner; et après l'avoir conduit à Bénévent avec toute sorte d'honneurs ils se firent donner l'Apulie en fief par leur ennemi vaincu et devinrent ainsi vassaux de l'Église romaine. Cette bataille de Civitella et la paix de Bénévent sont deux scènes très-intéressantes dans l'histoire de ces chevaleresques aventuriers et dans la vie de ces sages papes. Vaincu, le saint-père revint à Rome en vainqueur, et il mourut peu de temps après (le 19 avril 1054), avec la réputation d'un vrai pasteur apostolique et d'un pape digne du nom qu'il portait.

Il est remarquable en effet que le nom de Léon, comme celui de Grégoire, n'a été porté, à peu d'ex-

ceptions près, que par les papes les plus énergiques et les plus actifs.

Léon IX fut inhumé au Vatican, près de l'autel de Grégoire Ier. Quand on retrouva son sarcophage de marbre, en l'an 1605, on le transporta au-dessous d'un autre autel dans l'église de Saint-Pierre. Sur son tombeau se lisait ce distique fort bon :

Rome la victorieuse, devenue veuve, pleure Léon IX;
Elle ne trouvera jamais parmi tous les autres un père comme lui[1].

Nous trouvons trois des successeurs de Léon enterrés à Florence, Victor II, Étienne IX et Nicolas II. Tous y étaient morts dans le court espace de quatre ans.

Et le plus grand d'entre tous les papes, le véritable fondateur de leur domination temporelle, le héros de la hiérarchie, Grégoire VII (Hildebrand), ne trouva pas non plus son tombeau à Rome. Fuyant devant l'empereur Henri IV, qu'il avait autrefois si profondément humilié, et devant les Romains révoltés, il

1. Victrix Roma dolet nono viduata Leone,
Ex multis talem non habitura patrem.

mourut à Salerne, auprès de son protecteur, Robert Guiscard, le 25 mai 1085.

Et c'est là qu'il fut enterré, dans une chapelle du dôme que Jean de Procida, bien longtemps avant les Vêpres siciliennes, lorsqu'il était encore un des conseillers du roi Manfred, fit exécuter plus tard, comme en témoigne l'inscription qu'on lit au-dessus des mosaïques. Les os d'Hildebrand reposent au-dessous de l'autel, et au-dessus se voit une figure de marbre d'une époque beaucoup plus récente et très-insignifiante. C'est ainsi que le pape des papes n'a, loin de Rome, qu'un humble et pauvre monument, tandis qu'on a élevé de fastueux tombeaux à tel héritier de sa puissance.

Celui qui s'arrête dans la cathédrale de Salerne devant la tombe de Grégoire est saisi de sentiments de natures très-diverses. Il est là, occupant dans l'histoire de l'humanité une de ces places qui marquent un de ces changements radicaux de direction dans la culture des peuples[1]. Grégoire VII, digne

1. Le célèbre auteur de l'*Histoire de Prusse*, M. Voigt, a écrit la vie de Grégoire VII. Ce livre, les Italiens eux-mêmes l'appellent

d'admiration par sa pénétrante volonté et par l'inébranlable fermeté à laquelle il dut la victoire, fut grand bien plutôt par ses qualités négatives que par ces forces créatrices qui donnent une vie et une forme nouvelles à une civilisation.

Mais vis-à-vis de l'empereur Henri, il prend une grandeur morale qui étonne; et l'homme sans préjugés aime mieux voir un prince couvert de crimes, en chemise de pénitent, que sur un char de triomphe.

Il y avait dans la vie de Grégoire des contradictions et des contrastes frappants.

Ce même pape qui faisait trembler le monde ne pouvait jamais venir à bout de sa Rome, de sa propre ville. Et celui qui vit venir un roi devant sa porte, pieds nus, au milieu de l'hiver, venant pour lui demander

non pas une histoire, mais un panégyrique. Cette monographie, rééditée en 1845, est un monument remarquable de la direction romantique des esprits en Allemagne au commencement de ce siècle, et qui dominait alors dans la philosophie comme dans l'histoire. L'évêque de la Rochelle, qui écrivit une lettre sur ce ivre et à qui l'auteur protestant répondit avec une franchise et une liberté si honorables, vit aujourd'hui à Rome, où il est cardinal.

pardon comme un pauvre, un misérable pécheur, les Romains moins respectueux l'avaient arraché lui-même de l'autel de Sainte-Marie Majeure, et, le traînant dans les rues de Rome au milieu de coups de poing et de coups de pied qui les déshonoraient eux-mêmes, ils l'avaient jeté dans une tour.

Ils l'assiégèrent, mais sans qu'il perdît jamais rien de sa dignité, dans le tombeau d'Adrien, jusqu'à ce que Robert Guiscard vînt le délivrer. Ce grand pape mourut dans l'exil en disant ces paroles : « Parce que j'ai aimé la justice et haï l'injustice, voilà que je meurs dans l'exil ! »

Nous n'avons pas l'épitaphe de Grégoire VII ; mais elle ne manquait pas sans doute sur le monument en marbre que Robert Guiscard éleva à son ami [1]. En

1. Avant que Grégoire ne fût devenu pape, Alphanus de Salerne écrivit un hymne en son honneur : Ad Hildebrandum archidiaconum. On y lit les vers suivants :

Quanta vis anathematis ?
Quidquid et Marius pius,
Quodque Julius egerant
Maxima nece militum,
Voce tu modica facis.

1573, on chercha le cadavre, et on le trouva assez bien conservé. On le déposa ensuite dans la chapelle dont j'ai parlé, et en même temps on y plaça l'insignifiante inscription qu'on y lit encore aujourd'hui. Que les restes de Hildebrand n'aient pas été transportés à Rome, et qu'un tel pape n'ait pas un tombeau à Saint-Pierre, cela étonne à bon droit. On accorde pourtant un lieu de repos et un monument à son amie la comtesse Mathilde, margrave de Toscane. Urbain VIII fit apporter du couvent de Saint-Benoît de Mantoue à Rome les cendres de la comtesse. Il fit faire son tombeau à Bernini qui l'exécuta de sa propre main. Sa statue est placée dans une niche de la nef latérale de droite. C'est un des ouvrages les plus simples et de meilleur goût qu'ait produit cet artiste, et on ne le voit pas sans plaisir. La fondatrice des États de

Roma quid Scipionibus
Cæterisque quiritibus
Debuit magis, quam tibi,
Cujus est studiis suæ
Nacta via potentiæ.

Les hymnes d'Alphanus sont imprimés dans l'*Italia sacra* d'Ughelli.

l'Église est représentée sous la figure d'une belle jeune fille; elle tient la couronne papale et les clefs de saint Pierre, pareille à l'ange de la hiérarchie. Le relief de marbre au-dessous de la statue représente la Cène de Canova. Et disons ici que les deux autres génies tutélaires de la puissance temporelle des papes ont aussi trouvé à Rome un monument de reconnaissance. La statue de Constantin, antique, mais très-douteuse, est placée aujourd'hui dans le vestibule de Saint-Jean de Latran, et dans celui de Saint-Pierre, Charlemagne lui-même à cheval, travail très-maniéré du temps du Bernini.

On prétend que Grégoire désigna lui-même son successeur à son lit de mort, ou du moins que les cardinaux élurent Désidérius parmi les trois qu'il avait désignés. Ce fut Victor III (1086-1087) un homme remarquable et singulier. De la belle Salerne où Grégoire était mort, il nous conduit au couvent des Bénédictins du Monte Casino, [1] célèbre dans

1. Le couvent du Mont-Cassin, le plus célèbre parmi tous les couvents du monde, fondé par saint Benoît lui-même sur les ruines d'un temple d'Apollon, conserve encore aujourd'hui la flamme brû-

out l'univers. Il en avait été abbé, et il l'aimait avec plus de passion que le trône des papes. Issu de la race princière des Lombards de Bénévent, il renonça au monde par inclination pour l'étude et la vie claustrale, et il forma un indissoluble nœud d'amitié avec le poëte Alphanus, un descendant des princes lombards salernitains. Tous deux se firent bénédictins, et Alphanus devint plus tard évêque de Salerne. Dans cette ville ravissante, un des lieux célestes de la terre, véritable rivage tranquille du paradis, les muses de la science et de la poésie avaient depuis longtemps déjà trouvé leur demeure, lorsque tout le reste de l'Italie était encore silencieux. Un jour, en 1077, Robert Guiscard paraît devant elle avec une flotte amalfitaine, l'emporte, et en chasse son dernier duc lombard, Gisulf. Et trois ans après il bâtit en l'honneur de saint Matthieu, la célèbre cathédrale

lante de Minerve, comme aux jours du Lombard Paul Diacre. Le savant Tosti a écrit son histoire. J'ai lu avec plaisir le traité *De litterarum studiis apud Italos primis medii ævi seculis*, que Giesebrecht a dédié à Tosti. Il est complété d'une manière remarquable par l'excellent ouvrage d'Ozanam : *Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie*, etc.

qu'Alphanus, le premier de ses archevêques, décora de mosaïques. Alphanus y mourut le 9 octobre 1085. Peu de temps auparavant il avait enseveli son protégé, Grégoire VII; il fut inhumé à côté de lui. Et le grand Robert Guiscard, l'ami de ces deux hommes, était mort lui aussi, le 17 juillet de la même année 1085, dans l'île de Céphalonie [1].

La pensée a peine à s'arracher de Salerne et des riches souvenirs de ce temps.

Désidérius (ou Dauférius, pour l'appeler par son nom lombard) était alors abbé du Mont-Cassin, et depuis longtemps. Le 24 mai 1086, la chaire de saint Pierre était restée vacante, par conséquent pendant un an; les cardinaux l'élurent, où plutôt le forcèrent à devenir pape. Mais quatre jours après son élévation, il s'échappa de Rome pour retourner au Mont-Cassin et à sa studieuse solitude. On l'obligea pour-

1. Baronius donne l'orgueilleuse épitaphe de Robert Guiscard que l'on lit à Venesa :

Hic terror mundi Guiscardus. Hic expulit urbe
Quem Ligures, Regem, Roma, Alemannus habet.
Parthus, Arabs, Macedumque phalanx non texit Alexim,
At fuga; sed Venetum, nec fuga, nec pelagus.

tant à reprendre la tiare à Capoue, le 21 mars 1087. Bientôt après il fut consacré à Rome, le 9 mai. Mais il retourna encore au Mont-Cassin, et ne voulut pas permettre qu'on élût un autre abbé à sa place. Nous le voyons durant sa courte carrière de pape aller et revenir à son couvent bien-aimé, autour duquel, pareil à un oiseau échappé de son nid, il semble tourner plein d'impatience et de désir. Il y mourut subitement le 16 septembre 1087, après avoir ordonné qu'on l'enterrât dans la salle du chapitre du couvent. Ce beau couvent, dont les jardins virent jadis des rois et des fils de rois sous le froc et maniant la pioche, a droit d'être fier de ce tombeau d'un pape qui mourut bien plutôt du désir incessant et rongeur de retrouver la paix de sa cellule que du poison fabuleux d'Henri IV. Les savants moines de son couvent composèrent pour lui une épitaphe dans le meilleur latin et le plus élégant.

ÉPITAPHE DE VICTOR III [1].

Si quelqu'un veut savoir par hasard qui j'étais, et quoi, et quel homme,

Et combien je fus grand, ces caractères dorés le lui diront.

Ma race fut princière, Bénévent ma patrie, mon nom

Est Désidérius, et toi, ô Mont-Cassin, tu es ma gloire,

Ma fiancée toujours pure, ma mère, et ma patrie et mes parents.

J'ai tout méprisé, et j'accourus ici et je me fis moine.

Devenu plus tard abbé, j'ai tâché pendant tout ce temps

De remettre à neuf le couvent, comme on le voit aujourd'hui.

Cependant j'étais devenu illustre dans la ville romaine,

L'un des anciens de ta bienheureuse église, ô saint Pierre.

Après avoir rempli ces fonctions pendant six lustres moins un an,

Je montai au trône apostolique sous le nom de Victor;

Et à peine quatre mois et demi étaient-ils passés

1. *Titulus Victoris papæ III :*

Quis fuerim, vel quid, qualis, etc., etc. (V. aux INSCRIPTIONS LATINES.)

Que, chargé de deux fois six lustres, je mourus et je repose ici.

Le dernier soleil que j'ai vu était dans le signe de la Vierge,

Quand le vrai soleil, Dieu lui-même, me prit.

VII

Si l'on jette un coup d'œil sur la série de papes qui suivirent, on les trouvera presque tous enterrés à Saint-Jean de Latran jusqu'à la fin du douzième siècle. On cherche, entre tous, le tombeau d'Urbain II, de ce pape qui, en 1095, prêcha la première croisade à Clermont, en France. Mais point de tombeau pour raconter cette histoire. On ne sait même pas s'il est enterré à Saint-Jean de Latran, ou au Vatican.

Il mourut à Rome, le 29 juillet 1099. Mais Pascal II, si connu par sa lutte avec Henri V, repose au Latéran. Innocent II, Grégoire Papareschi, de l'ancienne famille transtévérine, y est également enseveli. Chassé par l'antipape Anaclet, il se réfugia en

France auprès du roi Louis VI; c'était le cinquième pape qui venait chercher près de lui une protection contre les Romains. En effet, Urbain II, Pascal II, Gelase II et Calixte II, s'étaient déjà réfugiés en France. Innocent mourut enfin à Rome, le 24 septembre 1143, après une vie toujours passée en voyage; mais il ne mourut pas en paix; il mourut de la peur que lui fit le soulèvement subit des Romains, qui, excités depuis longtemps par les doctrines d'Arnaldo de Brescia, se levèrent comme un seul homme, et sur le Capitole désert établirent la république, un sénat et un patricien, réduisant le pape au spirituel. Grande époque et si pleine, qui mérite bien la peine que prend l'historien pour la décrire! Innocent fut enseveli à Saint-Jean de Latran, dans l'urne de porphyre de l'empereur Adrien.

Ainsi un pape et un empereur d'Allemagne s'étaient partagé son cercueil; car on se rappelle sans doute que le couvercle de porphyre du sarcophage d'Adrien avait servi à former autrefois la tombe d'Othon II. L'incendie de la basilique latérane a malheureusement ruiné ce tombeau de fond en com-

ble; car la magnifique urne de porphyre fut mise en pièces par la charpente qui vint à s'écrouler, et si bien qu'on en jeta les débris dans la cour de l'église. Quant au cadavre, il fut transporté et enseveli à Santa-Maria, in Trastevere.

Innocent II avait rebâti cette superbe basilique en 1139, et il avait orné de mosaïques la façade aussi bien que l'intérieur. On voit l'image de ce pape dans la tribune, tenant une église dans la main.

Il ne nous reste aucune inscription et aucun tombeau de cette époque si agitée.

Adrien VII fut seul épargné ainsi que son sarcophage; et aujourd'hui il fixe les regards du voyageur dans les grottes de Saint-Pierre, car son énorme et lourde urne funéraire de granit oriental, est le seul et unique monument qui reste de cette époque sanglante et grossière. Adrien IV, Breakspeare, est le seul Anglais qui soit jamais monté sur le trône pontifical. Ceci peut paraître étrange quand on réfléchit que les rois d'Angleterre prirent jadis la robe de moine à Saint-Pierre, et que, plus dévots que tous les autres princes, ils payaient à l'Eglise romaine le

denier de saint Pierre pour leur pays. Adrien était né à Langleae, dans le comté d'Hertford, et dans la plus humble condition. Il était beau de sa personne, d'un caractère passionné et plein d'obstination, digne prédécesseur d'Alexandre III. Ce fut lui qui brûla Arnaldo de Brescia; et pour remercier Frédéric Barberousse de son acquiescement à cet acte de vengeance, il le couronna dans Saint-Pierre. Il mourut à Anagni, le 1er septembre 1159. Sur son sarcophage, qui avait appartenu autrefois à un ancien Romain, puisqu'on y voit des crânes de taureau sur le couvercle et sur les côtés, on n'a mis que ces mots : *Hadrianus papa IV.*

Et aussi l'ancien tombeau de son grand successeur Alexandre III (1159-1181), cet irréconciliable ennemi de l'empereur Barberousse, n'existe plus. Mort à Civita Castellana, le 30 août 1181, il fut déposé au Latéran. Plus tard, Alexandre VII, Chigi, son compatriote, puisqu'il était siennois comme lui, lui érigea un monument commémoratif dans la nef de droite de cette basilique. C'est un ouvrage monstrueux de l'époque de la décadence, et tout à fait indigne de ce

pape. Son portrait en médaillon est placé sur un piédestal de mauvais goût, en marbre noir et de forme cylindrique sur lequel la longue épitaphe est gravée. Cet ouvrage bizarre, décoré d'ornements architectoniques de la matière la plus précieuse, est encadré de chaque côté par deux colonnes d'albâtre reposant sur un embasement de marbre jaune. Mais ce pape a été plus dignement honoré, et avec tout l'orgueil de l'Église triomphante dans la Sala regia du Vatican. Là, une grande fresque de Vasari le représente dans la fameuse scène de Venise au moment où, assis sur les degrés de Saint-Marc, il met le pied sur le cou de l'empereur Frédéric, qui fit alors la paix avec les villes lombardes et avec l'Église. C'est du moins ce que rapporte une tradition, et elle prête au pape ces orgueilleuses paroles : « Je marcherai sur le serpent et sur le basilic, et je marcherai sur le lion et sur le dragon. » L'empereur ainsi humilié se serait écrié : *Non tibi, sed Petro;* à quoi le pape répondit : *Et mihi, et Petro*. Au palais du doge, à Venise, on voit, du reste, la même scène dans une fresque de Federigo Zuccari, meilleure à beaucoup près que celle de Vasari.

Après la mort d'Alexandre les Romains chassèrent son successeur immédiat, Ubaldo Allucignoli, noble lucquois, connu sous le nom de Lucius III (1181-1185). Avant son élection il était cardinal-évêque d'Ostie. Lorsqu'il mourut dans l'exil, à Vérone, on lui donna un tombeau dans la cathédrale de cette ville, et l'on y mit cette mélancolique inscription :

ÉPITAPHE DE LUCIUS III[1].

Lucius, Lucques te donna la naissance, Ostie
Le cardinalat, Rome le papat, et Vérone de mourir;
Non, plutôt Vérone te donna la véritable vie, Rome
L'exil, Ostie des peines et Lucques de mourir.

Le saint-père Lucius, troisième de nom, mourut l'an 1185 et le vingt-cinquième jour.

Pas plus que son prédécesseur, le Milanais Urbain III ne put entrer à Rome; il mourut à Ferrare le 19 octobre 1187. Son tombeau, magnifique sarcophage, reposant sur quatre colonnes, s'élève dans la cathédrale de cette ville. Son successeur, Gré-

1. *Titulus Lucii papæ III : Luci Luca tibi dedit ortum, etc.*

(V. aux INSCRIPTIONS LATINES.)

goire VIII, régna deux mois à peine, mourut à Pise et fut enterré au dôme. L'incendie de 1600 détruisit son tombeau.

Nous trouvons après cela deux papes, Clément III et Célestin III, qui furent ensevelis à Saint-Jean de Latran; mais rien n'en marque plus la place. Du reste il n'y a plus à Rome un seul monument qui rappelle cette grande lutte des papes et des Hohenstauffen, si ce n'est la vieille et curieuse statue de Charles d'Anjou, que les Romains élevèrent sur le Capitole à ce prince sanguinaire, après l'avoir nommé sénateur. En effet, le grand Innocent III, Conti (1198-1216), qui fut le tuteur de Frédéric II, le tira de Palerme pour lui donner la couronne impériale, se créant ainsi le plus puissant ennemi qu'ait eu la papauté. Innocent III est enseveli à Pérouse, où il mourut le 16 juillet 1216. Là, dans la cathédrale, une urne placée sur un soubassement renferme ses cendres, conjointement avec les restes d'Urbain V et de Martin IV.

Honorius III, Savelli (1216-1229), repose à Sainte-Marie Majeure, à Rome, près de l'autel de la crèche;

un homme remarquable, fils d'Amaury, de la noble maison des Savelli, et dont le nom était Cencius. Élevé à Sainte-Marie Majeure, il y devint chanoine, et ensuite *camerarius* ou chancelier sous le règne de Célestin III. C'est certainement lui qui est l'auteur du célèbre manuscrit que l'on conserve à la Vaticane sous le nom de Cencius camerarius, ouvrage d'une très-grande importance pour l'histoire de Rome au moyen âge. Devenu pape, il confirma le 20 décembre 1216 l'ordre des dominicains, et pour la seconde fois celui des franciscains, l'an 1223. Quels temps que ceux-là! La guerre des Albigeois, l'empire latin à Constantinople et Frédéric II! Mais pas un monument qui parle de ces choses, à moins que l'on ne rencontre par-ci par-là dans les églises de Rome quelque pierre tumulaire avec une inscription à demi-effacée de ces temps. Ainsi, dans les grottes du Vatican, une pierre murée dans une paroi, au milieu des sombres sarcophages des papes, vient rappeler au pèlerin le temps des troubadours et des Albigeois de Provence. On y lit ces paroles : « Ci-gît Amaury, comte de Montfort, connétable de France. Il combattit

bien souvent contre les Albigeois pour la foi catholique. Ensuite il s'embarqua pour la Syrie contre les Sarrazins, par qui il fut fait prisonnier et retenu longtemps en captivité. Délivré enfin par la trêve, il mourut à Hydrontum, à son retour, l'an du Seigneur 1241[1]. »

L'ennemi mortel de Frédéric, Grégoire IX, Conti (1227-1241), fut inhumé au Vatican; et Innocent IV, de la maison Fieschi des comtes de Lavagna (1243-1254), qui au fameux synode de Lyon osa déposer l'empereur et vécut assez pour voir sa mort, repose à Naples, dans l'église de San-Gennaro. L'archevêque Humbert de Montorio lui érigea un magnifique tombeau, l'an 1318. On voit le pape couché sur le sarcophage; sa tête puissante, aux traits fermes, mais lourds, est ornée de la triple couronne. Le tombeau

1. Hic jacet Amauricus comes Montis Fortis Franciæ connestabilis. Contra Albigenses pro fide catholica sæpius dimicavit. Postea contra Sarracenos ad partes Syriæ transfretavit, a quibus in bello captus fuit, et diu in ea captivitate detentus, tandem per treugam liberatus, dum rediret ad propria, apud Hidrontum expiravit, anno Dom. 1241.

s'élève en plusieurs étages successifs formant une pyramide; il est coquettement incrusté de mosaïques et se termine par un demi-arceau où la madone est figurée recevant l'adoration du pape et de l'archevêque agenouillés. Deux inscriptions, l'une en vers et l'autre en prose, célèbrent la gloire du défunt.

ÉPITAPHE D'INNOCENT IV [1].

Ici repose, digne du ciel, le bon pape
Lœtus de Fieschi, enseveli depuis les temps anciens.
Homme pieux et droit, que couvrait un voile de sainteté,
Lorsque le monde tombant déjà en ruine avait à souffrir des témérités des hommes;
Afin que la ville sainte pût être gouvernée et pût rentrer dans la bonne voie,
Il rassembla un concile et rétablit les anciennes lois.
L'hérésie fut alors frappée au cœur et tranchée.
Il administra les cités et gouverna selon la justice ce qui lui avait été confié,

1. *Titulus Innocenti papæ IV :*

Hic superis dignus, etc., etc.

D. O. M.

Innocentio IV. Pont. Max., etc., etc.

(V. aux INSCRIPTIONN LATINES.)

Il renversa à terre Frédéric, ce serpent ennemi de Dieu.
Gênes est fière de son glorieux fils,
Et toi aussi, ville de Parthenope, tu le célèbres par d'immenses louanges;
Assez belle de tes charmes, il t'a donné beaucoup.
Le métropolitain Humbert a placé cette épitaphe.

D. O. M. D.

A Innocent IV, souverain pontife,
Qui a bien mérité de la république de Christ tout entière.
Le jour de saint Jean-Baptiste de l'an MCCXLIII il fut élu pape.
Il fut couronné le jour de la fête du prince des apôtres,
Après avoir d'abord orné les cardinaux du chapeau de pourpre,
Pris soin de rendre à saint Pierre
Naples, que Conrad avait ruinée,
Et accompli un nombre infini d'autres actions
Éclatantes et presque divines,
Qui rendirent illustres son pontificat;
Il mourut l'an MCCLIV,
Le jour de la fête de la bienheureuse vierge Lucie.
Annibal de Capoue, archevêque de Naples,
A rétabli cette inscription effacée par le temps,
Pour conserver la mémoire de ce saint homme.

VIII

A partir d'Innocent IV, Viterbe devint pour quelque temps la résidence des papes; car, après que le grand Brancaleone, sénateur de Rome, eut chassé de la ville Alexandre IV et les cardinaux, en 1257, les papes se fixèrent de préférence dans leurs petites résidences, à Anagni, Pérouse et Viterbe. C'est ce qui fait que nous trouvons le tombeau d'Alexandre IV, Conti (1254-1261), dans la cathédrale de Viterbe, et le caveau de son successeur, Urbain IV (1261-1264), dans celle de Pérouse.

Clément IV, le contemporain de saint Thomas d'Aquin, est également enseveli à Viterbe, où il mourut le 29 novembre 1268. Français et né dans le Languedoc, pendant longtemps secrétaire de saint Louis,

il avait offert à Charles d'Anjou la couronne des Hohenstauffen, et il vit avant de mourir la chute de Manfred et de Conradin. Il se trouvait sur les murs lorsque le dernier des Hohenstauffen passa avec son armée, se dirigeant vers Rome, et il lui prédit sa ruine. Qu'il n'ait rien fait pour empêcher sa mort, cela suffit pour faire peser sur lui l'accusation de complicité avec Charles d'Anjou, encore qu'il n'ait pas été formellement d'accord avec lui.

La grande lutte des papes et de la maison de Souabe, qui fut si glorieuse mais si tragique pour l'Allemagne, était finie désormais. La papauté en était sortie victorieuse, et à la même époque elle venait de dompter l'hérésie des Albigeois. Mais, au moment même où un pape né en France choisissait un prince français pour ministre de ses vengeances et pour héritier de la puissance souabe en Italie, il jeta la papauté et l'Italie dans un abîme. La chaire de saint Pierre devint la proie des Français, le pape leur vassal, et l'Italie une pomme de discorde pour les étrangers à jamais; et depuis lors, par suite de la politique destructive qui consistait à diviser tout à

l'intérieur et à y appeler les étrangers du dehors, elle est restée dans une confusion perpétuelle. Clément IV ouvre cette nouvelle période[1].

Maintenant que la grande et importante époque des Hohenstauffen est fermée, passons vite devant les tombeaux des papes de la dernière moitié du treizième siècle. Au dôme d'Arezzo est le tombeau de Grégoire X, au dôme de Viterbe ceux d'Adrien V et de Jean XXI. Tous les deux, de même que leur prédécesseur Innocent V, qui est enterré au Latéran, moururent dans le courant de l'année 1376; fugitives apparitions qui ne laissèrent point de traces dans l'histoire.

Nicolas III, Orsini (1277-1280), nous arrêterait plus longtemps si son tombeau était encore à Saint-Pierre.

1. L'auteur allemand, sans fermer les yeux sur les violences que commirent les papes contre les empereurs souabes, les raconte avec complaisance. Ces luttes lui semblent glorieuses et peut-être même légitimes. Mais les empereurs n'avaient pas un droit meilleur que les rois de France; et à y bien regarder, ils ont fait plus de mal à l'Église et à l'Italie que la France, et ils y étaient au moins aussi étrangers. L'histoire ne doit pas avoir deux poids et deux mesures.

(*Note du traducteur*.)

Ce pape actif et plein de zèle bâtit beaucoup à Rome ; mais son régne est important par ceci principalement qu'il fit la paix avec Rodolphe de Habsbourg, et obtint de lui la ratification définitive de la donation de la comtesse Mathilde, pour laquelle s'était allumée la guerre avec les Hohenstauffen.

Nous nous arrêterons aussi un moment à Martin IV, (1281-1285), Il était Français, et une créature de Charles d'Anjou. Pendant son règne si court, il eut la douleur de voir les Vêpres siciliennes, la mort de Charles profondément humilié, deux mois avant de mourir lui-même, les Siciliens qu'il avait maudits consolider leur liberté, et enfin le petit-fils de Manfred, Pierre d'Aragon, excommunié par lui tout aussi inutilement, consolider ce trône qu'il venait de conquérir. Martin mourut à Pérouse, le 29 mars. Quand on sait que là il repose dans une même urne à côté d'Innocent III, on ne peut s'empêcher de penser combien fut court l'intervalle de temps qui sépare les deux papes, et à toutes les grandes destinées, et à toutes les révolutions que l'histoire est venue renfermer en un si petit espace.

Le treizième siècle penchant déjà vers sa fin nous donnera encore quatre papes. Un grand siècle! qui dans sa première moitié est aussi essentiellement allemand que le seizième.

Le premier de ces quatre papes nous conduit dans la belle basilique de Santa-Maria in Aráceli, sur le Capitole de Rome. C'est là que s'élève le tombeau d'Honorius IV, Savelli (1285-1287). Mais c'est Paul III qui, du Vatican, fit porter les restes de ce pape dans cette église et placer la statue qui était à Saint-Pierre, sur le tombeau. Les Savelli, une des plus anciennes familles de Rome, avaient fait bâtir en l'honneur de Saint-François la chapelle où il est placé. On y voit deux monuments appartenant à cette famille. Dans le tombeau très-remarquable qui est à gauche, bel ouvrage gothique du treizième siècle, pour lequel on profita d'un antique sarcophage, gît Luca Savelli, père de ce pape, et son frère Pandolphe, célèbre autrefois comme sénateur de Rome. Honorius repose vis-à-vis dans le tombeau de sa mère, Vana Aldobrandesca. C'est un sarcophage de marbre blanc dont le côté antérieur est couvert de mosaïques sur fond d'or,

où l'on voit les armoiries des Savelli : des lions de gueule passants et des aigles sur champ d'or. Sur la base, on lit : DNA VANA DE SABELLIS. C'est là qu'est la statue du pape, couché sur le sarcophage, la tête appuyée sur un coussin. Et ce monument est aujourd'hui le tombeau complet de pape le plus ancien qui soit à Rome, si l'on met de côté, bien entendu, les sarcophages isolés, ou bien les fragments de tombeaux de l'ancienne église de Saint-Pierre, tels qu'on les voit dans les grottes.

Il est vrai que le successeur d'Honorius, Nicolas IV, Masci (1288-1292), a un beau monument à Sainte-Marie Majeure ; mais il n'est pas l'œuvre du treizième siècle; il appartient au seizième. Il fut élevé à la mémoire de ce pape par Sixte V, lorsqu'il était encore cardinal. Aussi ce tombeau a-t-il le caractère des monuments du temps de ce pape. Nicolas y est représenté donnant la bénédiction ; à ses côtés sont placés debout les figures allégoriques de la Justice et de la Religion. Tout cela est complétement étranger à la manière de voir de ces siècles encore simples. Ce tombeau est pourtant le plus noble de tous les monu-

ments qui sont dans cette église, et le meilleur ouvrage de Léonardo de Sarzana. Il n'est pas hors de propos de dire que ce pape, un parvenu, sorti de la poussière, chercha à se faire un soutien de la puissante famille Colonna, en les élevant beaucoup trop haut. Son ami, le cardinal Jacques Colonna, contribua avec lui au renouvellement des mosaïques qui sont dans la tribune de Sainte-Marie Majeure, et l'on y voit leurs deux figures encore aujourd'hui. Ce fut sous le règne de Nicolas que Ptolémaïs, la dernière possession des chrétiens en Asie, tomba entre les mains des musulmans. Ainsi finissait l'ère des croisades.

L'avant-dernier pape du treizième siècle fut Célestin V. Il faut aller à la ville napolitaine d'Aquila, dans le couvent des Célestins, pour trouver son modeste tombeau. Nous nous y arrêtons volontiers en rappelant la vie de ce pape à notre souvenir : une véritable figure moyen âge qui semble appartenir à la poésie plutôt qu'à l'histoire, et qui exprime de la manière la plus fidèle la simplicité de ce siècle étrange d'ou sortirent la légende romaine et la peinture.

Deux ans et trois mois le trône pontifical demeura vacant après la mort de Nicolas IV, parce que les cardinaux divisés en partis napolitain, français et romain, n'avaient jamais pu s'entendre. Toutes les candidatures avaient échoué; le cardinal évêque d'Ostie proposa enfin d'élire un anachorète oublié depuis longtemps dans les sauvages solitudes de l'Apulie, et comme par un miracle ironique, toutes les voix se réunirent sur le solitaire. Il s'appelait Pietro : le fils d'un paysan, né au château de Molise dans la terre de Labour, le onzième de douze frères, rien de plus. A vingt ans, il se fit bénédictin; puis, dans la fleur de la jeunesse, il s'enfonça dans les cavernes de la montagne de Morone, où il passa cinq ans à prier Dieu. Ensuite il se retira sur le mont Majella, en Apulie, et rassembla autour de lui d'autres ermites qui prirent plus tard le nom de Célestins. Il vivait là dans le dénûment le plus sauvage, lorsqu'un jour une députation d'archevêques et de protonotaires apparurent devant lui, le sommant en vertu du décret d'élection, de descendre de sa forêt sauvage de Majella et de monter sur le trône pontifi-

cal. Pietro de Morana s'effraya et refusa de les suivre. Alors vinrent deux rois dans son désert, Charles II, de Naples, et André III, de Hongrie, qui se jetant à genoux devant lui, le conjurèrent de donner son consentement; d'accepter la tiare et de rendre la paix à l'Église. A la fin il céda, parmi les soupirs et les larmes. Ils se mirent en marche vers Aquila, et le peuple affluant de tous les coins du pays, vit le pape faire son entrée à Aquila, humblement monté sur un âne, que deux rois conduisaient plus humblement encore, et à pied, par la bride, et suivi des dignitaires de l'Église et de la brillante chevalerie de Naples. Le 29 août 1294, le solitaire fut couronné dans l'église de Santa-Maria de Collemmaggio, et il s'appela Célestin V.

Il ne se rendit pas à Rome, mais à Naples où il avait convoqué les cardinaux: il n'était qu'un instrument passif entre les mains de Charles. L'âme troublée, malheureux, se tournant toujours par la pensée vers sa tranquille solitude où il avait goûté la paix, comme la colombe effarouchée que l'on a arrachée à ses forêts natives, il ressemblait assez à Victor III,

On dit que l'orgueilleux et rusé cardinal Gaëtani qui fut plus tard Boniface VIII, l'effrayait la nuit au moyen de trompettes et de voix étranges et fantastiques, comme si le ciel lui criait de déposer cette écrasante couronne dont il n'était pas digne. Le 13 décembre il abdiqua, et s'échappant bien vite et en secret, il retourna à son désert de Majella [1]. Mais à peine le cardinal Gaëtani eut-il été nommé pape (24 décembre), que craignant une division de l'Église, il envoya des gens après le fugitif pour l'arrêter. Celui-ci se cacha dans le désert, et poursuivi par la terreur que lui inspiraient ceux qui le poursuivaient de tous côtés, il s'enfuit encore plus loin, à travers les forêts et les solitudes de l'Apulie, jusqu'à ce qu'il atteignît la mer. Alors il se jeta dans une barque et se dirigea vers la Dalmatie. Mais une tempête re-

1. Dante, au troisième chant de l'*Enfer*, dit :

Vidi et conobbi la ombra di colui
Che fece per viltate il gran rifiuto.

On a rapporté ces vers à l'abdication de Célestin V. Voir l'histoire de l'élection de Fra Morone dans le *Chronicon Januense Jacobi de Voragine, apud Muratori*, IX, p. 50.

poussa la nacelle et le rejeta sur le rivage de Viesta dans la Capitanate, où les autorités reconnurent le fugitif et l'arrêtèrent. Le prisonnier fût amené à Anagni, dans le palais du pape Boniface, et de là on le transféra à la tour de Fumone près de Ferentino. Là, dans un cachot étroit et malsain, ce vieillard de quatre-vingt-un ans vécut encore dix longs mois dans une solitude qui n'était que trop absolue, jusqu'à ce que la mort vînt le prendre le 19 mai de l'année 1296. Voilà quelle fut la vie d'un pape du moyen âge; elle peut éveiller bien des réflexions dans l'esprit du voyageur qui visite le tombeau d'Aquila. Car c'est là que repose Célestin V, l'anachorète. Quelques années après sa mort, Clément V le mit au rang des saints à Avignon. Temps singuliers, étonnants que ceux-là! Ils sont passés et oubliés depuis longtemps, et ils nous parlent cependant par ces vieilles sculptures et les inscriptions, qui semblent déjà des hiéroglyphes, comme avec une voix étrange pleine de mystères.

Et là sur le couvercle d'un cercueil de marbre sans ornements et noirci par le temps, nous avons devant nous, au fond des grottes de Saint-Pierre, la figure du

fameux Boniface VIII d'Anagni. On trouverait difficilement un autre pape qui éveillât autant de sympathies et d'émotions. Il ferme le treizième et ouvre le quatorzième siècle, et en même temps il est le représentant de l'époque dantesque. Dante comparut devant lui en qualité d'ambassadeur des Florentins, et ce fut au moment du premier jubilé qu'ait vu Rome, que Giovani Villani conçut le plan de sa chronique, le plus grand ouvrage de l'Italie. On était en 1300 lorsque Boniface institua cette solennité, et un monument bien précieux nous le rappelle encore aujourd'hui, la belle et charmante peinture de Giotto que l'on conserve sous verre dans la nef de droite de Saint-Jean de Latran, et qui représente Boniface debout entre deux cardinaux au moment où il fait solennellement l'ouverture du jubilé. On connaît l'histoire de ce pape, car sa fin tragique s'est gravée dans la mémoire de tous. On sait sa querelle avec Philippe le Bel, roi de France, et avec les Colonna de Rome, et il suffit de rappeler comment il fut surpris à l'improviste dans la résidence d'Anagni, par Sciarra Colonna et Guillaume de Nogaret, maltraité

et délivré enfin par les habitants de la ville [1]. Ramené à Rome, il mourut subitement au Vatican, où les Orsini le retenaient prisonnier, le 11 octobre 1303, trente-sept jours après son malheur d'Anagni, au milieu d'un accès de folie furieuse occasionnée par la rage qu'il ressentait de la honte qu'il lui avait fallu boire. Ce fut le dernier de ces grands caractères de papes au moyen âge, passionné, colère, despotique, mais le cœur haut, mais ferme et majestueux, le dernier prince de l'Église, en un mot, qui ait compris la papauté dans le sens de la domination universelle, dans l'esprit de Grégoire VII, d'Alexandre et d'Innocent III. Après lui aucun pape ne s'éleva plus à la hauteur des vastes plans qu'il avait conçus. Son cadavre fut porté à Saint-Pierre avec une grande suite de nobles et de chevaliers et accompagné par Charles II de Naples. On le déposa dans une chapelle que lui-même avait bâtie et décorée de mosaïques, et on lui érigea un magnifique tombeau. Lorsque cette chapelle fut

1. Dante, *Purgatoire*, chap. xx :

Veggio in Alagna entrar lo fiordaliso,
E nel vicario suo Cristo esser catto,

démolie trois cent deux ans plus tard, pour faire place à de nouvelles constructions, on retrouva ses restes, et, par un singulier jeu du hasard, précisément le jour même de sa mort. Ils étaient encore bien conservés. On vit le pape vêtu du pallium et de la chasuble, avec des gants brodés de perles blanches, un saphir au doigt qui ne valait pas plus de trente écus, et la tête coiffée d'une petite mitre blanche en étoffe de laine. Il devait être d'une haute stature, très-au-dessus de l'ordinaire, car son corps avait sept palmes et demie de haut. D'après le témoignage des médecins, il était chauve et n'avait point de barbe [1]. Son cercueil est aujourd'hui dans les grottes du Vatican, et on peut le voir représenté au-dessus dans l'attitude de la mort. La tête est extraordinairement belle, de formes sévères et nobles, et elle s'accorde parfaitement avec le portrait que nous en avons de la main de Giotto, qui nous montre un visage du plus bel ovale et dépourvu de barbe. Une mitre longue et pointue comme un pain de sucre, sur laquelle on voit deux couronnes,

1. Dionysius donne un très-bon dessin de la figure de Boniface VIII.

lui couvre le chef. Ce fut en effet cet homme orgueilleux qui le premier se servit de la double couronne, tandis que tous les papes ses prédécesseurs n'avaient porté qu'une simple mitre couronnée. Ce nouvel usage subsista jusqu'à Urbain V qui ajouta à la tiare une troisième couronne.

Il y a encore dans les grottes une autre statue de Boniface VIII; c'est une demi-figure de marbre qui avait appartenu autrefois à son monument. Elle le représente la main droite levée pour bénir, et les clefs de saint Pierre dans la gauche. Aucune inscription se rapportant à Boniface VIII n'est parvenue jusqu'à nous.

DEUXIÈME SERIE

I

Avec Boniface VIII, finit la grande période de la papauté qui remplit le moyen âge. Pendant ce temps la hiérarchie s'était constituée en un système fixe à l'intérieur, à l'extérieur comme domination universelle.

Toutes les périodes de la papauté qui vont suivre nous offriront du reste, quoique sous d'autres formes, le même spectacle quant au fond. Après l'interrègne d'Avignon, la lutte de la puissance temporelle et spirituelle recommence, mais plus interne, et partant plus dangereuse. L'hérésie ne sera plus domptée,

elle sera repoussée du sein de l'Église, et, se séparant, elle apparaîtra sous le nom de *Réforme.* La grande pensée de la papauté, la conception de l'unité morale du genre humain, est brisée, et elle passe dans le mouvement général de la civilisation. Cependant un nouveau système prévaudra dans l'Église, et sa domination prendra une autre forme, jusqu'au moment où la politique viendra enfin abattre la papauté, la ramener encore captive en France, mais pour peu de temps. Nous allons voir qu'à partir du quatorzième siècle l'histoire des papes se trouve, d'une manière assez complète, représentée par les tombeaux.

Le successeur immédiat de Boniface VIII, Benoît XI, un Italien de Trévise, a déjà un beau monument dans la cathédrale de Pérouse. Mais nous ne nous y arrêterons point, parce que ce pape, qui ne régna que huit mois, n'a pas laissé de traces importantes dans l'histoire.

Après lui commence l'exil d'Avignon. Six papes en remplissent toute la durée, le septième y met fin; mais en nous éloignant de Rome, centre de l'histoire

du monde pour nous amener dans un coin de la France, les Francais impriment à la papauté un caractère français, et ils cessent d'être un objet de très-vive sympathie et d'intérêt pour tous. Aucun monument sépulcral, dans Rome tout entière, ne sert de témoin à leur histoire jusqu'à Grégoire XI, car tous ils trouvèrent leur tombeau en France. Clément V (Bertrand de Goth) (1305-1314), le premier pape de cette série, connu par la honteuse extermination des templiers, repose dans la petite église de la bienheureuse Marie d'Uzeste, dans la province de Narbonne. Jean XXII dans la cathédrale d'Avignon, où son beau monument gothique s'est conservé aussi bien que celui de son successeur, Benoît XII (Fournier). Clément VI (Roger Beaufort) (1342-1352), pape savant et rempli d'esprit, fut inhumé dans le couvent de la Chaise-Dieu en Auvergne; on y voit encore son sarcophage et sa statue, seuls restes du monument primitif. Il fut détruit longtemps après par les calvinistes, ainsi que le monument autrefois magnifique de Clément V. Dans la Chartreuse de Villeneuve, le grand tombeau gothique d'Inno-

cent VI (Étienne d'Albret) (1352-1362); au couvent de Saint-Victor, enfin, le somptueux monument d'Urbain V. Parmi tous ces papes français, Urbain fut le seul qui vit Rome. Ébranlé par les prières de l'Italie, appelé par les troubles de plus en plus pressants qui agitaient les États de l'Église, il était arrivé à Rome le 16 octobre 1367; mais effrayé de la solitude de l'immense ville en ruines, il s'était retiré à Viterbe et à Montefiascone; et au mois de septembre 1370, il revint à Avignon. Il mourut la même année à Marseille. Ce qui ravive son souvenir, ce sont les deux noms de Gil d'Albornoz et de Cola de Rienzo, les deux noms les plus célèbres ou les plus véritablement grands de la Rome du quatorzième siècle. Ces deux hommes moururent de son temps : le grand cardinal espagnol peu de temps avant son arrivée à Rome, et le tribun du peuple treize ans auparavant. Plus une seule pierre à Rome ne nous parle du dernier et malheureux Gracchus d'un siècle déchu, plus une du plus célèbre général qu'ait jamais eu l'Église.

Mais au Forum de Rome, dans une remarquable

petite église, le long de la Via Sacra, il y a un tombeau devant lequel le voyageur s'arrêtera volontiers un moment en rappelant cette époque si pleine et si importante à sa mémoire. Sur un socle de marbre repose un sarcophage sous un fronton porté par quatre colonnes d'albâtre. Dans l'ouverture, ou espace libre au sommet du fronton, on voit six roses et un ruban. La statue ne s'y trouve plus; à sa place on a mis sur le sarcophage un grand bas-relief, qui représente l'entrée d'un pape à Rome. On voit la ville éternelle, et au-dessus, dans des nuages, la chaire de saint Pierre qui semble descendre vers elle, comme si les anges la rapportaient d'Avignon dans la capitale du monde; et l'on voit un ange, planant dans les airs, tenant les clefs et la couronne papale. Le pape est à cheval, sous un baldaquin que portent le sénateur de Rome et quelques prêtres. Les flabellaires marchent à ses côtés; derrière lui les hallebardiers; puis viennent les cardinaux sur des coursiers fantastiquement enharnachés, et une foule de gentilshommes en armes. Et de la porte de la ville, Rome elle-même sort, le casque en tête, à la ren-

contre du cortége, et derrière elle un flot de peuple. Elle est représentée sous la figure idéale de la belle et florissante Minerve. Mais non ; — le visage de la Rome d'alors ne ressemblait pas, hélas ! à celui-là. S'il voulait être dans le vrai, l'artiste la devait représenter telle que Pétrarque l'a décrite sous les traits d'une veuve en habits déchirés, le visage pâle et maigre, les yeux hagards, échevelés ; car c'est ainsi que Rome apparut, lorsque Grégoire XI y fit son entrée. Le 12 octobre 1376, il s'était enfin embarqué à Marseille, et après avoir essuyé d'horribles tempêtes, il avait débarqué d'abord à Corneto ; puis, le 3 janvier 1377, à Ostie, d'où, remontant le Tibre, il arriva à Rome, où il entra le samedi 17 janvier[1].

Maîtresse du monde depuis tant de siècles et sanctifiée par l'histoire du genre humain, Rome était

1. Petrus Amelius décrit l'entrée dans son *Itinerarium Gregorii papæ XI,* que donne Muratori, III, p. 11. On ne lira pas avec moins de plaisir les lettres pleines d'esprit que sainte Catherine de Sienne avait adressées à Grégoire et à son prédécesseur. L'entrée de Grégoire est aussi représentée dans une fresque de Vasari qui se trouve dans la Sala regia du Vatican.

restée abandonnée à elle-même pendant toute la période de la captivité avignonaise. Comme un météore éphémère, elle avait vu la république de Cola di Rienzo monter et s'abîmer aussitôt au milieu des ruines du Capitole. La grande ville des Césars et des papes était délabrée au point de n'être plus reconnaissable, et Grégoire XI fut épouvanté, dès son entrée, de l'aspect cadavéreux de cette tête du monde. L'herbe croissait au cœur même de Rome; dans plus d'une église venait paître le bétail, de misérables demeures s'élevaient au milieu de monceaux de décombres, et le long du Tibre s'étendait un marais empesté sur tout le champ de Mars. A vingt mille âmes, — si cela est croyable, — était tombée, s'était fondue la population de la ville, qui sous les empereurs avait compté bien au delà de deux millions d'habitants. On pouvait presque dire que Rome n'était habitée que par des colonnes et des ruines.

Le retour des papes marque donc un point très-important dans l'histoire de Rome et de l'Église, à partir duquel tout prit une direction nouvelle. Mais Grégoire mourut dès la fin du mois de mars 1378.

sincèrement aimé des Romains et longtemps pleuré par eux.

Il fut, au reste, le dernier Français qui se soit assis sur la chaire de saint Pierre. On lui éleva un tombeau dans l'église de Santa-Maria-Nuova, qui porte aujourd'hui le nom de Sainte-Françoise romaine, car il avait été cardinal sous ce titre. Mais son tombeau appartient à une époque plus récente; le sénat romain le fit élever en 1584, par le sculpteur Pietro Oliveri, pour perpétuer la mémoire du grand événement, et il y fit placer l'inscription suivante :

ÉPITAPHE DE GRÉGOIRE XI [1].

A Grégoire XI, de Limoges, admirable par son humanité, son savoir et sa piété; pour porter remède aux maux de l'Italie, que travaillaient les séditions, inspiré par l'Esprit saint et par l'approbation générale des hommes, il rétablit heureusement à Rome, après soixante-dix ans, le siége pontifical qui avait été transféré depuis longtemps à Avignon, dans la septième année de son pontificat. Le sénat et le peuple romain se souvenant toujours de sa grande piété et d'un si grand bienfait,

1. *Titulus Gregorii papæ XI.* (V. aux INSCRIPTIONS LATINES.)

avec l'approbation de Grégoire XIII, lui ont élevé ce monument l'an de notre salut 1584.

Jean-Pierrè Draco,
Cyriaque Mathieu, consuls;
Jean-Baptiste Albero,
Thomas Bubalo, prieurs de la chancellerie.

II

Immédiatement après la mort de Grégoire, commença, par suite de la division qui s'établit entre les cardinaux français et italiens, le fameux schisme dont Urbain VI (Bartholomeo Prignani) ouvre l'ère désastreuse. Après un règne malheureux de onze années, ce pape mourut à Rome en 1389, et probablement par le poison. On voit son sarcophage dans les grottes de Saint-Pierre, où on lui avait élevé un tombeau, avec la singulière épitaphe que voici :

ÉPITAPHE D'URBAIN VI[1].

Dans ce cercueil se trouve ce monarque magnanime, sage et juste,

1. *Titulus Urbani papæ VI : Hac anima magnus, etc., etc.*

(V. aux INSCRIPTIONS LATINES.)

Urbain VI, né dans la ville de Parthénope.

Avec le plus grand courage il supporta les plus grands schismes.

Sous un tel pape tout simoniaque tremblait.

Mais à quoi bon lui donner sur cette terre des louanges mortelles ?

La gloire du ciel brille pour lui à cause de ses vertus[1].

Mais pour si sotte que soit l'épitaphe d'Urbain, son tombeau devait être très-beau et très-riche, car c'est ainsi qu'il est représenté dans les dessins qui en ont été faits avant la destruction de la vieille église de Saint-Pierre.

Elle contenait aussi les tombeaux de Boniface IX, Tomacelli (1389-1404), et d'Innocent VII, Migliorati, (1404-1406). Le règne de ce pape et celui de ses successeurs immédiats sont rendus très-obscurs et furent remplis de confusion par le schisme, par les antipapes et les conciles. C'était alors pour l'Allemagne, où commençaient à fermenter les germes de

1. Platina dit dans la vie de ce pape : « Sepelitur in beati Petri basilica, paucis admodum ejus mortem, utpote hominis rustici et inexorabilis, flentibus. Hujus autem sepulchrum adhuc visitur cum epitaphio satis rustico et inepto. »

la réforme qui allait bientôt venir, le temps de Jean Huss et de Jérôme de Prague; et pour l'Italie, c'était l'époque où la démocratie allait tomber sous la domination absolue des tyrans et de leurs dynasties, pendant que les sciences classiques, s'enfuyant de Constantinople et de l'Orient devant la barbarie des Turcs, trouvaient précisément un asile à la cour de ces souverains.

Grégoire XII, le Vénitien Angelo Torrer, est enterré au dôme de Récanati (1406-1409); son successeur, Alexandre V, Candiote de naissance, dans l'église des franciscains de Bologne (1409-1410); dans la cathédrale de Florence, Baldassare Cossa, si connu sous le nom de Jean XXIII, cet orgueilleux et adroit Napolitain qui fut déposé au fameux concile de Constance, après s'être soustrait par la fuite à l'accusation portée contre lui. Il fut pris, et pendant près de trois ans il resta prisonnier à Heidelberg, sous la garde de l'électeur palatin, jusqu'au moment où les prières de Cosme de Médicis vinrent le délivrer, et peut-être aussi jusqu'au moment où il se racheta par de grosses sommes d'argent. Alors il s'enfuit à

Florence, et là, à l'étonnement du monde entier, repentant et soumis, il se jeta aux pieds du pape Martin, son successeur. Celui-ci le fit cardinal de Tusculum; mais cette âme ambitieuse et avide de pouvoir ne supporta sa honte que quelques mois. Il mourut à Florence, et Cosme, qui avait hérité, dit-on, de trésors considérables de Baldassare, lui fit élever dans le baptistère de Saint-Jean un monument magnifique, avec l'épitaphe suivante :

Le corps de Balthasar Cossa, Jean XXIII, autrefois pape, est inhumé dans ce tombeau.

Et ce tombeau aussi, devant lequel le souvenir de Jean Huss se réveille et vient se mêler à celui de Savonarole, est un monument commémoratif d'une des époques les plus décisives dans la vie des peuples. C'est le monument de la division de l'Église, et c'est en même temps le dernier tombeau de pape que nous trouverons hors de Rome.

Martin V mit enfin un terme au schisme. Élu à Constance, par le consentement unanime des nations, le 12 novembre 1417, il ouvrait une nouvelle ère de

réorganisation pour l'Église et pour Rome, qui, sortant de son abaissement profond, allait bientôt atteindre une nouvelle splendeur, par-dessus toutes les villes de la terre. Lui-même était Romain, et avant son exaltation il s'appelait Otto Colonna. Il fut le premier pape de cette fameuse famille des Gibelins, qui fut toujours attachée aux empereurs d'Allemagne et l'ennemie des papes.

Lorsque Martin, attendu du peuple comme un ange sauveur, fit son entrée à Rome, il trouva cette ville dans le même état où Grégoire XI l'avait trouvée autrefois, dans la plus profonde misère, ravagée par les guerres intérieures des familles nobles, en ruines; les rues, menacées de tous côtés par un nombre infini de tours, étaient presque impraticables, les églises abandonnées ou écroulées, et la population, au milieu de la famine, des haines et des assassinats journaliers, était retombée à l'état de barbarie. Et comme il avait mis fin à la division de l'Église, Martin rendit l'ordre et la paix à la ville, et Rome déchue commença à se relever peu à peu. Rarement un pape a été aimé comme lui. Doux et prudent, juste et

énergique, doué de tous les plus heureux dons de la nature, il mérita le surnom de *Felicitas temporum suorum*. On le lit encore aujourd'hui sur son tombeau. Ce monument se trouve à Saint-Jean de Latran, non pas sur les murs, mais encastré dans le pavé de l'église, en avant du maître-autel. Ce n'est qu'une plaque tombale en bronze, sur laquelle le pape est représenté en bas-relief : une très-belle figure vraiment. Antonio Filarète, le même artiste qui exécuta la plus grande partie des portes de bronze de Saint-Pierre, est l'auteur de ce monument.

Le successeur de Martin fut le Vénitien Condulmer (1431-1447), Eugène IV, homme énergique et savant, rempli de bienveillance, et qui fit beaucoup pour les sciences. Il ferme véritablement le moyen âge, car son successeur posa déjà les fondements de la nouvelle Rome. C'est aussi le dernier pape jusqu'à Pie IX que les Romains, prenant les armes dans une fureur soudaine, aient chassé de Rome. Sous la robe d'un simple frère lai et accompagné d'un seul moine, Eugène ne parvint qu'avec peine à gagner le Tibre, où il se cacha dans un bateau de transport et descen-

dit le fleuve, sous une grêle de traits et de pierres que lançaient après lui les Romains accourus sur la rive. Telle est la position où, par une contradiction du sort, se trouva le même pape qui couronna l'empereur Sigismond et vit un autre empereur, Jean Paléologue, paraître devant lui en suppliant. Ce dernier événement eut pour théâtre Ferrare et Florence, où Eugène avait convoqué et, malgré l'empereur et les peuples, transféré le concile de Bâle, et où il éblouit le monde par le pompeux mais vain spectacle du retour de l'Orient à la foi latine.

Voilà ce que célébrait l'inscription primitive du tombeau d'Eugène, qui disparut plus tard de Saint-Pierre.

ANCIENNE ÉPITAPHE D'EUGÈNE IV[1].

Ci-gît Eugène IV, noble cœur;
Ses hautes actions témoignent de sa vie.
A ses pieds sacrés se prosternèrent deux Césars,
L'un venu de l'Orient et l'autre de l'Occident :
Celui-là pour recevoir la doctrine de la foi latine,
Celui-ci pour ceindre sa tête de la couronne d'or.

1 *Titulus Eugenii papæ IV*. (V. aux INSCRIPTIONS LATINES.)

Et après lui les Arméniens, suivant l'exemple des Grecs,

Reconnurent la foi de Rome, et de même les Éthiopiens;

Ensuite les Syriens, et les Arabes, et les Indiens qui habitent les extrémités de la terre,

Une grande foule, mais moins grande encore que son âme,

Car il marchait déjà à la tête d'une flotte puissante contre les Turcs,

Il marchait, et la mort l'enleva.

Il méprisa toujours les vains honneurs de ce monde,

Et il dit : Creusez-moi mon tombeau dans cette terre foulée par les pieds de tous.

Mais François, de son illustre famille, ne souffrit point cela,

Lui, qu'il avait autrefois orné du chapeau rouge,

Se souvenant de ses vertus, il donna l'ordre d'élever le monument

Si noble que tu vois ici dans sa beauté.

Le ton vantard de cette inscription suffit pour montrer combien l'esprit de ce temps avait changé. Mais le tombeau d'Eugène a disparu de Saint-Pierre. On lit aujourd'hui dans la petite église de San-Salvatore in Lauro l'épitaphe orgueilleuse que nous allons rapporter; elle fut faite pour le même pape[1] :

1. Urbs. Venetum. Dedit. etc.

La ville de Venise lui donna la naissance, Rome l'autorité sur la ville et sur le monde; que Dieu donne le royaume des cieux à ses désirs.

A la mémoire d'Eugène IV,

L'excellent souverain pontife.

Ci gît celui qui fut sérieux dans la paix, plein d'ardeur dans la guerre pour l'Église du Christ, et patient sous les outrages. Il aimait les hommes d'Église et fut magnifique envers les savants. Il refréna et brisa l'insolence du concile de Bâle envers la puissance pontificale romaine, dans le concile de Florence où Jean Paléologue, empereur d'Orient, reconnaissant le chef de l'Église Romaine, se prosterna humblement à ses pieds avec un grand nombre d'autres nations étrangères et lointaines.

La congrégation des chanoines de Saint-George in Alga à Venise, en signe de reconnaissance pour son très-pieux fondateur.

L'inscription rappelle à mots couverts et avec précaution l'humiliation que ce pape eut à souffrir dans sa fuite, et le distique parle de sa domination sur la ville même de Rome. C'est qu'Eugène, bien que longtemps en exil, finit cependant par dompter les Romains sous la sanglante main de fer du patriarche

Jean Vitelleschi, l'un des derniers cardinaux cuirassés et guerriers qu'ait eus l'Église, et qui peut fort bien prendre rang à côté de ses célèbres contemporains, le condottiere Fortebraccio di Montone, Piccinino et Francesco Sforza. On sait qu'Eugène IV, à qui il avait conquis Rome et le patrimoine de saint Pierre, le fit un jour mettre traîtreusement en pièces sur le pont Saint-Ange, à l'instigation des Florentins.

Ce fut la congrégation des chanoines de Saint-George in Alga de Venise qui, par reconnaissance pour son fondateur, fit placer cette inscription sur le nouveau tombeau que l'on avait élevé à ce pape à San-Salvatore in Lauro. Le tombeau est encore un ouvrage du quinzième siècle, et l'un des rares monuments de l'ancien style toscano-romain; le maître qui l'éleva n'est pas connu. Eugène y est couché sur un sarcophage de marbre blanc; au-dessus du tombeau s'élève une corniche supportée par deux pilastres. Selon l'usage suivi presque généralement pour les tombeaux au moyen âge, une madone en relief, entre deux anges, est placée au-dessus de la

statue couchée. De petites figures de saints occupent les niches très-ornées qu'on a pratiquées dans les piliers. La sculpture de ce tombeau est sèche et maniérée, et très-inférieure à d'autres ouvrages du quinzième siècle dont Rome est si riche.

A l'époque d'Eugène et de ses successeurs, Nicolas V, Calixte III et Pie II, les prélats rivalisaient avec les papes pour se faire de somptueux monuments, et s'assurer de leur vivant l'immortalité de l'art. Tous ces monuments sans nombre, d'évêques, d'abbés et de cardinaux, qui remplissent les cloîtres et les églises de Rome, appartiennent pour la plupart à cette époque où, avec Mino da Fiesole, commençait un nouveau mouvement dans la sculpture. Paolo Romano, Antonio Filarète, Pollajuolo et bien d'autres artistes avaient toujours à faire dans les églises.

III

Les plus beaux monuments de cette époque ont péri malheureusement, notamment les tombeaux de Nicolas V et de Paul II, qui semblent avoir été les plus considérables et les plus magnifiques de l'ancienne église de Saint-Pierre. Par les fragments qui en restent dans les grottes, on voit encore l'importance de ces compositions et leur valeur au point de vue de l'art.

Nicolas V (de Sarzana) (1447-1455), l'un des papes qui firent le plus pour les sciences, a bien mérité de Rome et du monde, et on lui devait un monument qui perpétuât sa gloire plutôt qu'à tant d'autres princes de l'Église ; car c'est lui qui, à proprement parler, ouvrit l'ère nouvelle où entrait la

papauté, et commença les temps de Jules II et de Léon X. Dés lors pénétrait dans l'Église cet esprit de science et de philosophie mondaines, d'art et de luxe, qui a donné à la Rome moderne le caractère grandiose qu'on lui voit, et par des monuments étonnants de toute espèce éternisé la papauté, comme la domination impériale s'était rendue immortelle autrefois dans les monuments de Rome antique. Ce fut Nicolas, sous le règne de qui Constantinople tomba au pouvoir des Turcs, qui donna une si grande impulsion aux études grecques, et il rassembla autour de lui des hommes comme Poggio, Bracciolini, Filelfe, Nicolas Perotto, Laurent Valla, Grégoire de Trébizonde, Théodore de Gaza et le cardinal Bessarion. Dans les dernières années de son pontificat l'art de l'imprimerie arriva à Rome, et la noble famille Massimi ouvrit hospitalièrement son palais de la région Parione à cette colonie de l'esprit qui arrivait du fond de l'Allemagne[1].

1. Tout Allemand lira avec plaisir les distiques latins qu'on voit à la fin de la *Bible* de Jean Antonius, évêque d'Oléria. Ils font allusion aux premiers imprimeurs allemands qui vinrent à Rome,

Nicolas V est aussi le véritable fondateur de la bibliothèque vaticane, car il envoya des hommes instruits dans tous les pays pour acheter des manuscrits. Il conçut l'idée véritablement impériale de faire du Vatican la ville des papes, un palatin apostolique, et de rebâtir Saint-Pierre de manière à ce qu'il devînt le plus grand temple du monde; mais ce plan ne put être commencé que cinquante ans plus tard par l'impatient Jules II, qui osa essayer de le réaliser. Quoique Jules fût l'héritier de cette gigantesque idée de Nicolas V, il ne ressentit malheureusement aucune pitié pour le tombeau de son grand prédé-

et dont l'art, disent-ils, tempère les noms barbares :

Aspicis illustris lector quicumque libellos,
Si cupis artificum nomina nosse : lege.
Aspera ridebis cognomina Teutona : forsan
Mitiget ars musis inscia verba virum.
Conradus Suueynheym, Arnoldus Pannartzque; magistri
Romæ impresserunt talia multa simul.
Petrus cum fratre Francisco Maximus, ambo
Huic opere optatam contribuere domum.
MCDLXXI.

Il faut avouer que ces vaillants imprimeurs avaient des noms tout particulièrement barbares, Schweinheym et Pannartz ; il est difficile d'en trouver de plus laids.

cesseur. Il le fit démolir en même temps que l'église, et il fut perdu. A peine quelques débris dans les grottes, les statues des apôtres saint Matthieu, saint Jean, saint Jacques, des figures d'anges et d'autres fragments rappellent-ils aujourd'hui que le monument de Nicolas V dut être d'une composition d'une grande magnificence.

Une urne carrée de marbre blanc, sur laquelle est couchée la statue du pape, vieillard sans barbe, avec un visage de moine, enclot son cadavre. Son épitaphe, la dernière à ma connaissance qu'on ait composée en vers pour un pape, est l'œuvre de son secrétaire Mafeo Vegio[1] :

ÉPITAPHE DE NICOLAS V.

Ici sont les os du souverain pontife Nicolas cinq,
Qui te donna des siècles d'or, ô Rome!
Illustre par sa prudence, plus illustre par toutes les vertus,
Il honora les hommes savants, plus savant lui-même qu'eux tous.
Il dissipa l'erreur dont le schisme avait infecté le monde,

1. *Titulus Nicolai papæ V* : *Hic sita sunt Quinti Nicolai*, etc. (V. aux INSCRIPTIONS LATINES.)

Il rétablit les mœurs, les murs, les temples et les demeures,

Et il donna des autels à Saint-Bernardin de Sienne,

Lorsqu'il célébra le saint temps du jubilé.

Il ceignit de la couronne d'or la tête de Frédéric et de son épouse,

Il mit ordre aux affaires de l'Italie par le traité qu'il conclut,

Il fit traduire plus d'un ouvrage grec en langue romaine.

Répandez l'encens sur ce tombeau sacré.

Il s'en fallut de bien peu que le plus savant de tous les cardinaux, Bessarion, n'obtînt la tiare après la mort de Nicolas V[1]; mais elle fut posée sur la tête

1. Bessarion avait été fait cardinal en 1431, sous le règne d'Eugène IV. Il mourut en 1472. On voit son tombeau dans le cloître des Santi-Apostoli, où il avait lui-même posé son épitaphe de son vivant :

Bessarion episcopus thusculanus, sanctæ romanæ Ecclesiæ cardinalis
Patriarcha constantinopolitanus, nobili Græcia ortus oriundusque
Sibi vivens posuit. Anno salutis MCCCCLXVI.

Τουτετι Βησσαριων ζων ἀνυσα ςωματι σῆμα
Πνευμα δε φενξειται προσ δεον αθανατον.

Les moines du couvent ajoutèrent une longue inscription au monument et le portrait du cardinal. C'est une magnifique tête à longue barbe avec de longs cheveux. On dirait un philosophe du moyen âge.

de l'Espagnol Calixte III, l'oncle d'Alexandre Borgia. Il avait aussi à Saint-Pierre un beau monument dont on voit les restes dans les grottes; il fut détruit comme les autres,

Pie II, Piccolomini (1458-1464), fut plus heureux que ses prédécesseurs, si tant est que passer à la postérité dans un monument de marbre s'élevant au ciel, ou dans un airain solide, puisse s'appeler un bonheur pour les morts. Son tombeau, placé à Saint-Pierre dans le principe, fut transporté par la suite à San-Andrea della Valle, et il est bien conservé. On ne le regardera pas sans intérêt, car c'est le tombeau d'un homme très-célèbre, du noble et savant Æneas Sylvius. Il était le fils d'un pauvre gentilhomme de la maison siennoise des Piccolomini. qui tira de lui sa grandeur. Ses talents brillants l'avaient fait estimer de tous, et, bien jeune encore, lui avaient acquis une grande célébrité. Il avait commencé par être secrétaire de l'antipape Félix V, et ambassadeur de l'empereur Frédéric III, dont il avait écrit l'histoire, et qui le couronna solennellement poëte lauréat. Au concile de Bâle, il avait défendu avec éloquence les

droits de l'Église universelle assemblée contre les papes; mais il passa ensuite dans le parti d'Eugène IV, et il fit sa fortune en qualité de secrétaire de trois papes successifs, jusqu'à ce que Calixte III l'eût élevé à la dignité de cardinal. Devenu le successeur de ce pape sur le trône pontifical, il rétracta tout son passé. Toute la durée de son règne, beaucoup trop court, fut rempli par un désir passionné : la guerre contre les Turcs. Il voulait se mettre lui-même à la tête d'une croisade contre l'islamisme, et il mourut les armes à la main, au milieu des bataillons qui s'assemblaient à Ancône autour de lui.

Son tombeau est un monstrueux échafaudage architectural, qui a quatre étages de hauteur. Il occupe à San-Andrea della Valle tout l'espace compris entre deux piliers, laissant place au-dessous de lui pour la tribune ou chœur des chantres. Ces quatre étages, terminés de chaque côté par deux pilastres, sont séparés l'un de l'autre par des corniches, et une architrave couronne bizarrement le tout. La hauteur du monument empêche absolument qu'on puisse voir les nombreux bas-reliefs qui couvrent chaque étage. L'i-

mage du pape lui-même (il était petit, et l'étude et la maladie l'avaient vieilli de bonne heure), l'image du pape est couchée sur le sarcophage, dans le compartiment du milieu ; les pilastres sont ornés de niches où se trouvent des statuettes de saints à la manière ancienne.

Selon le témoignage de Vasari, les maîtres qui firent ce tombeau sont deux élèves de Paolo Romano, Niccola della Guardia et Pietro da Todi. Il est difficile de voir un monument plus pédantesque ; et tout à fait digne de lui est l'interminable et ennuyeuse épitaphe qui l'accompagne et qui, selon l'usage du temps d'alors, donne un abrégé de la vie du pape [1] :

ÉPITAPHE DE PIE II.

Pie II, souverain Pontife, Toscan de nation, Siennois de naissance, de la famille des Piccolomini, régna VI ans. Son pontificat fut court, grande en fut la gloire. Il réunit un concile chrétien dans l'intérêt de la foi. Il résista aux ennemis du saint-siége romain, au dedans et au dehors de l'Italie. Il plaça Catherine de Sienne au

1. *Titulus Pii papæ II. Pius II. Pont. Max.*, etc. (V. aux Inscriptions latines.)

nombre des saints du Christ. Il abolit en France la pragmatique sanction. Il rétablit Ferdinand d'Aragon dans le royaume de Sicile, au delà du détroit. Il augmenta le pouvoir de l'Église. Il établit les mines d'alun que l'on avait trouvées alors près de Talpha. Zélateur de la justice et de la religion, il était admirable par son éloquence. Comme il partait pour la guerre qu'il avait déclarée aux Turcs, il mourut à Ancône. Là il avait déjà sa flotte prête, et le doge de Venise, ainsi que son sénat, pour compagnons d'armes pour le Christ. Transporté à Rome par le décret des Pères, il a été déposé en ce lieu où lui-même avait ordonné de placer le chef de l'apôtre saint André, qu'on lui avait apporté du Péloponèse. Il vécut cinquante-huit ans neuf mois et vingt-sept jours. François, cardinal de Sienne, éleva ceci à la mémoire de son bienheureux oncle.

MCDLXIV.

VI

Le tombeau de Paul II, Pietro Barbo, était encore beaucoup plus beau que celui de Nicolas V ; il était l'ouvrage de Mino da Fiesole lui-même. Un fragment important, en forme de lunette, représentant le jugement dernier, et un nombre considérable de statues de saints et de vertus, qui nous ont été conservés, montrent quelles ont dû être l'étendue et la beauté de ce monument. L'urne sépulcrale du pape est de forme carrée et plus simple qu'il ne l'avait désiré, car il avait lui-même autrefois fait arracher de la chapelle des Saints près de Sainte-Agnès, hors de la porte Nomentane, le grand sarcophage de porphyre de Constance, qui est aujourd'hui placé au musée du Vatican ;

il l'avait fait porter à son palais de Saint-Marc pour qu'il lui servît de tombeau.

L'épitaphe de ce pape le loue de ce qu'étant né de l'ancienne race des Barbi et doué des plus beaux dons de la nature, il ne le cédait en rien à son oncle Eugène IV. Paul appartenait à la famille vénitienne des Condulmer, qui donna trois papes à l'Église en très-peu de temps. Le père d'Eugène IV (1431-1447), Angelo Condulmer, était le propre frère de Grégoire XII (1406-1409) et oncle de Paul. II (1464-1471). Pietro Barbo avait une belle figure. Lorsqu'il sortit du conclave comme pape, il voulait prendre le nom de Formosus; mais les cardinaux lui firent remarquer que l'on trouverait dans ce nom une allusion à sa beauté corporelle. Il ne prit donc pas le nom de Formosus; mais le monde ne manqua pas de se moquer d'un pape qui passait pour n'aimer rien tant que de se montrer dans des processions où il dominait tous les autres hommes par sa haute stature, et de se farder avant d'aller remplir les cérémonies religieuses. Il prodigua des sommes énormes pour orner sa mitre. Il se faisait apporter de tous les lieux du

monde les plus belles pierres précieuses : saphirs, chrysolithes, émeraudes, diamants et perles couvraient à profusion les trois couronnes de la tiare; et puis il aimait à se montrer au peuple dans ce pompeux attirail, comme le plus beau de tous les papes. A cette époque l'archevêque de Bénévent portait aussi, d'après un très-ancien usage, un *trirègne,* ou bonnet surmonté de trois couronnes, lorsqu'il officiait dans son église; jaloux de cette distinction, Paul le lui enleva.

Il fit observer très-sévèrement le costume officiel des cardinaux, car il défendit par un décret que personne, excepté les cardinaux, ne portât une barrette couleur de pourpre, et il fit présent de drap rouge à tous les cardinaux pour couvrir leurs chevaux ou mulets : car de son temps on ne voyait jamais les cardinaux aller autrement qu'à cheval dans les rues de Rome; on ne connaissait pas encore ces lourds et pesants carrosses qui, traînés par de gigantesques chevaux parés de plumets rouges, font rouler aujourd'hui les cardinaux à travers Rome. Bien des choses rappellent encore dans Rome ce pape heureux

qui toujours prit tout à son aise : le grandiose et merveilleux palais de Saint-Marc qu'il bâtit, par exemple, et le nom de Corso, qu'il donna à la principale rue de Rome, ainsi que les courses des barberi pendant le carnaval, qu'il y introduisit. Mais le barbare mépris qu'il montra pour toutes les fondations savantes de ses prédécesseurs ternit la gloire de son nom. Il mourut le 26 juillet 1471, encore à la vigueur de l'âge, à cinquante-trois ans. Peu de papes sont morts aussi jeunes.

Le successeur de Paul, Sixte IV, Francesco della Rovere (1471-1484), formait un parfait contraste avec lui. Ce pape remuant, toujours dans la diplomatie et toujours cherchant à faire des conquêtes, s'embarquait dans toutes sortes de mauvaises affaires, d'intrigues et de querelles, et il avait trempé secrètement dans la conjuration des Pazzi, à Florence. Le rôle de la papauté n'était plus le même dans le monde, et nous voyons les papes, tombés de la grande position qu'ils y avaient occupée et semblables à tous les autres princes italiens, commencer leur règne dans des luttes mesquines et embrouillées avec les États voi-

sins. C'est l'époque où Venise, Milan, Florence, Naples et un nombre sans fin de villes et de principautés se faisaient la guerre; et au milieu de mille alliances diverses, de conspirations de toute espèce et de changements continuels de politique, on voit le pape, tiré tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, chercher à agrandir ses États, temps de petites mais violentes passions.

Sixte IV est le premier pape qui ait osé fonder une principauté en faveur de son neveu, le cardinal Girolamo Riario. Il le fit seigneur d'Imola et de Forli, et il peut être regardé comme le fondateur de cette politique traditionnelle, suivie par ses successeurs, qui consiste à donner une grande base temporelle à la papauté par la fondation d'un État politique. Cela a pendant longtemps fait la grandeur de leur famille; mais cela a toujours fait le plus grand tort à l'Église et aux papes eux-mêmes, comme on le voit encore aujourd'hui.

Giulio della Rovere, fils de son frère, et si célèbre par la suite sous le nom de Jules II, fit élever le tombeau de son oncle lorsqu'il n'était encore que

cardinal. Il était placé à cette époque dans la chapelle du chœur de l'ancien Saint-Pierre, et il est aujourd'hui sur le pavé de la chapelle du Saint-Sacrement.

Comme le monument de Martin V, ce n'est qu'une plaque de bronze, travail remarquable du Florentin Antonio Pollajuolo en 1493. Il consiste en un couvercle ou plaque tombale légèrement exhaussée au-dessus d'un socle un peu plus large, sur les quatre faces duquel on voit des figures allégoriques, tandis que l'image du pape, également entourée de figures allégoriques, est couchée sur la plaque elle-même. Les sculptures du socle sont des figures de femmes accompagnées d'emblèmes et représentant l'Arithmétique, l'Astrologie, la Dialectique, la Rhétorique et la Grammaire; la Perspective et la Musique, la Géographie, la Philosophie et la Théologie, toutes en relief et qui entourent sa base. Sixte IV avait été en effet un savant franciscain, l'ami de Bessarion, et il avait enseigné successivement dans les six grandes universités d'Italie : ces allégories pouvaient donc convenir parfaitement pour un professeur, mais elles n'avaient

rien de commun avec l'idée d'un pape. Ces figures de femmes demi-nues, de formes sèches et remarquablement maniérées, paraissent encore plus singulières par le choix capricieux de leurs attributs. Peut-on voir en effet rien de plus singulier que la théologie sous la figure d'une femme portant sur ses épaules un carquois rempli de flèches, à la façon de la Diane païenne, comme si, au lieu de siéger parmi les Pères de l'Église, présidant aux dogmes, elle se préparait à aller chasser le cerf dans la forêt? Il est difficile de s'expliquer où en voulait venir l'artiste par cette singulière association d'idées étrangères l'une à l'autre; et Winkelmann lui-même, qui se trouvait si embarrassé pour expliquer les rapports de l'allégorie et de l'art, et que l'invention de nouvelles allégories préoccupait si fort, restait muet devant cette Théologie au carquois. C'est du reste le tombeau de Sixte IV qui nous montre je ne dis pas seulement la première application bien claire d'un système de figures allégoriques qui devint de règle pour les tombeaux des papes, par cela même que tout dans leur vie comme dans leur être repose sur un principe moral, mais

encore la première tentative qu'on ait faite pour fondre les idées et les formes chrétiennes avec celles du paganisme, pour passer à une conception plastique entièrement laïque et mondaine. Quoi qu'il en soit, la figure puissante du pape, avec sa tête pleine d'expression, son menton fortement saillant et son nez aquilin, est la meilleure partie de ce bizarre ouvrage du Pollajuolo, qui y travailla dix ans.

Le même artiste fit aussi le monument de bronze d'Innocent VIII, Cibò (1484-1492), un noble Génois. Il est à Saint-Pierre, appliqué contre un pilier près de l'entrée de la chapelle du chœur, à une assez grande élévation au-dessus du sol. Le pape est couché sur un sarcophage tout en bronze, qui repose sur des consoles. Au-dessus du mausolée il est représenté encore une fois, assis sur son trône, la main droite levée pour bénir, et tenant dans la gauche la sainte lance, que le sultan Bajazet lui avait envoyée en présent. A droite et à gauche, les vertus morales et théologales ; la Foi, l'Espérance et la Charité, la Valeur, la Justice, la Tempérance et la Sagesse, ornent les niches des piliers.

L'épitaphe donne à Innocent le titre de gardien vigilant de la paix en Italie, et l'appelle la gloire du nouveau monde, qu'on découvrit de son temps. Elle ajoute que le sultan lui fit présent de la lance qui avait bu le sang de Jésus-Christ[1].

Belles, ingénieuses, parfois sublimes et pleines de sens étaient souvent les épitaphes que le moyen âge primitif mettait sur les tombeaux des papes; celles des temps plus modernes semblent bien sèches et bien plates en comparaison. Les épitaphes de Pie II et d'Innocent VIII le font voir clairement.

Et pourtant son mausolée éveille des idées de nature bien diverse. Ce pape vit l'aurore d'un grand avenir à l'heure même où il mourait sur le seuil de l'ère la plus importante de l'histoire moderne.

Trente ans avant son avénement Constantinople était devenue la proie des Ottomans; mais ce que le christianisme venait de perdre en Orient, il le regagnait en Occident. Il vécut assez pour voir la chute de Grenade et la conquête du royaume des Maures d'Espagne par Ferdinand d'Aragon; et justement à

1. *Titulus Innocentii papæ VIII.* (V. aux INSCRIPTIONS LATINES.)

cette même époque la branche hispano-portugaise de la grande famille latine se levait avec une force d'élan et une puissance d'enthousiasme religieux qui donna à l'Église de nouvelles victoires et des mondes nouveaux. Ce même Ferdinand avait fondé la terrible inquisition, et Innocent vit les bûchers s'allumer encore une fois, comme son prédécesseur Innocent III les avait vus au temps de la guerre des Albigeois.

Un jour allait venir où de cette aride flamme de la foi espagnole sortirait l'ordre des jésuites, pour combattre la réforme de ce moine allemand qui était né quelques mois avant l'avénement de ce même Innocent VIII. Quels temps se préparaient alors ! quelles luttes et quelles hécatombes qu'il ne soupçonnait même pas ! Il ne vit que les triomphes de la foi catholique s'étendant sur le monde entier. Déjà Barthélemy Diaz avait découvert le cap de Bonne-Espérance ; la route des Indes était ouverte. Le pape pouvait une fois encore se regarder comme le maître du monde, et faire don à Jean II de Portugal de tous les pays de l'Afrique, découverts ou à découvrir.

Et voilà qu'il meurt, faible et paisible vieillard, le 26 juillet 1492 ; et huit jours après sa mort son compatriote, cet autre Génois, mettait à la voile dans le port de Palos, pour aller, au nom de la croix et de la foi catholique, découvrir un nouveau monde.

V

Alexandre VI Borgia (1492-1503). Pour les hommes dont l'imagination aime à résumer une époque dans un nom, le nom de Borgia, doublement terrible par le père et par le fils, est devenu un symbole, comme du temps des empereurs romains celui de Tibère. Il jette il est vrai, en ce temps de vive lumière qui commençait à éclairer l'humanité, l'ombre la plus terrible et la plus sombre sur l'histoire de la papauté et de l'Italie. Ce nom a un frère jumeau : Machiavel. Mais il ne faut penser ici qu'au *Principe* de ce Florentin, qui put oser appeler un monstre moral tel que César Borgia le plus grand prince de son temps.

Les condamnations que l'assentiment général des peuples a portées depuis longtemps sur certains êtres

et sur certaines actions éveillent souvent la contradiction. Autant les hommes sont prompts et faciles à condamner au moment où la trace des événements est encore fraîche, autant ils ont de plaisir à adoucir la sentence portée contre un mal qui appartient désormais à l'histoire et semble ne pouvoir plus exercer aucune influence fâcheuse.

Les neveux aiment assez à écrire des apologies, et il n'y a pas de mauvais prince ayant montré quelque force de volonté et quelque énergie d'exécution qui n'ait trouvé un répondant auprès de la postérité.

Les trois Borgia, Alexandre, César et Lucrèce, ont trouvé leur apologiste dans Roscoë, l'auteur de la *Vie de Léon X*.

Il serait difficile de laver jamais Alexandre VI du reproche d'avoir été, lui aussi, un des représentants de son immorale époque, de ce temps d'égoïsme, et sans scrupule aucun, où il n'y avait rien de sacré que le but même de l'intérêt personnel, et rien de plus glorieux que l'art d'y arriver. Le spectacle de passions de cette nature fera d'autant plus d'impression et aura d'autant plus d'influence qu'elles auront un plus petit

théâtre; mais aussi n'en paraîtra-t-il que plus méprisable au philosophe. Les combats d'un César ou d'un Octave, pour la possession du monde, sont grands par leur immensité même, et parce qu'ils entraînaient avec eux les destinées de la terre; mais les efforts d'un César Borgia nous semblent ridicules aujourd'hui, quand on pense à tout cet enfer de crimes qu'il mit en mouvemeut pour arriver à se faire un méchant bout de royaume des dépouilles de deux ou trois villes d'Italie. Sa fin fut une sage ironie de la nature, qui reprend éternellement ses droits.

L'homme le plus beau et le plus voluptueux de la terre, le guerrier le plus orgueilleux, fut rapporté mort un jour du champ de bataille de Viana au camp du roi de Navarre, au service duquel il s'était fait tuer, nu comme la main, bras et jambes pendants de ci et de là, sur le dos d'un méchant mulet[1].

1. César Borgia est enterré à Pampeluue. Un poëte espagnol composa pour lui cette épitaphe :

Aqui yaze en poca tierra
El que toda la temia.
En esto vulto se encierra

Son père Alexandre est mort, dit-on, du poison qu'il avait voulu faire boire à un cardinal; mais peut-être cette tradition n'est-elle qu'une fable. Ce pape fut mieux traité par la nature que par la fortune : il avait une tête superbe; il était avisé, éloquent, un diplomate accompli, et il ne laissa pas de s'occuper du bien de Rome. Son port était beau, majestueux et plein de force; mais son règne fut malheureux. Pendant qu'il était sur le trône arriva l'année la plus sombre qu'ait vue l'Italie, cette an-

Él que la paz y la guerra
En su mano la tenia.

L'épigramme de Sannazar est piquante et spirituelle. Elle semble avoir été écrite après la fuite de César Borgia. Il faut se rappeler que les armes des Borgia étaient un taureau, et un ours celles des Orsini, princes romains :

Qui modo prostatos jactarat cornibus ursos
In latebras taurus concitus ecce fugit.
Ne latebras putat esse satis sibi : Tybride toto
Cingitur, et notis vix bene fidit aquis.
Terruerat montes mugitibus; obvia nunc est,
Et facilis cuivis præda sine arte capi.
Sed tamen id magnum, nuper potuisse vel ursos
Sternere, nunc omnes posse timere feras.
Ne tibi Romæ novæ desint spectacula pompæ,
Amphitheatrales reddit arena jocos.

née 1494 [1], qui apporta sur ce beau pays l'expédition de Charles VIII à Naples. Les traces n'en sont restées que trop fraîches jusque aujourd'hui. C'était aussi le temps de Savonarole.

Borgia est enterré dans la petite église des Espagnols, à Santa-Maria di Monserrato. Là, on a enfoui ses ossements sous une pierre derrière l'autel sans inscription, sans nom, avec ceux de son oncle Calixte III. Car ses os ne trouvèrent pas le repos dans la tombe. Jules II, l'ennemi mortel des Borgia, les fit ôter des caveaux du Vatican et porter à San-Giacomo degli Spagnuoli, et lorsque cette église s'écroula, ils furent transportés dans celle de Monserrato, en 1610. Ainsi notre curiosité est trompée. Son sarcophage vide, son inscription est d'un travail grossier, seul reste de son mausolée, est tout ce qu'on voit aujourd'hui dans les grottes du Vatican. La figure d'Alexandre est couchée sur le couvercle, dans l'attitude consacrée pour les effigies des papes; et c'est

1. Il ne serait nullement difficile de trouver d'autres dates bien plus fatales encore à l'Italie.

(*Note du traducteur.*

avec un intérêt plus qu'ordinaire qu'on regarde sur cette image de pierre les traits glacés de cette belle et intéressante tête, qui, par ses nobles formes, rappelle César Borgia. On voit au palais Borghèse le magnifique portrait de celui-ci, prétendu de Raphaël [1], et au palais Doria, celui de la belle Lucrèce [2]. Le successeur d'Alexandre fut un Piccolomini, Pie III, fils d'une sœur d'Eneas Sylvius, et que celui-ci avait

1. Raphaël ne vint à Rome qu'en 1508, et César Borgia avait quitté Rome dès 1503, époque à laquelle Raphaël était trop jeune et trop inconnu pour qu'un aussi grand prince lui fît l'honneur de se faire peindre par lui. On reconnaît aujourd'hui que ce portrait ne peut pas être de Raphaël : le faire seul suffirait à le prouver; mais beaucoup de personnes doutent même que ce portrait puisse être celui de César Borgia. Le costume indique une époque plus récente que 1503. (*Note du traducteur.*)

2. Les Napolitains se faisaient remarquer par la haine qu'ils portaient aux Borgia. Sannazar composa l'épitaphe suivante pour Alexandre :

Fortasse nescis cuius hic tumulus sit :
Adsta, viator, etc.

La haineuse allusion à un commerce incestueux d'Alexandre avec sa fille Lucrèce n'est justifiée par aucun document. Pontanus l'a dit crûment dans une épigramme contre Lucrèce. Les louanges des poëtes de Ferrare font contre-poids aux satires des Napolitains.

adopté. Il ne régna que vingt-six jours et mourut en 1503. Son tombeau se trouve à San-Andrea della Valle, vis-à-vis de celui de son oncle; il est de même forme et exécuté par le même artiste. Ce fut le dernier tombeau qu'on plaça dans l'ancienne église de Saint-Pierre, d'où il fut transporté à San-Andrea della Valle. Le successeur de Pie III fit démolir la vieille basilique; et ce successeur fut le grand Jules II, un Moïse parmi les papes, le pape qu'il fallait pour un Michel-Ange, qui seul était digne aussi de tailler dans le marbre le mausolée de ce Titan.

Lorsque Michel-Ange venait de finir à Bologne le modèle de la statue de bronze de Jules II, ce pape lui demanda si cette main levée d'un mouvement violent signifiait bénédiction ou anathème. L'artiste avisé lui répondit sur-le-champ : Elle apprendra aux Bolonais à être raisonnables. Puis il demanda au pape s'il devait lui mettre un livre dans la main gauche. Non, répondit Jules II, donne-moi une épée, car je ne suis pas un théologien. Un livre ne pouvait convenir en effet dans la main d'un pape qui, vieillard septuagénaire, entrait l'épée à la main par la brèche de la Mirandole, à la tête de ses soldats.

Ce mâle génie donna un caractère nouveau à la papauté : le pasteur, au lieu de paître les agneaux

du Christ, jette un bâton et tire l'épée; il ne dépouilla pas sa robe d'église, et cependant il apparut dans une majesté toute guerrière.

Ce pape, que la nature avait destiné à devenir un conquérant et que la destinée avait mis dans un habit de prêtre, vient prendre place à côté des grands hommes de guerre du seizième siècle, à côté de Charles V, de François Ier, de Gonsalve, de Cortez, d'Albe, de Bayard et de Doria. On a de la peine à se figurer Jules II murmurant des prières ou disant la messe en habits pontificaux, et jouant au milieu de toutes ces fonctions antiviriles et de ces mille pratiques purement passives le rôle qui est imposé aux papes, tandis que son âme brûlait et concevait les projets les plus grandioses. Pendant que l'on chantait les psaumes autour de lui, son oreille entendait les canons tonner au loin. Il voulait être un prince de l'Église; et avec une politique de prince, il fonda son État au milieu des luttes les plus pénibles qu'il eut à soutenir contre la France; sans s'arrêter devant aucune considération, il força et prit Bologne, Plaisance, Parme, Reggio et Urbino

On lit l'âme de cet extraordinaire vieillard sur ce visage impérieux d'une si sévère grandenr, tel que bien peu d'empereurs en eurent jamais un pareil. La double dignité de la majesté céleste et terrestre règne sur son visage. Et c'est Raphaël qui l'a peint. Il faut voir ce pape dans la fresque de l'Héliodore; comme il paraît sublime, porté dans le temple sur sa chaise, ses yeux lançant de sévères regards sur ces voleurs renversés dans la poussière! On ne sait plus qui a jeté cette terreur panique parmi des violateurs du temple, du céleste cavalier, brûlant les flammes de la colère, ou de l'immobile pape silencieux. Le sens de cette allégorie est l'expulsion des ennemis hors des États de l'Église; et le choix du sujet dit assez Jules II.

On remarquera qu'il y avait plusieurs siècles qu'aucun pape ne portait plus la barbe; il lui seyait bien d'être le premier à reprendre ce signe de la force virile. C'est à son exemple, dit-on, que François Ier, Charles V et tous leurs courtisans, la portèrent aussi; et bien que les successeurs immédiats de Jules II se montrent encore à nous sans barbe,

Clément VII remit en vigueur cet usage lorsque, après le terrible sac de Rome par les soldats de Bourbon, il laissa pousser la sienne en signe de deuil. A partir de cette époque, jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, on ne voit plus sur les tombeaux des papes que des têtes à barbe. Mais ce ne sont plus, la plupart du temps, de ces barbes d'apôtre qui donnent une certaine dignité patriarcale; on contemple bien plutôt avec étonnement ces visages de papes qui vous regardent d'un air martial, du haut de leurs sarcophages, avec leurs moustaches retroussées et leurs mouches à la Wallenstein et à la Tilly.

Pendant tout le siècle de Henri IV et de la guerre de trente ans, tous les papes ont l'air de chefs d'armée et de généraux de cavalerie. Mais Jules II portait une barbe d'apôtre ou de patriarche.

Le plus grand pape depuis Innocent III, le fondateur de la nouvelle papauté politique voulait, nouvel Auguste, entourer de gloire et lui-même et son œuvre. Il reprit les projets de Nicolas V. Rome devait être son monument. Et pour le seconder, il trouva le génie de Bramante et de Raphaël, et par-dessus

tout, celui de Michel-Ange, qui lui appartenait comme son organe naturel. Saint-Pierre, dont il posa la première pierre, les fresques de la Sixtine, les Loges de Bramante, les Stances de Raphaël, sont les monuments commémoratifs de la gloire de Jules II.

Mais nous n'avons à nous occuper que de son tombeau. Il en avait chargé Michel-Ange pendant sa vie. Le plan était digne de ces deux hommes, et c'est une grande et douloureuse perte pour l'art qu'il n'ait pas été achevé.

On peut se figurer ce qu'aurait été un pareil monument construit par la main de Michel-Ange, quand on sait qu'il devait avoir dix-huit pieds de haut, douze de large, et contenir plus de quarante statues, parmi lesquelles Moïse saint Pierre et saint Paul, Rachel et Lia, les figures enchaînées des provinces, et celles encore du Ciel et de la Terre, qui, dans cette conception vraiment titanique, devaient supporter le sarcophage du pape[1]. La mort

1. Di questa opera condusse Michelagnolo, vivente Giulio, e dapo la morte quattro statue finite e otto abbozzate. — De ces douze statues on en connaît onze : trois finies, le *Moïse*, *Lia* et *Rachel*,

de Jules II, en 1513, rendit l'exécution de ce projet impossible; et ce ne fut qu'après de longues négociations que Paul III parvint, au moyen d'un accommodement entre Michel-Ange et le duc d'Urbin, héritier de Jules II, à le faire terminer dans la forme

qui ont été utilisées pour le cénotaphe de San-Pietro in Vincoli. Mais qu'est devenue la quatrième? Des huit figures ébauchées il y en a deux aujourd'hui au musée du Louvre (*les deux esclaves*). Lorsque Michel-Ange eut renoncé à son plan primitif il en fit don à Ruberto Strozzi. Des mains de Strozzi elles passèrent dans celles de François I[er], et puis dans celles du connétable de Montmorency, qui les plaça à son château d'Ecouen, d'où elles sont venues au Louvre. Quatre autres *prisonniers* sont placés dans la grotte de Buontalenti au jardin du palais Pitti, à Florence. Un groupe, représentant une figure virile en terrassant une seconde, se voit aujourd'hui dans la grande salle del *Cinquecento*, au Palais vieux de Florence, où elle fut placé par Côme I[er].

Un croquis de ce tombeau provenant de la collection Mariette, et dont on peut voir une gravure dans l'ouvrage de d'Agincourt, existe aux offices (planche 46, sculpture). Ce croquis, qui peut-être n'était pas définitif, ne répond pas entièrement à la description de Vasari, qui plaçait le sarcophage dans l'intérieur du monument. Sous ce rapport il rentre dans la description donnée par Condivi. Les mesures données par Vasari (18 bras sur 12) semblent trop petites. On ne comprend pas non plus comment les petites figures de Rachel et de Lia pouvaient faire pendant au colossal Moïse et au saint Paul, dont Condivi ne dit rien. (*Note du traducteur.*)

réduite où on le voit aujourd'hui. Ce monument célèbre dans le monde entier par la figure du *Moïse*, est le plus sublime de tous les tombeaux des papes, parce qu'il est sorti du génie de Michel-Ange. Il est placé dans l'église de Saint-Pierre in Vincoli, dont Jules II avait porté le titre comme cardinal.

Toutes les figures qu'on y a réunies, bonnes ou mauvaises, la composition architectonique elle-même, resserrée et comme rabougrie, tout est mis dans l'ombre et oublié pour le *Moïse*.

Devant ce merveilleux ouvrage, le chef-d'œuvre de la plastique depuis les Grecs, on ne sait où il faut arrêter ses regards, car il semble être autant l'incarnation du génie de Michel-Ange que la juste allégorie du pape Jules. Comme Moïse il fut pontife, législateur et guerrier à la fois. La sublime figure est assise dans la niche du milieu. Sa longue barbe descend à flots pressés jusqu'à la ceinture; sa face, surmontée de cornes, avec ses yeux encaissés profondément, qui jettent la flamme de dessous les sourcils comme d'un buisson ardent, a une majesté de colère qui fait peur; on dirait d'un être impatient et enivré de feu. Ce

qu'il y a de positif comme ce qu'il y a de négatif en lui, tout est également effrayant. S'il se levait, il semble que de sa bouche devraient sortir des lois que nul esprit humain ne pourrait comprendre, et qui feraient rentrer un monde dans le néant bien plutôt que d'en créer un. Sa voix, semblable à celle des dieux d'Homère, serait trop forte et retentissante pour que les oreilles des hommes pussent la contenir. Oui, ce qu'il y a dans le *Moïse* de Michel-Ange est quelque chose de vraiment incommensurable. Et ce n'est que par une lueur de tristesse sombre et mélancolique, qui descend du front sur les yeux, que la rudesse de cet être étrange est un peu adoucie. C'est cette même tristesse qui couvre le visage de Michel-Ange lui-même. Mais là ce trait touche moins encore qu'il n'effraye. Les Grecs auraient pu supporter à peine la vue de ce *Moïse*, et ils auraient certainement blâmé l'artiste de n'avoir pas eu la puissance de répandre sur cette gigantesque figure un souffle qui réconciliât les âmes avec lui. Mais c'est le type primitif du sublime, qui épouvante et dont on ne peut approcher. La statue elle-même serait très-bien à sa

place dans la *cella* d'un temple colossal de Jupiter Ammon; et elle convient si peu à ce tombeau, que celui-ci semble, même comme cadre, beaucoup trop petit pour elle.

Debout dans les niches, de chaque côté du Moïse, sont les deux figures de la Vie active et de la Vie contemplative d'après la théorie dantesque, *Rachel* et *Lia*. Elles sont aussi de la main de Michel-Ange, et la *Rachel* particulièrement a tout à fait le caractère viril qu'il donnait à ses figures de femmes. Les autres statues, dans la partie supérieure du monument, ont été exécutées sur ces modèles, le *Prophète* et la *Sybille*, par Raphaël da Montelupo, son meilleur élève; mais elles sont sans valeur, de sorte que la partie supérieure reste bien loin de l'autre. Le pape, qu'on a représenté couché sur un sarcophage mesquin, fait là-haut une piètre figure. Il disparaît presque et semble n'être plus qu'un ornement accessoire de son propre monument; et son attitude en outre est singulière; car, au lieu d'avoir représenté le pape étendu mort sur son sarcophage, comme les autres, on le voit couché tout de son long et éveillé, appuyant sur sa main

sa tête barbue, couronnée de la tiare et regardant d'en haut le *Moïse*. Cette figure est la plus mauvaise de toutes; peut-être faut-il excuser l'artiste, Maso da Bosco, en disant qu'il s'est senti écrasé par le *Moïse*. La *Madone avec l'enfant Jésus*, de Scherano da Settignano, qui vient couronner et terminer le monument, est meilleure de beaucoup. Aussi ce tombeau, ou pour mieux dire ce monument commémoratif, car Jules II repose à Saint-Pierre, à côté de son oncle Sixte IV, n'est vraiment digne de ce pape que par la statue de *Moïse*, et il ne faut le regarder, après tout, que comme une espèce de *torso* prodigieux. Au reste, quand on regarde attentivement le *Moïse*, on croit voir percer sous ses formes audacieuses, sous sa barbe flottante et sous les plis grandioses de cette draperie retombant sur le genou, toute la statuaire de la Rome du dix-septième siècle, toutes les statues des papes et tous les autres ouvrages de Bernini, de Rusconi et de Legros. Ce fol essaim, s'égarant toujours dans un grandiose tout à fait en dehors de la nature, semble être sorti de l'orteil du *Moïse* de Michel-Ange.

VII

Nous arrivons devant le tombeau de Léon X (1513-1521). Le monument de ce Médicis devrait être en même temps un monument de l'âge d'or de l'Italie, qui se rattache au nom de Léon X et des Médicis comme les temps d'Horace à ceux de Mécène et d'Auguste. Ni Moïse, ni Lia, ni Rachel, n'auraient été à leur place sur le tombeau de Léon ; bien plutôt l'Apollon païen et les Muses, car sous sa baguette magique les dieux de la Grèce étaient revenus à la vie ; la papauté, toute mondaine sous Alexandre VI, entiérement royale sous Jules II, était devenue grecque sous le fils de Laurent le Magnifique. Du sein de cette liberté effrénée de tous les esprits et de ce luxe de sensualité amoureux de la vie s'épanouirent, exu-

bérantes et magnifiques, les fleurs de tous les arts et aujourd'hui encore elles font le ravissement de l'humanité. C'est à ces goûts païens des papes, c'est à la tendance de cette époque créatrice et amie de la joie que le monde doit d'avoir trouvé un contre-poids nécessaire à l'esprit sévère et aride du protestantisme, d'avoir pu verser à l'humanité cette source rafraîchissante de beauté, sans laquelle la réforme l'aurait privée de la seconde moitié de sa vie.

Jean Médicis, né le 11 décembre 1475, fut destiné dès le berceau, par son orgueilleux père, à devenir pape. A l'âge de sept ans il reçut les premiers ordres, à dix-sept le chapeau de cardinal, et il monta sur la chaise de saint Pierre à l'âge de trente-huit ans, sous le nom de Léon X. Comme Jules II il avait aussi manié l'épée, car il fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne, lorsqu'il était encore cardinal. Et ce qui marque bien l'humeur guerrière des papes de ce temps, c'est qu'il montait le même cheval blanc qu'il avait à cette bataille lorsqu'il alla prendre possession du Latéran en procession solennelle.

Mais l'esprit dont était animé le nouveau pape, l'es-

prit des temps nouveaux et de la nouvelle Rome, éclata à son entrée triomphale et dans les fêtes publiques que donna la ville. On vit alors ce qu'était devenue Rome depuis les temps où Grégoire XI et Martin V y étaient entrés sur les monceaux de décombres qu'y avait faits la barbarie des temps. La ville s'était magnifiquement parée d'arcs de triomphe, de colonnes et d'inscriptions; on voyait partout des autels et des guirlandes de fleurs, et partout on avait placé des tableaux et des statues. Il semblait que le saint-père entrât à Athènes. Au pont Saint-Ange on lisait sur un arc de triomphe cette singulière inscription :

Cypris a eu autrefois son empire, et Mars a eu aussi le sien autrefois;
Mais aujourd'hui Pallas Athène règne sur le monde.

Voilà comment on saluait un pape en ces temps-là. On lui rappelait qu'il avait rendu hommage à Vénus en premier lieu, ensuite à Mars, et que maintenant il s'inclinait devant Minerve. Bien des gens, et à tout aussi bon droit, voyaient là une allusion aux règnes

d'Alexandre VI et de Jules II, et au règne de Léon X, qui allait commencer.

Et pour qu'au milieu de ces hommages rendus à un pape la déesse Vénus n'eût pas à se plaindre, on avait placé sa statue près de l'arc de triomphe avec l'inscription suivante :

Mars a été, Pallas est; moi, Cypris, toujours je serai[1].

Ce pape aimait la joie et l'esprit, la musique et la poésie, les beaux-arts et la philosophie platonicienne. C'est alors que naquit l'opéra, et devant lui fut représentée la première tragédie italienne, *la Sophonisbe* du Trissino. Cet âge brillant, qui produisit ce charmant et gai Arioste, vivait de la vie, débordant à pleins bords, d'une foule de grands esprits toujours aspirant vers l'idéal, qui, se complétant réciproque-

1. Voici les inscriptions latines telles qu'on les trouve dans Roscoë :

Olim habuit Cypria sua tempora, tempora Mavors
Olim habuit : sua nunc tempora Pallas habet.

—

Mars fuit; est Pallas; Cypria semper ero.

ment par leur réunion, et tels qu'on en a rarement vu autant réunis en un même instant de la vie des peuples. Lorsque Raphaël arriva à la cour de Léon X, dont il était l'honneur comme Michel-Ange avait été celui de Jules II, il entraînait après lui tout un cortége d'artistes; et ils furent reçus au Vatican par une cohorte de poëtes et de savants. Là on voyait Bembo Sadolet, Bibiena, Navagero, Tebaldeo, Accolti et tant d'autres encore. Raphaël, qui dut autant à l'époque où il vécut et aux hommes qui l'entouraient que ceux-ci lui devaient, les a peints presque tous. Aujourd'hui, quand on se promène lentement à travers ses stances, leurs portraits vous reportent à cet âge des Grâces, si intelligent et si raffiné, si complétement et si parfaitement humain. Il a son monument éternel dans la *stanza della Segnatura*. Quelle chose au monde pouvait mieux exprimer l'essence de la papauté sous Jules II et Léon X que la *Dispute*, cette représentation de la théologie et du sacrement, en face de laquelle se trouvent, avec une liberté naïve et une tranquillité de conscience parfaite, ici l'école d'Athènes, avec ses philosophes païens, et là le Par-

nasse, avec son Apollon jouant du violon et ses Muses et ses poëtes qui l'écoutent [1] ?

1. Les bigots fanatiques peuvent maudire l'alliance des éléments païens et chrétiens, l'observateur dégagé de préjugés peut rire de la joie enfantine que le monde d'alors prenait à cette antiquité nouvellement retrouvée; mais l'historien regardera toujours avec bonheur cette réconciliation de deux civilisations séparées si longtemps par une religion exclusive. La trop grande dureté des contrastes s'explique par le temps lui-même. Ils étaient violents et singuliers. Dans un de ses discours, Érasme comparait le pape Jules II à Jupiter, la passion de Jésus-Christ à l'histoire de Socrate et d'Iphigéine, à celle-même du Romain Curtius.

L'emploi du nom de Jupiter pour celui de Dieu, d'Esculape pour le Christ, de Diane au lieu de Marie, etc., est très-commun chez les poëtes de ce temps, Jusque dans les églises, jusque sur les tombeaux, se répand ce mélange d'éléments païens et chrétiens, J'ai trouvé dans la petite église de San-Benedetto in Piscinula. de l'autre côté de l'île du Tibre, l'épitaphe suivante d'une fille de la famille trastévérine des Castellani :

Olympiæ Castellanæ agenti menses uno de vigenti et dies octo. Olympum ascendit Laurentius Castellanus pater non sine mœrere posuit.

On lit une phrase analogue et tout aussi païenne sur le tombeau du sénateur Petrus Jacobus Cinna dans l'église Santa-Maria in Araceli :

Hic corpus linquens anima repetivit Olympum.

Et sur le tombeau de Paolo Boccapaduli, qui appartient au quinzième siècle et qui se trouve dans la même église :

Jupiter hunc primum sacris prefecerat : illum
Nunc superi gaudent astra tenere poli.

A côté du portrait de Jules II il faut étudier celui de Léon X, que Raphaël a peint plusieurs fois, et même dans ses fresques du Vatican. La grosseur de sa tête frappe dès l'abord; son visage imberbe, florissant de mollesse et de sensualité, a quelque chose de luxuriant. L'œil est avisé et bienveillant, la bouche semble faite pour dire des paroles spirituelles et bonnes; sa main, qu'il chargeait volontiers de bagues précieuses, est belle, douce et sensuelle, et ses traits ont une expression de tranquillité sûre d'elle-même et sans efforts, pleine de douceur et de bonté, Léon jouissait des splendeurs de la vie avec une sérénité d'âme toute grecque, mais nullement platonique, et il mourut à la joyeuse nouvelle de la prise de Milan par ses alliés les Impériaux, dans la plénitude et la force de la vie, avant d'avoir vu la décadence de la papauté, qu'il avait lui-même contribué à rendre plus mondaine, et qu'allait bientôt amener la réforme allemande, toujours grandissante, et les guerres des Espagnols et des Français. Le luxe voluptueux dont il s'entourait, ses constructions, spécialement celle de Saint-Pierre, où venait s'engloutir le produit des in-

dulgences de l'Allemagne, avaient coûté gros au peuple; et comme il mourut sans avoir reçu les sacrements, on salua son cadavre du même cri dont on avait autrefois poursuivi celui de Boniface VIII : « Tu t'es glissé comme un renard, tu as régné comme un lion et tu es mort comme un chien ! »

Son monument s'élève dans le chœur de la belle église de Santa-Maria sopra Minerva ; et ce rapprochement fortuit des noms de la Madone et de Minerve, qui rappelle nécessairement toujours la fusion qui s'opéra à Rome entre le paganisme et le christianisme, semble fait exprès pour Léon X. Il est malheureux que le monument ne soit digne ni de lui ni de son temps. C'est un tombeau énorme, orné d'un grand nombre de sculptures insignifiantes. Antonio da San Gallo en avait fait le projet, et Baccio Bandinelli en a exécuté plusieurs parties. Un frontispice, composé de quatre colonnes corinthiennes qui supportent un attique orné de sujets, entoure la niche où Léon est assis sur un piédestal, tenant les clefs dans la main gauche, et levant la droite pour bénir. Cette façon de représenter les papes sur leur tom-

beau, donnant la bénédiction, passa en usage, et désormais nous ne les verrons pas autrement. Elle semble empruntée aux mosaïques byzantines, qui montrent ordinairement le Christ assis sur son trône, et la main levée pour bénir. Il était naturel qu'on eût l'idée de représenter son vicaire dans la même attitude : car dans cet acte solennel se trouve résumée toute l'énergie de leur action spirituelle, concentrée leur plus haute puissance, lorsque tout le monde se jette à genoux en prières pour recevoir sa bénédiction.

Pour comprendre la grandeur de ce monument suprême, il faut avoir vu le pape, sur la gigantesque loge de Saint-Pierre, bénir un peuple innombrable le jour de Pâques, alors qu'assis sur son trône, la triple couronne en tête, et caché dans le nuage de ses blancs vêtements, il laisse tomber sur la foule sa bénédiction de cette hauteur céleste, pareil à un être surnaturel.

Au moyen âge, quand le peuple n'avait encore rien perdu de sa foi, ce spectacle devait être écrasant, irrésistible. Mais comme toutes ces figures de

pape sont toujours représentées de la même façon, la monotonie de leur attitude finit par fatiguer.

La statue de Léon X est un ouvrage médiocre de Raphaël da Montelupo, et les figures de saint Pierre et de saint Paul, qu'on voit dans deux niches latérales, ne sont pas moins insignifiantes.

Au pied du mausolée du pape se trouve la pierre tombale de son ami Bembo[1]. Comme toutes les gloires de la terre passent cependant! S'ils se réveil-

1. En restaurant l'ancienne église on a mis dernièrement une nouvelle plaque de marbre sur le caveau de Bembo, jusqu'ici sans monument. On y lit l'inscription suivante :

D. O. M. Petro Bembo Patritio Veneto
Ob ejus singulares virtutes a Paulo III
P. M. in sac. collegium cooptati
Torquatus Bembus P. ob. X. V. K. Feb.
MDXLVII Vixit an. LXXVI. M. VII. D. XXVIII.

Mais l'ancienne épitaphe, moitié païenne moitié chrétienne, disait :

Hic Bembus jacet Aonidum laus maxima Phœbi
Cum sole, et luna vix periturus honos.
Hic et fama jacet, spes, et suprema galeri
Quam non ulla queat restituisse dies.
Hic jacet exemplar vitæ omni fraude carentis,
Summa jacet, summa hic cum pietate fides.

laient tous deux aujourd'hui, le Florentin Léon et Bembo le Vénitien, ah! comme ils crieraient : « Malheur sur Rome et malheur sur l'Italie! » Et si Raphaël se réveillait dans son tombeau du Panthéon et qu'il vît ses fresques du Vatican maltraitées, pâlies et devenues comme mortes; et si Michel-Ange voyait son *Jugement dernier* couvert de badigeonnages ou d'échafaudages! ils jetteraient une plainte amère ou un cri d'indignation.

VIII

Voici un autre tombeau : autre pape, autre temps. Après le carnaval bruyant, plein de musique et de fleurs, vient le carême hâve et silencieux.

Adrien VI, Florent d'Utrecht, fait son entrée; un homme sérieux, un vieux et dévot professeur de la sombre ville de Louvain, autrefois conseiller de Charles V et gouverneur des Espagnes. Fils d'un charpentier de vaisseau, il ne s'était pas formé comme Léon à l'école magnifique de la richesse, mais à la rude école de l'indigence. On ne vit plus de savants, plus d'artistes au Vatican. On n'y entendait plus de musique, pas un sonnet, pas un dialogue de Platon; pinceaux et ciseaux s'étaient arrêtés : Adrien priait et travaillait. Il avait dit : « Je ne veux point

parer les prêtres avec les églises, mais les églises avec les prêtres. » Lorsqu'il sortait il ne marchait pas entouré de poëtes, d'artistes, de savants, mais de mendiants et d'estropiés, et il leur donnait sa bénédiction et de riches aumônes.

Rome fit pénitence pendant un an. Agé seulement de soixante-quatre ans, il mourut de chagrin le 14 septembre 1523. On lit sur son tombeau ces mots plaintifs :

Proh dolor! quantum refert in quæ tempora vel optimi.
... Cujusque virtus incidat!

« Hélas ! combien tout dépend des temps où apparaît la vertu, et même celle du meilleur des hommes ! » Il fut le dernier Allemand et aussi le dernier étranger qui se soit assis sur la chaire de saint Pierre. Plusieurs papes de race allemande en avaient fait l'ornement, qui n'étaient pas des hommes sans noblesse, et presque tous s'étaient mis avec ardeur à la réforme, ainsi qu'il convient à l'esprit allemand. Et c'est dans une église de cette nation que se trouve le tombeau d'Adrien, à Santa-Maria Germanorum ou dell' Anima, Le cardinal Guillaume de Enkenfort, le seul prélat

auquel Adrien donna le chapeau, le lui fit élever dans le presbytère, où il fait face au non moins magnifique tombeau du duc Charles-Frédéric de Clèves. N'est-ce pas une véritable ironie que le tombeau de cet Adrien, qui méprisait tous les arts par principe et avait en horreur les statues grecques, où il ne voyait que des idoles, ait eu un monument plus beau, comme œuvre d'art, que Léon X, de la maison de Médicis? Balthazar Peruzzi en fit le dessin, et les sculptures sont l'ouvrage de Michelangelo Sanese et du Tribolo. Elles méritent attention. Ici, comme dans presque tous les tombeaux, l'architecture forme un frontispice; mais le pape y est représenté d'une façon plus conforme à son caractère et qui se rapproche de celle du moyen âge. Il est étendu sur un sarcophage de marbre très-simple, et dort la tête appuyée sur sa main. Son visage (Adrien avait été très-beau) porte les signes d'un affaissement profond empreint d'un souci douloureux. Dans la lunette au-dessous de lui apparaît Marie, tenant l'enfant Jésus, entre saint Pierre et saint Paul, suivant l'ancienne manière, et dans les niches on voit les figures des quatre vertus cardinales. La

Tempérance tient une chaîne dans sa main, la Valeur une branche d'arbre, et un lion est à ses côtés; la Justice a près d'elle une autruche, et la Sagesse porte un miroir et un serpent. Ces figures sont exécutées avec beaucoup de soin. Enfin au-dessous du sarcophage un grand bas-relief représente l'entrée du pape dans Rome. Il est à cheval et porte les enseignes du cardinalat, et derrière lui suivent des cardinaux et des moines, et le sénateur de la ville lui rend hommage à genoux, et l'éternelle Rome, sortant de ses portes, vient à sa rencontre. Cette Cypris, si bien parée par ses prédécesseurs, semble pourtant de mauvaise humeur en se voyant forcée de rendre hommage à ce morose vieillard. Ici encore on voit, avec un secret plaisir, poindre l'idée païenne : le Tibre est représenté dans un coin sous la forme mythologique consacrée, avec sa corne d'abondance. Ainsi ce dévot pape n'a pas su se protéger lui-même contre l'esprit du temps, et le paganisme est venu s'attacher à lui, au moins sur son tombeau.

Et le brillant génie des Médicis remonte sur le trône avec Clément VII, Giulio Medici (1523-1534),

le fils de ce Julien qui avait péri dans la conjuration des Pazzi. Mais bien différents des temps de Léon X étaient ceux qui s'ouvraient pour son cousin, aussi malheureux que ceux-ci avaient été fortunés. Le déluge politique vint déborder sur la voluptueuse Rome; de son asile du château Saint-Ange Clément vit, comme autrefois Grégoire VII, la tempête tomber sur la ville (4 mars 1527), que les Romains, dégénérés et amollis, livrèrent à la soldatesque de Bourbon, et presque sans défense. Il vit son sac, plus terrible que les pillages des Vandales de Genséric ou des Sarrasins de Robert Guiscard; il vit les moqueries et les railleries sans fin que ces lansquenets luthériens faisaient de la papauté. Ivres de victoire et de vin, ils avaient mis l'image du pape sur un âne, et un cardinal, en chair et en os, sur une civière; ils les menaient par les rues de Rome, au milieu de burlesques obscénités et de chansons satiriques [1].

1. Bourbon tomba devant les murs de Rome; les soldats allemands exposèrent son corps dans le château de Gaëte et lui mirent cette inscription énergique :

Aucto imperio, Gallo victo, superata Italia, Pontifice obsesso; Roma capta Carolus Borbonius in victoria cæsus hic jacet.

La puissance des papes avait reçu un coup mortel par la prise de Rome, sous les yeux mêmes de l'apôtre saint Pierre; sa dignité sacrée avait été déshonorée, et son autorité, qui embrassait le monde, venait d'être brisée dans Rome même.

Le malheureux Clément resta pendant sept mois assiégé dans le château Saint-Ange[1]; et lorsqu'il se trouva en liberté, il eut à porter encore plus de misères et de douleurs, car il vit aussi le schisme de Henri VIII, et il mourut plein de soucis pour l'Église, qu'il laissait après lui en ruines.

1. Nous manquons encore d'une bonne histoire du *Sacco di Roma*, comme les Italiens appellent cet épouvantable pillage. Rome et Florence offrent d'amples matériaux. Un témoin oculaire du sac de Rome, Jacques Bonaparte, l'a décrit dans un petit opuscule, que Louis Bonaparte a fait connaître par une traduction française qu'il publia à Florence en 1830; mais cet écrit est sec et incomplet, et ne fait pas précisément honneur à cet aïeul de Napoléon. Il est fâcheux que son auteur n'ait pas eu le vif esprit de Cellini, qui a donné un tableau très-animé de la vie qu'on menait au château Saint-Ange. On voit alors se disperser de tous côtés les artistes qui s'étaient rassemblés de nouveau autour de Clément VII. Sangallo, Polidore de Caravage, Jules Romain, Gaudenzio Ferrari, Perni del Vaga. Ils s'enfuient vers le nord; quelques uns vont en Sicile. Raphaël était déjà mort.

Son tombeau se trouve dans la même église de la Minerve où est celui de Léon X; il s'élève vis-à-vis de ce dernier : il est fait sur le même plan de Sangallo et tout aussi médiocre d'exécution.

La sympathie qu'éveille la destinée de l'homme dont nous voyons ici l'image est bien diminuée, il est vrai, par la réflexion que ce fut lui qui trahit la république de Florence, sa patrie, et la mit pour toujours sous le joug de son infâme bâtard, Alexandre, et des Médicis, qui lui succédèrent. Mais les républiques et les peuples qui tombent dans la servitude ont cessé, en général, d'être dignes de la liberté. On devient pensif quand on voit le bonheur et le malheur, se suivant pas à pas, se trouver placés si près l'un de l'autre dans les tombeaux de deux parents, de deux princes appartenant tous deux à une maison illustre, se faire pendant, pour ainsi dire, et s'opposer l'un à l'autre comme la face et le rèvers de notre vie humaine, si pleine de contradictions.

IX

Il n'y a que quelques pas entre un tombeau de pape et l'autre. Le temps les a bien vite mesurés dans sa marche rapide, et les papes ne règnent pas longtemps ; car suivant la loi ironique de la hiérarchie, ils n'entrent dans la carrière de leur gloire qu'à l'époque de leur vie où l'homme, suivant les lois de la nature, doit se préparer à mourir. Aussi y a-t-il — ou plutôt il y avait — un grand sens dans la cérémonie suivante, qui était autrefois en usage au couronnement d'un pape. Un prêtre s'approchait de lui tenant d'une main un roseau au sommet duquel il y avait une touffe d'étoupe, et de l'autre un cierge allumé ; et, mettant le feu à celle-là avec celui-ci, il disait d'une voix lente ces paroles : « *Sic transit gloria mundi !* » Ainsi passe

la gloire de ce monde! et un autre répondait : « *Sancte pater, non habebis annos Petri.* » Saint-père, tu n'arriveras pas à l'âge de saint Pierre. L'apôtre régna vingt-cinq ans, et la durée moyenne du règne des papes ne dépasse pas sept ans.

Rien n'enseigne mieux l'instabilité, ou pour mieux dire le néant des grandeurs humaines, que cette triple couronne qui voyage éternellement, d'une tête blanche à l'autre, sur les ailes rapides de la mort.

Et nous voici encore devant un autre tombeau de pape, dans l'église de Saint-Pierre : c'est le beau monument de Paul III, Farnèse (1534-1549), le meilleur ouvrage de Guglielmo della Porta.

Dans une niche de la grande tribune, à gauche de l'autel de tous les saints papes, est assise la statue d'airain de Paul III, un noble et majestueux vieillard! Il semble réfléchir et laisse tomber sur sa poitrine sa belle tête à barbe. Toute la figure est excellente; sur le sarcophage sont couchées deux figures de femmes en marbre, l'une vieille, la Prudence, et l'autre jeune, la Justice; celle-ci tient les faisceaux, l'autre le miroir. En toutes deux on reconnaît le style éner-

gique de Michel-Ange, et l'on se rappelle avec plaisir les statues du Jour et de la Nuit sur les tombeaux des Médicis, à Florence. Elles sont exécutées avec beaucoup d'art. La Prudence est le portrait de la mère du pape, Giovanna Gaetani da Sermoneta, de la famille de Boniface VIII; la Justice fut faite d'après sa belle-sœur Giulia; mais leur attitude manque de beauté et contredit l'idée même dont elles sont la personnification. Elles étaient entièrement nues à l'origine, avant que Bernini ne les revêtît de ces robes de plomb qui gâtent tout l'effet.

La figure luxuriante et voluptueuse de la jeune Justice pouvait bien, il est vrai, choquer quelque peu. Le tombeau était anciennement orné de deux autres statues faisant pendant aux deux premières, la Douceur et l'Abondance. On les conserve aujourd'hui dans une salle du palais Farnèse.

Le monument de Paul III avait été placé en 1562 dans l'ancienne basilique. En 1574 il fut transféré dans la nouvelle église, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la figure de sainte Véronique, et ce ne fut qu'en 1629 qu'il fut mis à sa place actuelle; et comme

on leplaça dans une niche, ces deux figures restèrent sans emploi.

Ce monument, le plus beau de tous ceux qu'on a érigés aux papes dans Saint-Pierre, ne coûta pas moins de vingt-quatre mille écus romains, qui furent payés par le trésor caméral, parce que Paul III avait fondé le collége des cardinaux. Une dépense aussi énorme pour le tombeau d'un pape ne doit étonner personne : cela est parfaitement d'accord avec le principe de la magnificence ecclésiastique, et on la dépassa encore par la suite. Cependant ce ne fut pas toujours la caisse de l'État qui eut à la supporter. Il arriva rarement que les successeurs immédiats d'un pape se décidassent à lui élever un monument; car le nouveau pape, par l'organisation même de cette monarchie élective, est généralement élu par le parti contraire au pape qui vient de mourir, et est l'ennemi de son prédécesseur : c'est pourquoi les monuments des papes sont élevés, dans la règle, par les cardinaux qu'ils ont eux-mêmes nommés ou par leurs propres neveux.

Paul III était de la maison Farnèse et le premier

Romain qui, depuis Martin V, de la maison Colonna, depuis cent trois ans, par conséquent, fût arrivé à la dignité pontificale. Élève de Pomponius Lætus, il avait reçu une éducation classique et était savant. Sa conversation était gaie et spirituelle. Avec lui semblaient revenir les temps de Léon X; et une politique prévoyante et qui s'appuyait sur l'Espagne et sur l'empereur leur était favorable. L'orgueil de Paul était grand et son népotisme coupable. Il donna Parme, érigée en duché, à son fils naturel, Pierluigi, monstre moral qui n'avait pas les talents de Borgia, et il faisait à peine attention aux actes hideux de son bâtard, si énormes pourtant qu'ils soulèvent encore aujourd'hui l'indignation du lecteur. Pour son petit-fils Ottavio il obtint la main de Marguerite, fille naturelle de Charles V, celle qui fut plus tard régente des Pays-Bas. Le palais Madama et la villa Madama rappellent ce mariage. Ils vinrent tous deux à Marguerite, après que Paul III eut, contre tout droit, confisqué les biens que les Médicis possédaient à Rome. Mais le souvenir du pape lui-même est attaché au palais le plus magnifique de Rome, le palais Farnèse,

qu'il fit construire étant encore cardinal, et qu'ornent les charmantes fresques des Carraches. Et aussi la fameuse Farnésine, que son neveu, le cardinal Alexandre, acheta à l'enchère en 1586[1], conserve toujours vivant le souvenir d'une famille qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de l'Italie, de l'Espagne et des Pays-Bays, et qui se trouve aussi intimement liée à l'histoire de l'art que la famille des Médicis elle-même. Je ne parle même pas de la part que prit Paul III à la construction de Saint-Pierre, où il employa Michel-Ange, qui termina aussi sous son règne le *Jugement dernier*.

Ce brillant souverain de l'Église mourut au milieu de sa gloire, aimé et adoré de son peuple, après avoir pleinement satisfait son ambition en fondant une

1. La Farnésine fut bâtie par Agostino Chigi, sur les dessins de Balthazar Peruzzi, sous le pontificat de Léon X. Ce charmant casino, le plus joli édifice de Rome peut-être et l'un, des meilleurs qu'ait produits la renaissance, ne vint que plus tard entre les mains des Farnèse, qui sont parfaitement étrangers à ce chef-d'œuvre de bon goût et de simplicité. Michel-Ange vivait encore sous Farnèse, mais la jeunesse de la renaissance, l'âge de Raphaël, de Bramante et de Balthazar Peruzzi, était passé sans retour.

(*Note du traducteur.*)

dynastie; mais il fut malheureux dans sa famille, car il vit Pierluigi périr assassiné, et Ottavio se révolter contre lui. Cela mit le vieillard, plus qu'octogénaire, au tombeau; avec Paul III finit la période classique de la papauté. Toutes ces forces obscures, que le temps avait mûries dans son sein, et qui devaient bientôt transformer la papauté et l'Église de fond en comble, il les vit naître, les toléra, les comprit à peine; tout cela resta étranger pour lui. Déjà de nouveaux ordres religieux venaient de s'établir : Gaëtano de Thiène et Jean-Pierre Carrafa, ce dur génie des temps qui allaient arriver, avaient, dès 1514, fondé les théatins; Ignace de Loyola, cet homme incompréhensible, avait institué la compagnie de Jésus, et elle avait déjà été approuvée en 1543. Carrafa et Alvarez de Tolède, dominicains tous les deux, avaient arraché à Paul III la bulle du 20 juillet 1542, qui introduisait l'inquisition, et la censure avait commencé en 1542. Dans cette même Rome où Léon X et Bembo souriaient finement autrefois quand on s'amusait à nier devant eux le christianisme, Dieu et l'immortalité de l'âme, on allait bientôt brûler les

juifs et les hérétiques sur l'échafaud. Est-ce pour cela que Paul Farnèse, le disciple de Pomponius Lætus, ce pape nourri de la sagesse attique et jadis ami des joies de la vie, a cet air pensif et presque sombre? Est-ce pour cela qu'il tient sa belle tête courbée si bas, comme della Porta l'a représenté?

Nous rencontrons maintenant deux lacunes dans la série des monuments des papes; car Jules III, Ciocchi del Monte, qui régna cinq ans, et Marcel II, Servini, qui ne porta que vingt-cinq jours le poids de la triple couronne, n'ont pas de tombeau. Leurs règnes insignifiants forment une pause entre les temps anciens et les temps nouveaux : c'est le calme précédant l'orage.

TROISIÈME SÉRIE

I

Dans cette magnifique chapelle de l'église des Dominicains, à Santa-Maria sopra Minerva, que le cardinal Olivieri Carrafa fit bâtir en l'honneur de saint Thomas d'Aquin, et que Filippo Lippi orna de peintures, nous voyons maintenant le tombeau d'un pape qui a droit à toute notre attention. Sur un sarcophage de marbre jaune est assise, couverte d'un riche vêtement pontifical, une grande figure. Elle a la main droite levée pour bénir, — ou pour maudire peut-être, — et dans la gauche elle tient les clefs de saint

Pierre. Son visage est décharné et flétri, ses traits acérés et comme d'airain : une véritable tête de dominicain; une barbe clair-semée l'ombrage. Les yeux sont profondément enfoncés dans leurs orbites; les sillons qu'on voit sur le front, sur les joues et tout autour de cette bouche ferme ou impérieuse ne sont pas seulement les rides d'un visage de quatre-vingts ans; il y a là aussi les traces d'un tempérament rempli d'une impétuosité sauvage et d'une ardeur brûlante, d'une âme fanatique, née pour la domination et qu'enflammait, avec une égale vivacité, le délire de l'amour ou de la colère.

Cette âme était violente comme la fatalité; elle pénétrait de l'ardente flamme de sa volonté les choses aussi bien que les hommes; et il s'en exhalait une atmosphère qui remplissait tout de passion, de zéle ou de terreur. Le terrible Albe lui-même, qui ne tremblait devant personne, avoua, après être revenu de Rome, où il avait paru devant le pape, n'avoir jamais vu un visage d'homme qui lui eût inspiré autant de crainte que celui de ce vieillard. Et ce visage, qui nous regarde de là-haut, tout marbre qu'il

est, c'est le visage de Paul IV, du pape de la race napolitaine des Carrafa.

C'est lui qui réforma l'Église catholique et dans le corps et dans l'âme, et lui inspira cette ferveur, cette incroyable énergie au moyen de laquelle elle a pu non-seulement résister à la réforme, mais encore pénétrer victorieusement jusqu'au cœur des pays réformés. Il répandit sur elle le souffle d'une inspiration qui n'a son égale qu'au treizième siècle, au temps de saint Dominique et de saint François. L'inquisition, les chambres de torture, les auto-da-fé, la censure, sont ses ouvrages. L'ordre des jésuites reçut de lui l'aliment et l'impulsion, et à lui s'étaient attachés tout d'abord Loyola et Xavier, deux hommes qui étaient remplis du même aride feu des batailles que l'Espagnol Pizarro dans une autre sphère.

Par suite de l'énorme déchirement de la scission profonde que la réforme avait amenée dans l'humanité, la papauté avait perdu sa position dans le domaine de l'esprit, en tant que sa personnification morale. Elle n'était plus qu'une des parties du tout. Arrivée là, elle se regarda; et se concentrant en elle-

même, se contractant violemment, elle rejeta hors de son sein tous les éléments ennemis ; elle proclama dans son camp la loi martiale, se cristallisa pour ainsi dire dans la discipline la plus impitoyable qui jamais ait été ; et voilà qu'elle se présente au combat avec des armes nouvelles, un nouvel ordre de bataille et un nouveau plan d'opérations. Quoi qu'ait pu être l'ordre militairement discipliné des jésuites, il restera toujours l'une des créations les plus remarquables de l'esprit humain, et par ceci principalement qu'il a posé le premier, de la façon la plus complète et la plus grandiose, l'idée de société. Et quelle société ? Une association d'hommes qui, pénétrés d'un principe très-net et très-simple, ne perdaient pas un seul instant le monde de vue et admettaient dans le cercle de leurs calculs toutes les facultés, toutes les tendances humaines. C'est cette faculté de tout recevoir, d'entrer en rapport avec tout et de se faire tout à tous qui a rendu l'ordre des jésuites si grand ; et c'est son caractère d'ubiquité, et partant de mystère, qui l'a rendu si terrible. Plus tard on lui opposa la franc-maçonnerie ; et l'humanité était ici encore le but

auquel tout se rapportait et vers lequel tout tendait; mais un point central facile à saisir manquait dans ce cercle beaucoup trop étendu, un principe net et actif. Aussi resta-t-elle purement idéale, un sentiment bienveillant, humanitaire. Et cependant leur lutte réciproque est l'un des plus remarquables spectacles qu'offre l'histoire interne de l'Europe nouvelle; mais cette histoire, encore secrète aujourd'hui, ne pourra être dévoilée que dans les temps à venir.

Avec Paul Carrafa commençait ainsi à se développer une autre passion religieuse, et elle était augmentée en puissance. L'Église, fiancée du Christ, parée de son nouvel habit de fête, s'armait pour la Saint-Barthélemy de sa sanglante nuit de noce. A Rome elle revêtit, dans l'ivresse de sa victoire, un vêtement étincelant; car toutes les splendeurs dont Jules II et Léon X avaient paré leur domination temporelle ne servirent plus qu'à orner la puissance spirituelle ecclésiastique et qu'à entourer l'Église et le culte d'une magnificence qui n'avait plus le souverain pour objet, mais l'Église elle-même, et proclamait son triomphe.

Depuis lors Rome est devenue la ville de Sixte-Quint. L'antiquité elle-même qui, sous Léon X, avait vaincu l'esprit chrétien, y fut mise sous le joug encore une fois. Sur les obélisques d'Égypte vient s'abattre la croix, sur les colonnes de Trajan et de Marc-Aurèle descendent les apôtres Pierre et Paul.

Paul IV a bâti, lui aussi; mais non des portiques, des loges ou des galeries de tableaux : il a bâti une espèce de citadelle ou de bagne, avec des murs et des tours, et il y enferma les juifs, objet de son exécration. Le Ghetto est son monument à lui. Lorsqu'il mourut, quelque temps après l'avoir bâti, la cinquième année de son règne et la quatre-vingt-unième de sa vie (1559), le peuple romain se souleva; il pilla la maison de l'inquisition, il essaya de mettre le feu au couvent des dominicains de la Minerve, et il jeta les statues de Paul IV dans le ruisseau. Et l'on vit un juif, montant sur la statue du pape qui était au Capitole, le coiffer par-dessus sa tiare du honteux bonnet jaune qu'il avait obligé les juifs à porter comme un signe d'infamie. Lisons encore l'inscription du tombeau de Carrafa.

A Jésus-Christ, l'espérance et la vie des fidèles; à Paul IV Carrafa, souverain pontife, distingué entre tous par son éloquence, son savoir et sa sagesse; illustre par son innocence, par sa libéralité et par sa grandeur d'âme; au très-ardent champion de la foi catholique, Pie V, souverain pontife, a élevé ce monument de sa reconnaissance et de sa piété. Il vécut quatre-vingt-trois ans un mois et vingt jours, et mourut le 14 août 1559, la cinquième année de son pontificat.

Pirro Ligorio avait donné le dessin de son tombeau; Giacomo et Tommaso Casignola exécutèrent la statue.

Au point de vue de l'art ce monument est sans valeur.

II

Une simple table commémorative entre le maître-autel de l'église de Santa-Maria degli Angeli est le pauvre monument du successeur de Paul, Pie IV, Giovanni Angelo Medici, Milanais de nation (1559-1565). C'était un pape mondain et de joyeuse humeur. Les contrastes les plus tranchés se succèdent souvent sur la chaire de saint Pierre.

On raconte une anecdote piquante de la vie de Pie IV avant son exaltation. Un jour, à l'occasion de la fête de Paul IV, plusieurs cardinaux de la même coterie s'étaient réunis dans un grand dîner; un bel adolescent improvisait des vers en s'accompagnant sur la lyre. Alors le cardinal Farnèse l'appela en riant, lui tendit une guirlande et lui dit de couronner

celui des cardinaux qui, selon lui, devait devenir pape un jour. Sans hésiter un moment il posa la guirlande sur la tête d'Angelo Medici. Et le petit joueur de lyre porta, lui aussi, un jour la pourpre des cardinaux; c'était Sylvio Antoniano [1].

Bien que Pie IV fût mondain et d'humeur joyeuse, la rénovation de l'Église n'en continuait pas moins son chemin : un saint homme, saint Charles Borroméo, était le neveu du pape, mais tragique fut la fin des criminels neveux de Paul IV, des Carrafa. Pie IV, leur ennemi, n'eut aucun égard ni pour leur rang ni pour la mémoire de son prédécesseur. Le sort du duc de Palliano, qui avait fait mettre à mort sa femme avec une tranquillité d'âme toute romaine, épouvanta la noblesse romaine. Il fut exécuté lui-même au château Saint-Ange, et le cardinal Charles Carrafa partagea son sort. A partir de ce moment la position des neveux se trouva entièrement changée. Ils n'eurent plus de principautés; ils durent se contenter de fonder de riches familles, très-influentes et considérées,

1. Ranke, *Histoire des papes.*

dont les palais et les *villas* font aujourd'hui l'ornement de Rome.

Le concile de Trente fut clos sous le règne de Pie IV, l'Église étant réorganisée dans tous les sens. Rendons-nous maintenant à Sainte-Marie Majeure, où, depuis Nicolas IV, nous n'avons plus vu de tombeau de pape. Ici nous allons en trouver un énorme et magnifique, et comme nous n'avions vu rien de tel depuis bien longtemps. Il appartient déjà à l'ère du christianisme pompeux.

On trouve dans l'église de Sainte-Marie Majeure, à droite et à gauche du vaisseau, à l'endroit même du transept, deux grandes chapelles en forme de croix grecques et surmontées de coupoles qui se ressemblent toutes deux. Le luxe des peintures, des colonnes corinthiennes à chapiteaux dorés, des incrustations de marbre précieux de toute espèce qui couvrent les parements et les murs, fatigue l'œil de son pesant éclat. Deux grands tombeaux occupent les deux parois latérales de chacune des chapelles; et dans chacune d'elles les tombeaux sont de même style, contiennent

un pape qui bénit, faisant pendant à celui qui est placé de l'autre côté.

Entrons dans la chapelle del Presepio, bâtie par Sixte-Quint et où s'élève son tombeau. Nous y voyons d'abord le monument plus que splendide d'un pape, dont la statue a des rayons d'or autour de la tête. Ces rayons, qui annoncent un saint, ne sortent-ils pas plutôt de l'âme ardente de Carrafa? C'est la figure de Pie V, Ghislieri (1566-1572), celui qui acheva la restauration ecclésiastique commencée par Paul IV, ce pape qui, dans son règne si court de six ans, a vu s'accomplir ou se préparer d'aussi grands événements que la lutte des Pays-Bas, la chute des huguenots en France, la Saint-Barthélemy et la victoire de Lépante, événements qui furent des fêtes solennelles pour Rome, et qu'on y célébra avec actions de grâces. Ils forment une brillante auréole autour de la tête de cet homme pieux, qui, né dans une humble condition, était entré dès l'âge de quatorze ans dans l'ordre de Saint-Dominique, et qu'on avait vu passer dans les processions tête découverte et pieds nus.

Son fastueux monument est peu en harmonie avec

son esprit. Aussi ne s'agit-il pas de lui ici. Tout est pour l'Église triomphante, et ce monument met en évidence la magnifique ostentation du culte, sa pompe calculée ; nulle part on ne peut la voir aussi bien que dans les tombeaux de ces deux chapelles. Tout sentiment naïf, tout caractère intime et personnel, par où se distinguent les tombeaux du moyen âge, a disparu ici sans laisser de trace; il n'est resté qu'une enveloppe extérieure sans âme.

Ces monuments couvrent les murs, débordent de tous côtés, comme ces magnifiques tapis de parade qu'on étale dans les cérémonies; et ils servent en même temps de décoration architectonique; car leurs sculptures, leurs colonnes de vert antique, leurs frises et leurs frontons continuent l'architecture de la chapelle. Quatre colonnes flanquent le sarcophage et portent un entablement; dans la niche centrale, placée au-dessous, est assise la figure du pape. De chaque côté un bas-relief représente une action de sa vie. Dans la partie supérieure du tombeau sont placés deux autres bas-reliefs, et un cinquième, qui représente le couronnement du pape, vient terminer le

monument. On voit en outre, dans deux niches latérales, les statues de saint Pierre, martyr, et de saint Dominique. La statue de Pie V offre l'image d'un moine décharné, l'apparence d'un spectre assis, dans l'attitude de la bénédiction; au-dessus du sarcophage, et sur la face antérieure de celui-ci le pape est figuré encore une fois en un bas-relief de bronze doré. Cette statue est l'ouvrage de Léonardo de Sarzana, qui a beaucoup mieux réussi celle de Nicolas IV. Les bas-reliefs ont été exécutés par différents artistes; quelques-uns par les deux Flamands Nicolas d'Arras et Égidius : dans tous domine le principe pittoresque, la perspective, les raccourcis et des figures en ronde-bosse se détachent entièrement du fond. Ils nous font voir que, dès le commencement du dix-septième siècle, la sculpture tombait de plus en plus au rang d'esclave de la peinture et se réduisait à l'habileté mécanique d'un découpeur ou tailleur d'images. Toutes ces sculptures sont bien au-dessous des ouvrages d'Oliveri, de Michelangelo Sanese ou du Tribolo. Les sujets historiques ont seuls de l'intérêt, parce qu'ils rappellent des faits mémorables.

Un de ces bas-reliefs représente la bataille de Lépante ; et l'inscription n'oublie pas de faire sonner que Marc Antonio Colonna était général de la flotte papale ; que trente mille Turcs ont été tués, dix mille faits prisonniers ; que quatre-vingt-dix galères à trois rangs de rames ont été coulées à fond, cent quatre-vingts prises, et enfin que quinze mille chrétiens furent délivrés de l'esclavage. Comme les temps et l'humanité ont changé de face pourtant ! Au moment où le Tasse écrivait son grand poëme, qui respire la haine des Turcs, au moment où ceux-ci venaient d'essuyer à Lépante une défaite sans exemple, et où le pape en pensait mourir de joie, personne ne pouvait prévoir qu'un temps viendrait où l'Église attacherait une grande importance à voir ces mêmes Turcs sauvés et maîtres de Constantinople. Et ce temps est venu. Les canons de Sinope ont fort mal sonné au Vatican : et c'était raison ; car l'antique madone de Santa-Maria del Popolo, à Rome, est l'ennemie mortelle de sa sœur, la sainte madone de Kiew, qui, de la mosquée de Sainte-Sophie, est venue autrefois chercher un asile en Russie.

Celui qui a visité le palais Colonna, à Rome, se rappelle sans doute un ancien tableau, de très-grande dimension, qui se trouve dans la salle de réception parmi les portraits de famille de cette illustre maison. Comme le bas-relief du tombeau de Pie V, il représente la bataille de Lépante. Dans ce plan bien ordonné on peut en suivre tous les détails, division par division. Le pape avait fait aussi peindre la même bataille dans la salle Regia du Vatican [1].

Dans un autre bas-relief du tombeau de Pie V on voit le pape remettre la bannière à Marc-Antoine Colonna; dans le troisième il tend à Sforza, duc de Santa-Fiora, le bâton de commandement. Sforza était

1. Rome, devenue déja tout à fait docile, eut alors le plaisir de voir pour la dernière fois le triomphe d'un de ses enfants. Car Marc-Antoine Colonna triompha. Il monta au Capitole et à l'église d'Araceli, qui occupe l'emplacement de l'ancien temple de Jupiter. Là il érigea une colonne triomphale en argent, ornée de proues de navires. Les Français enlevèrent ce précieux monument à l'époque de la première république romaine; mais le P. Casimiro en donne un dessin dans son *Histoire de l'église et du couvent d'Araceli,* ouvrage qui mérite d'être lu, et l'une des meilleures monographies parmi toutes celles qui traitent de l'histoire des églises de Rome.

le chef du corps de troupes que le pape envoyait à Charles IX pour l'aider contre les huguenots de France.

Aussi l'inscription du tombeau fait-elle une gloire au pape d'avoir vaincu l'hérésie, rétabli la France et suspendu les trophées de victoire dans la basilique de Saint-Jean de Latran. Un des bas-reliefs représente en conséquence une bataille contre les protestants. Le choix de tous ces sujets nous fait donc voir en quel sens il faut désormais comprendre l'Église : comme *Ecclesia militans*, c'est-à-dire, *et triumphans*.

III

Le successeur de Pie V fut Grégoire XIII, Hugo Buoncompagni, savant juriste, d'une famille noble de Bologne. Il régna de l'an 1572 à l'année 1585. L'esprit de son règne, que ne distingue du reste rien de bien particulier, est suffisamment caractérisé par le zèle avec lequel il travailla à la propagation de la foi catholique. A lui seul il fonda vingt-trois colléges. A Rome même on trouve le collége Germanicum, Britannicum et Romanum, et les colléges Neophytorum, Græcorum et Maronitarum; les autres sont dispersés dans le monde entier. Comme les armes de sa famille portent un dragon ailé, on tira habilement parti de cet emblème pour ses médailles en le combinant avec le mythe de Triptolème. On y figura

un char traîné par un dragon et rempli de sacs, d'où sortent des épis de blé, et au-dessous de cet emblème on mit ces mots : *Semina desertis terris.*

L'introduction du nouveau calendrier a rendu Grégoire XIII immortel. Ceci était digne de Rome, la grande ville du monde ; cet évènement dont le souvenir méritait d'être conservé et consacré par un des bas-reliefs de son tombeau. On y voit le pape remettre son calendrier à un astronome ; un globe céleste est placé près de lui.

Le monument de Grégoire XIII ne fut placé à Saint-Pierre qu'en 1723 ; ce fut le cardinal Buoncompagni qui le lui éleva. Cet ouvrage est donc postérieur à l'époque du Bernin ; il est dû au ciseau d'un homme de beaucoup de talent, Camillo Rusconi ; et sans être exempt d'une certaine recherche du pittoresque, il ne manque pas de charme. Le sarcophage, de marbre blanc, repose sur un socle ; la Sagesse, sous la figure de Minerve, casque en tête et armée de son bouclier, tire une draperie, qui couvre le cercueil, pour laisser voir le bas-relief ; et de l'autre côté est la Foi, tenant la Bible et une tablette sur laquelle on lit ces mots ;

Novi opera ejus et fidem. L'alliance des éléments du paganisme et de ceux du christianisme, qu'on voit revenir si souvent dans ces tombeaux, ne laisse pas que d'avoir un certain attrait. Le pape enfin est assis sur le sarcophage dans l'attitude de la bénédiction. C'est une belle figure de vieillard, sévère et pleine de puissance. Grégoire XIII avait atteint l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Maintenant passons au tombeau de Sixte-Quint, Perretti. Si quelque chose peut forcer le passant à s'arrêter en silence et réveille en lui de grands souvenirs, c'est bien le monument de cet homme étonnant, qui, enfant, garda les cochons, et vieillard commanda aux peuples et aux rois, et qui a rempli Rome de tant d'ouvrages, que, de tous côtés, chaque coin renvoïe comme un écho son nom aux voyageurs. Le bonheur énigmatique qui éleva Napoléon, du sein de la poussière au trône du monde, nous remplit toujours d'étonnement; cela nous semble un roman, un conte de fée. Mais si dans l'histoire des rois de si étonnantes transformations sont des hasards extraordinaires, en dehors des lois communes, elles se trouvent

simples et naturelles dans l'histoire des papes; elles appartiennent à l'essence même du christianisme, qui n'appelle point la personne, mais l'esprit. Aussi l'histoire de la royauté est-elle remplie de noms d'hommes ordinaires, qui, sans la prérogative attachée à leur couronne, auraient été engloutis par l'éternel oubli; mais l'histoire des papes est riche en grands hommes. Placés dans d'autres sphères, ils seraient également devenus dignes de la gloire.

On a plaisir à regarder ces hommes forts, appelés du fond de leur poussière à suivre la marche du génie, qui, quel que soit le point où il entre en contact avec l'étincelle électrique, saisit énergiquement l'initiative des événements et prend possession du monde comme une matière qui lui appartient.

Enfant, Sixte-Quint avait gardé les pourceaux de son père à Montalto: le jeune homme étudiait à la pauvre lumière que lui offrait la lampe d'une madone. Il est de ces rares intelligences pour qui une goutte de la science devient un océan tout entier; et la lueur fugitive d'une seule idée, qui laisse l'homme ordinaire dans sa pauvreté originaire, les saisit et les

illumine comme un éclair céleste. Pour l'esprit que daigne instruire la nature, maîtresse de toute science, peu ou beaucoup n'est-ce pas tout un?

Devenu franciscain, Félix Peretti mit Rome en feu par les prédications qu'il faisait pendant le carême, dans l'église di Sainti-Apostoli. Il devint évêque de Fermo, et puis cardinal à Rome même, où il vivait sans train, trouvant le repos dans sa vigne, près des murs de Servius Tullius. Et là on peut voir encore, debout au milieu d'un cercle de sombres cyprès, la figure colossale de Minerve, emblème solitaire de la Rome d'autrefois, et que Félix y fit placer. Sur le piédestal sont ses armes : un lion tenant trois poires dans sa griffe. Ces armes et le chêne de la maison della Novere, on les voit partout dans Rome et beaucoup plus souvent que les écussons des papes qui précédèrent Sixte-Quint.

Félix fut élu pape en 1585. Il ne resta que cinq ans sur la chaire de saint Pierre; mais ce temps si court suffit à celui de tous les princes de l'Église qui aima le plus à bâtir, pour renouveler Rome entièrement. Ce que Jules II et Léon X avaient été dans la période

classique de la Rome papale, il le fut au temps de son renouvellement politique et ecclésiastique. Sa grande intelligence s'empara d'elle, lui donna une forme définitive, et il en a fait un monument éternel.

Son tombeau, placé dans la même chapelle de Santa-Maria Maggiore, où repose Pie V, rappelle de plus d'une façon, au moins par les sculptures, ce que Sixte-Quint a été.

Parmi les cinq bas-reliefs qui le décorent, et qui sont tout à fait semblables aux sculptures du monument de Pie V, puisqu'ils appartiennent à la même époque, le plus remarquable est celui qui se trouve à la droite de la statue du pape. Sur le premier plan on voit les figures de la Paix et de la Guerre; au second plan et au fond un combat et des hommes qui tiennent par les cheveux des têtes coupées, à la manière turque. N'est-il pas étrange de voir un pareil sujet servir d'ornement au tombeau d'un pape? Sur les sarcophages de l'ancien temps du christianisme on voit les apôtres saint Pierre et saint Paul, de charmantes et douces figures d'anges, quelque madone idéale, de saints martyrs ou des patriarches; sur les

tombes du moyen-âge on voit des figures allégoriques de vertus; et le tombeau d'un pape du christianisme de l'époque nouvelle nous montre, dans toute l'horreur de la réalité, des têtes coupées de bandits que le bourreau tient par les cheveux; et la gloire du saint-père ne dédaigne pas de les planter sur son tombeau comme des trophées de sa vie! On voit là nettement combien différentes sont les manières de voir de chaque époque, et combien différentes aussi les conceptions de l'art.

Ce bas-relief rappelle l'impitoyable rigueur avec laquelle Sixte-Quint détruisit les brigands. Depuis Grégoire XIII il n'était plus possible d'aller dans Rome et dans la campagne; et des gentilshommes, tels qu'Alphonse Piccolomini et Robert Malatesta, avaient joué un rôle parmi eux. L'existence de ces bandes de brigands était une suite de la suppression d'un grand nombre de baronnies et des restrictions qu'on avait apportées aux droits des seigneurs féodaux [1]. Les

1. Aujourd'hui encore le peuple de Rome parle de l'administration de Sixte-Quint, et un grand nombre d'anecdotes relatives à sa

autres bas-reliefs ont trait à des événements politiques tels que l'accommodement du différend entre l'Autriche et Sigismond, roi de Pologne, ou à quelque canonisation, ou bien quelque fondation pieuse. Toutes ces scènes ont pour fond une architecture dont le pape est le fondateur. Ici l'on voit l'obélisque de la place Saint-Pierre, que Sixte-Quint fit élever par son architecte, Fontana; là, dans un autre, la coupole de Saint-Pierre, qui fut terminée sous son règne; et ailleurs l'aqueduc de l'Acqua-Felice, qui porte son nom, et qui, parmi tous les ouvrages qu'il a faits, est le plus utile. Pour cela seul il eût mérité que le peuple romain reconnaissant lui dressât une statue de bronze sur le Capitole. Il serait trop long d'énumérer tous les édifices qu'il éleva dans Rome. Tous ses monuments avaient un caractère d'utilité pratique, ou ils devaient proclamer la gloire de la foi: car cet

sévérité et à son impitoyable manière d'administrer la justice sont restées vivantes dans les souvenirs. Lorsqu'il arrive à des Romains de faire la critique de leur gouvernement, ce qu'ils font assez volontiers, on entend souvent ces paroles : « Si vuol un Sixto Quinto. »

esprit despotique, toujours cherchant en tout la réalité, ne comprenait pas l'art idéal. Il voulait faire enlever du Vatican le Laocoon et l'Apollon; et après qu'il eût fait détruire, sans tenir compte de tout ce qu'on avait pu lui dire, le *Septizonium* de Sévère, on eut toutes les peines du monde à l'empêcher de faire démolir le tombeau de Cecilia Metella.

Ainsi le fin et charmant esprit de Léon X et de Jules II, qui pénétrait dans l'antiquité en la ranimant de son humaine sympathie, disparaissait devant une prose sèche et aride, qui ne tenait compte que des besoins du temps présent.

L'heureux Félix, puissant, admiré et redouté comme pape et comme monarque, mourut le 27 août 1590, à l'âge de soixante-neuf ans. On pourrait presque l'appeler le dernier pape. La statue, qui le représente à genoux, les mains jointes, très-bel et fort ouvrage de Basoldo, est une figure ramassée et puissante.

La tête est forte et grosse, le nez gros, la structure du visage ferme et massive; sous ce large front il y avait une large intelligence et une volonté de fer.

Ses yeux étaient vifs et petits, ses sourcils noirs et épais, sa barbe longue et blanche. On rencontre encore aujourd'hui, parmi les franciscains d'Aracœli, plus d'un homme robuste qui lui ressemble.

IV

Des trois successeurs de Sixte-Quint le premier, Urbain VII, Jean Baptista Castagna, ne régna que onze jours; Grégoire XIV, Sfrondrato, que dix mois, et Innocent IX, Fachinetti, que soixante jours. Vieux et faibles, ils montaient au trône pour mourir aussitôt. Urbain est le seul d'entre eux qui ait eu un grand monument; il est placé à la Minerve. Cet ouvrage d'Ambrogio Buonvicino est exécuté dans le style habituel. Un tombeau tout simple et sans sculptures, dans l'église de Saint-Pierre, rappelle la mémoire du second de ces papes; quant au troisième, il dort aussi tranquillement que les autres, quoiqu'il n'ait pas le moindre monument.

Mais Clément VIII, le Florentin Ippolito Aldobran-

dini (1592-1605), qui a fait bâtir le palais neuf du Vatican, le conquérant de Ferrare, prince énergique et très-versé dans la science du droit, nous ramène encore devant un monument somptueux à l'excès; c'est celui que Paul V, Borghèse, fit bâtir à grands frais et avec un luxe de marbre vraiment prodigieux, dans la seconde chapelle de Santa-Maria Maggiore. On y voit les tombeaux de ces deux papes disposés exactement de la même manière que ceux de la chapelle de Sixte-Quint.

La statue dè Clément VIII est assise dans une niche, dans l'attitude de la bénédiction. C'est une belle et énergique tête à barbe virile. Les bas-reliefs rappellent quelques-unes de ses actions : la conclusion de la paix entre la France et l'Espagne et la prise de Ferrare, beau domaine que le pape arracha aux héritiers d'Alphonse II.

Vis-à-vis de ce tombeau s'étale, sur la muraille, le monument du Romain Camilla Borghèse, qui régna de 1605 à 1621, sous le nom de Paul V. Comme Sixte-Quint, il est représenté à genoux. C'est une figure herculéenne avec une tête puissante; et dans son cou

épais, l'orgueil, la violence et la sensualité semblent s'être condensés. C'est le premier pape qui ait porté la barbe de cavalier, une barbe à la Henri IV, qui rappelle la guerre de trente ans, dont il vit le commencement jusqu'à la bataille de la Montagne-Blanche (*Am weissen Berg*). Le caractère facilement irritable et emporté de Paul V, qui aimait à se sentir maître absolu, répond parfaitement à cette face ronde et ramassée et brillante de vigueur. Qui ne connaît sa fameuse querelle avec Venise, et le rôle que joua, avec un courage inébranlable, son adversaire, Paolo Sarpi, qui lui était si supérieur? Les bas-reliefs de son tombeau représentent la réception que fait le pape aux envoyés du Congo et du Japon, la construction de la citadelle de Ferrare, l'envoi de troupes auxiliaires en Hongrie au secours de Rodolphe II, et la canonisation de sainte Françoise, romaine, et de saint Charles Borromée.

C'est sous le règne de Paul V que fut terminé le dernier et le plus grand monument de Rome, Saint-Pierre, cette forteresse colossale de la religion, que les papes bâtirent comme le retranchement et la citadelle

sacrée que le catholicisme opposait à la réformation. Ce fut aussi son dernier effort vraiment remarquable ; Saint-Pierre est la couronne et l'accomplissement de l'Eglise catholique.

A partir de cette époque, la papauté est toujours de plus en plus tombée de cette ancienne hauteur d'où elle avait dominé toute chose, et elle en est descendue pour toujours, parce que la guerre de trente ans a déchaîné d'autres puissances : les monarchies. Elles ont transporté le centre de gravité des affaires humaines de Rome à Paris.

Paul V vit encore toujours, dans la famille qu'il a fondée, par ses neveux, et qui, plus tard, s'est alliée à celle des Bonaparte. Son neveu, le cardinal Scipion Borghèse, bâtit la magnifique villa de la Porta del Popolo, et acheta le grand palais dans la ville.

De toutes les collections que les neveux des papes ont accumulées depuis le seizième siècle pour assurer à leur nom un éclat durable, renouvelant ainsi les temps et les façons des anciens patriciens de Rome antique, aucune ne peut se comparer aux collections de la maison Borghèse. A partir de cette époque, les

neveux des papes reçurent en héritage des *villes*, des richesses et des titres, au lieu de couronnes indépendantes, et Rome se peupla d'une aristocratie qui venait exclusivement des papes.

Nous avons sauté un tombeau, celui de Léon XI, Medici, qui monta sur le trône après Clément VIII, et n'y resta que vingt-six jours. Sur son monument, à Saint-Pierre, on voit des fleurs, et au-dessus sont écrits ces mots : *Sic Florui ;* emblème rempli de sens. Ce monument, d'un style conventionnel, comme tous ceux de cette époque, en est cependant un des meilleurs ouvrages; et il est de la main d'Algardi. Les deux vertus qui sont aux deux côtés du sarcophage, la Sagesse, sous la figure de Minerve, et l'Abondance dont la corne répand de l'or et des bijoux, ont particulièrement une bonne expression, et elles surpassent de beaucoup les figures analogues que l'on voit sur d'autres tombeaux.

La voie des tombeaux que nous suivons nous conduit maintenant dans une église où nous n'étions pas entrés jusques aujourd'hui, car elle doit son origine précisément au temps dont nous parlons. Il s'agit de

l'église de Saint-Ignace, qui est une dépendance du collége romain. Ce somptueux édifice du dix-septième siècle est en même temps un remarquable monument des talents de la compagnie de Jésus. Non-seulement un grand nombre de sculptures et de tableaux sont l'ouvrage des jésuites, mais le plan même de l'église est dû, en partie du moins, à l'un d'eux. C'est là que, dans une chapelle, à côté du chœur, est le tombeau de Grégoire XV, de la maison Ludovisi (1621-1623), un bolognais, qui fut le protecteur zélé des jésuites. Il canonisa les deux héros de l'ordre, Loyola et Xavier, et fonda le plus grand institut du monde, la *Propaganda Fide*. Son monument, composé par Le Gros et en grande partie exécutée par lui, montre dans tout son éclat le style surchargé du dix-septième siècle et le faste de l'ordre opulent des jésuites.

Le pape est assis dans une niche au-dessus du sarcophage; il est couvert de vêtements magnifiques, volant et flottant aux vents, et il se trouve placé au-dessous d'un riche baldaquin, d'où pendent, de chaque côté, des rideaux d'albâtre aux couleurs variées, ornés de franges d'or; de leurs plis sortent

des génies ailés, proclamant la gloire du pape à grand renfort de trompettes.

Au-dessous du sarcophoge de Grégoire se trouve celui de son neveu, le cardinal Ludovico Ludovisi, qui gouvernait entièrement le vieillard. Ce fut lui qui bâtit l'église de Saint-Ignace, ainsi que la célèbre villa Ludovisi, la plus magnifique de Rome par sa collection d'antiquités.

Nous avons déjà pu voir sur plus d'un monument de pape la décadence progressive de l'art depuis le commencement du seizième siècle; nous avons vu partout l'exagération du style grandiose de Michel-Ange arriver à l'oubli complet de la nature, et nous avons appris à connaître cette façon pittoresque de traiter la sculpture. Cette fausse école trouva enfin son génie dans Bernini. Au milieu de la pauvreté de son temps il fut maître plus absolu que Raphaël et Michel-Ange ne l'avaient été dans leur époque si riche; et à ce siècle gonflé, maniéré et affecté dans toutes les manifestations de l'esprit, à ce siècle qui avait réduit la forme humaine elle-même à une maladroite caricature, Bernini vint rendre sa direction. A une autre

époque, ce talent prodigieux et digne d'admiration aurait pu briller comme un autre de première grandeur; mais la malédiction de son temps pesait sur lui, et l'on devait arriver à un abâtardissement sans fin : on comprend son siècle en voyant ses ouvrages.

V

Ici, nous nous trouvons pour la première fois devant un monument de la main du Bernin ; voici le tombeau d'Urbain VIII, Barberini (1623-1644). Bernini traversa les règnes de neuf papes successifs ; mais il fut l'homme d'Urbain VIII, comme Raphaël avait été celui de Léon X, et Michel-Ange celui de Jules II. Tout ce qu'Urbain a bâti, la fontaine du Triton, sur la place Barberini, le bassin de la place d'Espagne, les constructions du château Saint-Ange, ou les murs de Rome, la colossale Confession de Saint-Pierre, tout cela, c'est par lui qu'il l'a bâti. Ce pape bâtissait, lui aussi, avec passion et magnificence, mais surtout des fortifications ; ses goûts étaient en harmonie avec son temps, celui de la guerre de trente

ans. C'était, du reste, un prince savant et mondain, bâti en hercule et d'une santé de fer ; aussi a-t-il régné vingt et un ans et vécu soixante-dix ans.

Son tombeau fait pendant à celui de Paul III, dans la tribune de Saint-Pierre, et il est de bronze comme lui. De chaque côté du magnifique sarcophage de marbre noir se dressent deux figures sans dignité, maniérées au point de ne pas être supportables, la Justice, tenant l'épée et la torche, et la Charité, avec un enfant. Un squelette ailé, en bronze doré, qui excite le dégoût ou le rire dans l'âme du spectateur, est assis sur le sarcophage et semble inscrire le nom du pape sur le livre de la mort. Urbain lui-même, belle figure virile, à forte barbe, trône sur un piédestal, distribuant sa bénédiction ; il est enveloppé d'un vêtement à plis confus qu'il tient amoncelés sur ses genoux : cette disposition de plis exhubérants était très en usage à cette époque. L'écusson des Barberini (il porte des abeilles) couronne le monument[1].

1. Les armes des papes font rarement défaut sur leurs tombeaux, et ils en occupent généralement le sommet.

Son successeur, Innocent X, Pamfili (1644-1655), est moins remarquable par ses actions que par son népotisme exagéré, et par les intrigues et les cabales que ses parents mettaient en mouvement les uns contre les autres. Sa belle-sœur, la fameuse Olimpia Maldachini, dominait entièrement ce vieillard faible et bienveillant. Innocent, qui était excessivement laid, se rendit généralement odieux par l'avidité et les pilleries de sa famille; et si le sénat a dressé à lui aussi une statue sur le Capitole, cet honneur ne s'adressait qu'aux constructions qu'il avait fait faire, aux merveilles du Transtevère et au second palais du Capitole. Il aimait la grande place Navone; et c'est là, dans l'église de *Sant' Agnese*, qu'il fit bâtir près du palais de sa famille, et devant laquelle il fit placer la belle fontaine de Bernini, qu'il a été enterré. On y voit aussi son image en demi figure qu'on a placée très-mal à propos et sans goût au-dessus de la porte d'entrée. Ce fut don Camillo, le fils de donna Olimpia, qui éleva le somptueux palais Pamfili sur le Corso, ainsi que la magnifique villa dehors de la porte San Pancrazio.

Quand on voit toutes ces magnificences du népotisme, on ne s'étonne plus de la pauvreté des États de l'Église.

Mais le coupable Innocent, qui avait tant donné à son insatiable famille, devait recevoir la juste récompense au moment de sa mort. Ce que les relations contemporaines en racontent est trop remarquable pour qu'on puisse le passer ici sous silence.

« Après les trois jours pendant lesquels le corps d'Innocent était resté exposé à Saint-Pierre, disent les mémoires du temps [1], il ne se trouva personne qui voulût se charger de le faire ensevelir. On envoya dire à donna Olimpia de lui faire faire un cercueil et un coussin; mais elle répondit qu'elle était une pauvre veuve. De tous ses autres parents et neveux pas un seul ne donna signe de vie; alors on transporta le corps dans une chambre où les maçons

1. Voir Novaës dans la *Vie d'Innocent X*. Donna Olimpia, qui avait trouvé moyen de sortir heureusement du procès que lui intentèrent les successeurs de ce pape, mourut cependant de la peste, misérable, et abandonnée de tous, à sa villa de Viterbe. L'histoire de cette vie singulière a été publiée à Rome, à l'époque de la dernière révolution, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Vaticane.

tenaient leurs outils. Quelqu'un lui mit, par compassion, une chandelle de suif allumée près de la tête; et un autre ayant dit qu'il y avait beaucoup de souris dans cette pièce, et qu'elles pourraient manger le cadavre, quelqu'un qui se trouvait là donna de sa poche de quoi payer un gardien. Et après qu'un jour encore se fut écoulé, monsignor Scotti, le majordome, eut pitié de lui et lui fit faire un cercueil de bois de peuplier, et monsignor Segni, chanoine de Saint-Pierre, qui avait été son majordome et qu'il avait chassé, lui rendit le bien pour le mal et donna cinq écus pour le faire ensevelir. »

On le voit, le saint-père n'est pas plus assuré contre le sort que le commun des hommes; mais un pareil exemple des vicissitudes de la vie dans de si hautes destinées est plus saisissant ou soulève plus d'indignation.

Nous allons presser le pas désormais, car bien peu de tombeaux nous pourront intéresser, maintenant que nous sommes arrivés à une époque ou la papauté a terminé déjà son rôle politique dans l'histoire du monde.

Nous avons ici un autre tombeau de la main de Bernini, celui d'Alexandre VII, Chigi de Sienne (1655-1667), par l'ordre de qui l'infatigable artiste construisit la magnifique Scala regia du Vatican et la colonnade de la place Saint-Pierre, achevant ainsi le monument que la papauté avait élevé à sa propre grandeur. Bernini, arrivé à un âge très-avancé, lui fit aussi son tombeau à Saint-Pierre; mais il y a déployé un style incroyablement baroque, qui est certainement la négation la plus complète de la nature où la statuaire ait jamais pu arriver, ce qu'il faut sans doute attribuer à l'âge du Bernin. Ce monument est placé au-dessus de la porte qui conduit à la sacristie : un effroyable squelette de bronze doré sort de dessous une draperie bouffante d'albâtre, un sablier à la main. Sur un piédestal démesurément grand on voit une figure repoussante de la Vérité écrasant sous son pied le globe terrestre, et une Charité maniérée. Le pape, qui avait été d'une petite mais gracieuse stature et avait été autrefois éloquent et spirituel, est agenouillé sur un coussin les deux mains jointes. Derrière lui on voit sortir deux autres vertus de la niche où elles

sont enterrées. Ce tombeau fait voir jusqu'à quel point d'épuisement une époque peut arriver.

Nous passerons plus rapidement devant le monument de Clément IX, Rospigliosi (1667-1669), qui est placé à Sainte-Marie Majeure, en face du tombeau de Nicolas IV, et qui fut exécuté par Ercole Ferrata, élève du Bernin; nous passerons devant celui de Clément X, Altieri (1670-1676); il est à Saint-Pierre et de la main de Rossi; et enfin devant celui d'Innocent XI, Odescalchi (1676-1689). Étienne Monnot l'exécuta d'après les dessins de Maratta; mais il n'a rien qui puisse arrêter l'attention, si ce n'est le bas-relief, très-médiocre du reste, qui représente la levée du siége de Vienne.

Le monument de bronze d'Alexandre VIII, Ottoboni (1689-1691), qu'on voit à Saint-Pierre, est d'une extrême richesse et a quelque chose d'imposant. Il est l'ouvrage de Giuseppe Verlosi et d'Angelo de Rossi. Le marbre, l'albâtre et l'or y sont prodigués avec excès; la richesse et la beauté des matériaux doivent suppléer au manque complet de valeur dans l'œuvre d'art. La tête d'Alexandre est belle et virile; c'est un

de ces visages à barbe vigoureuse de l'âge héroïque de la papauté. Ottoboni était Vénitien.

Le Napolitain Antonio Pignatelli, Innocent XII, vient fermer le dix-septième siècle, ce siècle de prose redondante, si plein de guerres et si vide pourtant. Son tombeau est aussi à Saint-Pierre. Filippo Valle, son auteur, travaillait dans la manière du Bernin. Nous voyons ici le dernier pape qui ait porté une barbe de cavalier. Dès à présent toutes ces moustaches du siècle de Wallenstein, toutes ces faces martiales de papes, vont disparaître.

VI

Le dix-huitième siècle ne nous montre que des visages lisses et rasés ; c'est là un signe, une manière de symbole, qui n'est pas simplement l'effet du hasard ; il annonce une époque nouvelle, celle de la *sentimentalité,* de la philanthropie et de la révolution. Les hommes seront faits comme le jeune Werther ou comme le vicaire de Wakefield ; ils ressembleront au grand Frédéric, à Rousseau, à Herder, à Washington ou à Robespierre. Ce siècle aima aussi en ses héros leurs visages rasés. Lorsqu'il commença il ressemblait à une jeune fille au visage pâle et blême, et quand il finit la jeune fille était devenue la Minerve des batailles. De son sein, que remplissait une inspiration essentiellement lyrique, sortirent les plus

étonnantes apparitions, des esprits de paix et de guerre, des héros et des législateurs, des sages et des poëtes, des musiciens et des artistes, — des hommes vraiment grands et sublimes. Ce temps fut un beau dithyrambe à la gloire de l'humanité, et toujours il grandit et grandit derrière nous, et un jour viendra peut-être où les hommes soupireront douloureusement après le dix-huitième siècle, comme ils ont soupiré après les beaux jours de la Grèce.

Mais si cet âge fécond suscita de puissants esprits dans le monde, il ne créa plus de puissants génies pour la papauté. Deux grands siècles l'avaient entourée d'un incomparable éclat : le treizième, qui lui avait été favorable entre tous, et le seizième, qui lui donna d'une main autant qu'il lui prit de l'autre.

A ces deux époques la papauté eut à soutenir de grandes luttes avec le génie de l'Allemagne; mais le dix-huitième siècle fut pour elle le moins favorable de tous, parce qu'il enleva hardiment la couronne de dessus la tête de la religion pour la mettre sur le front de la philosophie. Alors la papauté semble atteinte d'un mal profond : ce fut l'époque de sa passion.

Clément XI, Albani (1700-1721), ouvre ce siècle. Ce prince régna longtemps et fit peu. Il repose dans la chapelle du chœur de Saint-Pierre, sous une plaque de marbre, sans autre ornement qu'une simple inscription. Mais le nom de sa famille semble évoquer déjà la période nouvelle qui s'ouvre pour l'art, la période Winkelmann.

Innocent XIII, Conti, qui est enterré à Saint-Pierre, n'a pas non plus de monument (1721-1724); Benoît XIII, au contraire, en a un aussi riche que baroque à Santa Maria sopra Minerva. C'est un ouvrage de Pietro Bracci. Ce tombeau ne diffère de tous les autres qu'en ce que le pape est représenté dans l'attitude de la prière, comme s'il s'était jeté à genoux au milieu de sa prédication. Benoît était le fils aîné de Ferdinand Orsini, duc de Gravina; renonçant à son droit d'aînesse, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et avec la passion la plus sincère et la plus noble il s'efforça de réformer l'Église et de la ramener à la sévérité des anciennes mœurs. Il régna six ans, de 1724 à 1730.

Son successeur, Clément XII, Corsini (1730-1740),

est le dernier pape qui ait été enterré à Saint-Jean de Latran. Il y avait bâti une des plus belles chapelles de Rome, en l'honneur de saint André Corsini, l'un de ses ancêtres, et elle devait servir de lieu de repos à lui et à sa famille. Son tombeau lutte de richesse avec les plus magnifiques monuments qu'aient jamais élevés les papes; son sarcophage surtout est admirable. C'est une baignoire romaine du temps d'Agrippa, qu'il fit enlever du Panthéon. Elle est de la plus belle forme et d'un porphyre des plus précieux. Sur le couvercle est placée la statue colossale du pape, toute de bronze, et dont les vêtements et la tiare sont dorés; à droite et à gauche sont deux vertus, trop éblouissantes sans doute, mais dont l'expression n'est pas mauvaise.

L'art arriva à un effet complétement théâtral dans le monument funéraire du savant Benoît XIV, Lambertini (1740-1758), ouvrage de Pietro Bracci. La statue gigantesque du pape est debout au-dessus d'une des portes de Saint-Pierre, — disposition inusitée et toute nouvelle. Il étend le bras avec un mouvement si affecté, qu'on a de la peine à reconnaître dans cet

homme un pape qui bénit; on serait plutôt tenté d'y voir un acteur content de lui-même au moment où il déclame une tirade favorite. C'est la dernière figure de pape qui appartienne à la période du maniérisme.

En effet le tombeau de son successeur, Clément XIII, Carlo Rezzonico, de Venise (1758-1769), est déjà l'œuvre de Canova. L'artiste le découvrit le 4 avril 1795, devant un immense concours de peuple : Rome entière était là; et ce fut une victoire complète sur les partisans de la manière du Bernin. Déguisé en abbé, il s'était mêlé à la foule qui entourait son monument, pour écouter à son aise les jugements qu'on en portait. Il fut satisfait; la nature avait enfin vaincu le faux goût, et cette œuvre fut le premier triomphe de l'esprit classique renouvelé. Car bien que Canova eût déjà découvert le monument de Clément XIV, ce travail, le premier qu'il eût fait à Rome, était encore conçu dans le style traditionnel. Et ces deux tombeaux, du reste, sont des monuments remarquables dans l'histoire de l'art, qui doit tant de reconnaissance aux papes. Le tombeau de Clément XIII se compose d'un socle en marbre très-élevé, au milieu

duquel s'ouvre une porte dans l'ancien style dorique, et qui donne accès dans le caveau; sur les marches sont couchés les deux célèbres lions de marbre; auprès du sarcophage, qui est très-simple, on voit à gauche du spectateur la Religion debout et tenant la croix, figure trop roide et trop massive; à droite s'appuie le génie de la mort, tenant une torche renversée.

C'est une figure gracieuse, mais trop sentimentale, et qui n'est pas exempte de maniérisme. Dans la tête de ce génie, que Canova lui-même regardait comme un de ses plus beaux ouvrages, on reconnaît l'influence que l'étude de l'antique, et surtout l'Apollon du Belvédère, avait exercée sur l'artiste. Il représenta le pape à genoux, les mains jointes et priant; et il sut mettre dans cette tête remarquable un sentiment profond de l'âme. Quand on regarde ce tombeau à côté des monuments du dix-septième siècle qui sont à Saint-Pierre, l'œuvre de Canova s'élève très-haut, et il semble être séparé d'eux par un abîme de siècles.

Le tombeau de Clément XIII est encore intéressant

comme monument historique de cette époque. C'est sous le pontificat de ce pape que l'ordre des jésuites fut cité devant le tribunal de l'Europe. La philosophie, cette fille de la réforme et du génie cosmopolite de la civilisation, avait donc ébranlé bien fortement le grand édifice élevé par Carrafa ; on vit alors comment les théories et l'opinion, quand elles ont pénétré l'esprit public, peuvent renverser les institutions les plus fortes du passé. Le 3 février 1769 le consistoire réuni devait prononcer la sentence qui allait terminer ce grand procès, et le pape mettre bas, devant le génie des temps nouveaux, l'arme la plus acérée du catholicisme. Le pauvre vieillard mourut la nuit même qui précéda le 3 février, l'âme brisée de douleur. Il était âgé de soixante-quinze ans.

Ce qu'il n'avait pas eu le courage de faire, son célèbre successeur, Clément XIV, Ganganelli (1769-1774), l'accomplit. C'était une noble nature, plus élégante que forte; la philosophie humanitaire du dix-huitième siècle semblait monter avec lui sur le trône de saint Pierre. Nous y avons vu des papes héroïques et platoniciens, nous y trouvons mainte-

nant un pape philanthrope, selon le génie de cette époque.

L'an 1773 il supprima l'ordre des jésuites, et l'on a dit qu'il aurait autant valu pour lui prendre du poison. Bientôt après sa figure commença à changer, sa santé à décliner; il se plaignait toujours de violentes douleurs d'entrailles. Il passa comme une ombre. « Je vais dans l'éternité, dit-il, et je sais pourquoi. » Il mourut le 22 septembre 1774, à l'âge de soixante-neuf ans. Son corps devint noir immédiatement, et il se décomposa si vite, qu'on ne put l'exposer pour le baisement des pieds. Et cependant sa constitution robuste semblait lui promettre cent ans de vie.

Son tombeau est dans l'église dei Santi-Apostoli. Canova suit encore le style de ses devanciers dans ce monument; car, bien qu'il témoigne d'un goût plus noble et plus sûr, on voit trop que l'artiste n'était qu'un commençant. La Tempérance s'appuie sur le sarcophage, au pied duquel la Douceur est assise en habits de deuil : figures d'un bon style, mais assez médiocres. Le pape est représenté assis et bénissant,

vêtu de riches habits, dont les plis ont plus de naturel, mais qui manquent de simplicité. Il n'y a pas, à vrai dire, de motif plus scabreux pour l'art qu'une statue de pape ; car la sculpture a surtout le nu pour objet, et ici on lui donne à faire une figure qui doit être nécessairement enveloppée d'épais vêtements. Aussi le Bernin et ses élèves tirèrent-ils les combinaisons les plus aventureuses des habits pontificaux ; ils les firent voler au hasard, en plis confus, ou les ramenèrent sur les genoux de leurs figures, comme ils eussent fait pour le Jupiter assembleur de nuages d'Homère.

Dans la manière dont le pape tient sa main levée, Canova s'éloignait déjà de l'usage traditionnel. Son Clément XIV étend le bras avec un geste de commandement. Peut-être ce geste est-il emprunté à la statue équestre de Marc-Aurèle sur le Capitole ; mais il semble forcé et a quelque chose de trop dictatorial pour convenir à Ganganelli ; car si nous fixons le visage plein de bienveillance de ce pape, nous nous rappellerons aussitôt quel homme fut Ganganelli : — un Joseph II parmi les papes ; et comme Joseph II et

tous ceux qui ont voulu réformer l'humanité à l'aide des lois de la philosophie, une figure tragique.

Mais plus malheureux encore que Clément fut le pape sous le règne duquel la révolution française éclata, Pie VI, Braschi. Aucun de ses prédécesseurs n'a souffert davantage, ni Boniface VIII, ni Clément VII, ses frères d'infortune; et bien peu d'autres ont été exposés à d'aussi terribles vicissitudes que celles dont il fut la victime pendant un long règne de vingt désastreuses années (1775-1799). Son corps repose au Vatican, son cœur à Valence, où Napoléon lui fit ériger un monument. Seule sa statue est à genoux sur le pavé de la Confession de Saint-Pierre, et y restera en prière aussi longtemps que la grande église durera. Elle est de Canova. On voit là-bas, au fond, par-dessus les lampes éternelles, la figure voilée d'ombres de l'infortuné vieillard; et elle vous raconte l'histoire de toutes les douleurs que son âme eut à souffrir. Qui ne sait comment Pie VI fut violemment arraché du Vatican à l'époque de la première république franco-romaine de 1798, comment de ville en ville il fut traîné en exil, et comment il mourut

dans la misère, sur le sol étranger. Celui qui parcourt aujourd'hui les salles magnifiques du musée Pio-Clementino ne pense guère, au milieu de cette richesse sans fin de belles statues, à la tragique destinée des deux papes qui les y ont placées pour les délices de l'humanité.

Ainsi le dix-huitième siècle finissait pour la papauté par l'exil.

VII

Elle se releva de cette grande chute avec Pie VII, Chiaramonti (1800-1823). Il semblait même qu'elle allait remonter encore une fois au rang d'institutrice du monde, comme au temps de Charles le Grand : car Pie VII couronna le nouveau Charlemagne ; et lui qui n'était employé que comme un instrument dans les mains de la politique, au moment même où il sacrait Napoléon, il le faisait descendre de la hauteur extraordinaire qu'il avait prise comme représentant le génie des temps modernes, et sa main vengeresse le rejetait dans le moyen âge, au fond du passé, lui fermant l'infini de l'avenir. Ce fut là le dernier acte politique de la papauté, acte purement négatif d'ailleurs ; mais il ouvre en même temps le dix-neuvième

siècle, ce siècle si pauvre d'actes et de faits, et qui, grand par la culture matérielle, a fait une si triste figure avec le riche héritage d'idées que lui avait laissé le siècle précédent.

Pie VII eut aussi beaucoup à souffrir, et il supporta ses malheurs avec un cœur héroïque, digne de son prédécesseur; lui aussi fut traîné en exil, lui aussi vit ses États anéantis. Mais il revint, et répara les pertes de l'Église. Par la bulle du 7 août 1814 il rétablit l'ordre des jésuites, et renouvela même l'inquisition; mais quelque parti que lui et ses successeurs aient su tirer de la restauration au profit de l'ancienne hiérarchie, la vieille idée d'Arnaldo di Brescia et des Albigeois n'en était pas moins revenue au monde avec Napoléon : cette idée que le pape n'est qu'un évêque et un prêtre. Pie VII, l'intrépide et ferme bénédictin, mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans, au Quirinal, après un règne d'une longueur exceptionnelle, puisqu'il ne s'en fallait que de deux ans pour qu'il eût atteint la durée de celui de saint Pierre[1].

1. Voici les noms des papes qui ont régné plus de 20 ans. Saint

Ce fut Thorwaldsen qui fit son monument à Saint-Pierre. C'est une œuvre d'une grande finesse, et d'une grâce et d'une simplicité modestes ; et de même qu'elle est l'expression de l'époque qui venait de commencer pour l'art, elle montre aussi le caractère moderne de la papauté, où le principe spirituel et le principe d'enseignement sont mis encore une fois en évidence. Toute pompe extérieure a disparu ; mais aussi la puissance et la majesté souveraine qui dominent le monde. Tout surchargés et ampoulés que fussent les monuments du dix-septième siècle, quelque choquants qu'ils puissent être pour le spectateur, il n'en est pas moins évident que même les artistes de ce temps avaient une idée beaucoup plus haute de la papauté que Canova et Thorwaldsen ne l'ont jamais pu concevoir. On serait presque tenté de trouver le tombeau de Pie VII trop protestant. Si l'on est curieux de voir l'histoire de la papauté dans ses deux formes les plus opposées, on n'a qu'à aller du tom-

Silvestre, 23 ans ; Adrien Ier, 23 ans ; Léon III, 21 ans ; Alexandre III, 21 ans ; Urbain VIII, 21 ans ; Clément XI, 21 ans ; Pie VI, 24 ans, 6 mois ; Pie VII, 23 ans.

beau de Jules II, du Moïse de Michel-Ange, ou même encore de la statue de Paul III, devant l'œuvre de Thorwaldsen. Et là, que l'on regarde Pie VII, ce fin et tranquille vieillard, recueilli, calme, qui de sa chaise de marbre lève doucement la main comme pour donner un avis. Il est assis au-dessus d'un soubassement orné d'une porte de tombeau de style dorique, et sur les marches sont debout la Force et la Foi, figures pleines d'expression et d'un sentiment profond. Dans la niche où est le pape on voit encore à ses côtés deux petits génies ailés qui affaiblissent encore plus le caractère de l'ensemble. Au reste, ce tombeau n'est pas en harmonie avec les proportions gigantesques de Saint-Pierre, ni avec son ornementation; et s'il surpasse le tombeau de Clément XIII, de Canova, par le naturel et la simplicité du style, il en reste bien loin comme vigueur d'effet.

Mais nous voici arrivés à la fin de notre pèlerinage à travers le monde souterrain de la papauté. Nous n'avons plus que deux monuments à regarder. Le sculpteur Fabris a fait le tombeau de Léon XII, della Genga (1823-1829). Il consiste en une statue du

pape, d'un style malheureusement beaucoup trop moderne, qu'on a placée au-dessous d'une porte. Pie VIII, Castiglione qui ne régna qu'un an, aura bientôt son tombeau. Les cardinaux nommés par son successeur Grégoire XVI, Cappellari (1831-1846), lui ont élevé un grand monument, œuvre du sculpteur Amici, qui fut placé à Saint-Pierre en 1855.

L'architecture en est analogue à celle du tombeau de Canova. Le pape est assis, donnant la bénédiction, et dans une pompe assez tranquille.

Et maintenant nous pouvons quitter Saint-Pierre; mais en sortant nos yeux tombent sur cette urne tout unie de marbre blanc qui est placée au-dessus d'une des portes latérales de la chapelle du chœur. On y lit aujourd'hui en caractères d'or : Gregorius XVI. Ce cercueil est le *memento mori* de chaque pape régnant; car aussitôt après sa mort son cadavre y est déposé, et il y reste jusqu'au moment où il peut être transporté dans le tombeau qu'on lui a élevé. Aujourd'hui il est vide et il attend sa proie, Pie IX.

Il y a quelques années à peine il était l'amour, l'espérance du monde, et lorsqu'il sortit du conclave

il fut salué par un enthousiasme de joie que peu de papes ont rencontré comme lui. Un an plus tard Rome retentissait de cris bien différents; lui-même il fuyait vers l'exil, et lançait l'anathème sur son peuple. Bien vite, hélas! changent les sentiments, les destinées et la position des hommes lorsque le temps, que nul ne peut prévoir ou calculer, les saisit; et peut-être les papes sont-ils encore plus sujets à ces vicissitudes que le reste des hommes.

La papauté, dit une vieille prophétie du douzième siècle sur les papes, subsistera jusqu'à la destruction de Rome; et si nous faisons le compte des règnes qui y sont prédits nous trouvons que l'heure de cette destruction approche. Voici les derniers *signes* que donne la prophétie; nous y ajoutons les noms correspondants des papes que nous connaissons jusqu'à aujourd'hui.

Le voyageur apostolique [Pie VI].
L'aigle de proie [Pie VII].
Le chien et le serpent [Léon XII].
L'homme pieux [Pie VIII].
Celui qui vient des bains de l'Étrurie [Grégoire XVI].

La croix de la croix [Pie IX].
Lumière dans le ciel.
Feu ardent.
Religion en ruine.
Foi intrépide.
Pasteur angélique.
Pasteur et matelot.
Fleur des fleurs.
De la moitié de la lune.
L'homme du travail du soleil.
Gloire de l'olive.

A l'époque de la dernière persécution qui frappera la sainte Église romaine, le trône pontifical sera occupé par le Romain Pierre, deuxième du nom, qui mènera paître ses ouailles en grande peine et travail, et après qu'ils seront arrivés à leur fin, la ville aux sept collines sera détruite et le terrible juge viendra juger son peuple. Amen [1].

1. On attribue ordinairement cette prophétie, très-populaire à Rome, à saint Malachie, archevêque d'Armagli, en Irlande (mort en 1148). D'autres croient qu'elle fut faite à l'époque du conclave de 1590. Arnold Wion la publia le premier dans le *Lignum vitæ* (lib. II, c. XL), en 1595 ; il y eut ensuite un très-grand nombre d'éditions de cette singulière élucubration, sur laquelle on a beaucoup écrit pour et contre. La prophétie commence à Célestin II et, poursuivant l'énumération des papes, elle arrive par Pie VI à *Peregrinus apostolicus*, où l'on a retrouvé son voyage à Vienne et son exil; pour

Il y a mille ans que le moine Béda a dit : « Lorsque le Colisée tombera Rome tombera; quand tombera Rome, tombera le monde. » S'il avait vu Saint-Pierre,

Pie IX, *Crux de cruce,* ce que les Romains appliquent aux événements de sa vie.

Voici le texte latin :

Peregrinus apostolicus.
Aquila rapax.
Canis et coluber.
Vir religiosus.
De balneis Etruriæ.
Crux de cruce.
Lumen in cœlo.
Ignis ardens.
Religio depopulata.
Fides intrepida.
Pastor angelicus.
Pastor et nauta.
Flos florum.
De medietate lunæ.
De labore solis.
Gloria olivæ.

In persecutione extrema sanctæ romanæ Ecclesiæ sedebit Petrus Romanus (secundus), qui pascet oves in multis tribulationibus, quibus transactis civitas septicollis diruetur, et Judex tremendus judicabit populum suum. Amen.

peut-être se serait-il écrié : lorsque Saint-Pierre tombera, Rome tombera ; quand tombera Rome, le monde tombera.

Le Colisée, Saint-Pierre, Rome, le monde, tout cela doit tomber un jour,

INSCRIPTIONS LATINES

TITULUS FELICIS PAPAE IV.

Certa fides iustis coelestia regna patere,
  Antistes Felix quae modo laetus habet;
Praelatus multis, humili pietate superbus
  Promeruit celsum simplicitate locum.
Pauperibus largus, miseris solatia praestans,
  Sedes Apostolicae crescere fecit opes.

II

TITULUS PELAGII PAPAE I.

Terrenum corpus claudant haec forte sepulchra,
  Nil sancti meritis derogatura viri.
Vivit in arce poli coelesti luce beatus,
  Vivit et hic cunctis per pia facta locis:
Surgere judicio certus dextramque tenere
  Angelicam partem se rapiente manu
Virtutum numeret titulus Ecclesia Dei
  Quos ventura velut saecula ferre queant!
Rector apostolicae fidei veneranda retexit
  Dogmata, quae clari constituere patris,

Eloquio curans errorum schismate lapsos,
Ut veram teneant corda placata fidem.
Sacravit multo divina lege ministros,
Nil pretio faciens immaculata manus:
Captivos redimens, miseris succurrere promptus,
Pauperibus nunquam parta negare sibi
Justia participans laeti moderatur opimus
Alterius gemitus credidit esse suos.
Hic requiescit Pelagius Papa. Qui sedit annos IV.
Menses X. Dies XVIII. Depositus IV. Nonas Martii.

III

TITULUS GREGORII PAPAE I.

Suscipe terra tuo corpus de corpore sumptum,
Reddere quod valeas, vivificante Deo.
Spiritus astra petit : lethi nil jura nocebunt
Cui vitae alterius mors magis ipsa via est.
Pontificis summi hoc clauduntur membra sepulchro,
Qui innumeris semper vivit ubique bonis,
Esuriem dapibus superavit, frigora veste
Atque animas monitis texit ab hoste sacris
Implebatq; actu, quicquid sermone docebat,
Esset ut exemplum, mystica verba loquens.
Ad Christum Anglos convertit pietate magistra,
Sic fidei acquirens agmina gente nova.

Hic labor, hoc studium, haec tibi cura, hoc pastor agebas,
Ut Domino offerres plurima lucra gregis.
Hisque Dei Consul factus laetare triumphis:
Nam mercedem operum jam sine fine tenes.
Hic requiescit Gregorius I. PP. qui sedit annos XIII.
Menses sex. dies X. Depositus IV. Idus Martii.

IV

TITULUS BONIFACII PAPAE IV.

Gregorio quartus jacet hic, Bonifacius almus
Huius, qui sedis fuit aequus Rector et aedis,
Tempore, qui Focae cernens Templum fore Romae
Delubra cunctorum fuerunt quae Daemoniorum,
Hoc expurgavit, Sanctis cunctisq; dicavit.
Eius Natalis solemnia qui celebratis
Primis Septembris fert haec lux quarta Kalendis:
Octavus titulo hoc Bonifacius ossa reperta
Hac locat erecta Bonifatii nominis ara.

V

TITULUS ADRIANI PAPAE I.

Hic pater Ecclesiae, Romae decus, inclytus auctor,
Hadrianus requiem Papa beatus habet:

Vir cui vita Deus, pietas lex, gloria Christus,
Pastor apostolicus, promptus ad omne bonum
Nobilis ex magna genitus jam gente parentum,
Sed sacris longe nobilior meritis:
Exornare studens devoto pectore Pastor
Semper ubique suo templa sacrata Deo,
Ecclesias donis populos et dogmate sancto
Imbuit, et cunctis pandit ad astra viam.
Pauperibus largus, nulli pietate secundus,
Ut pro plebe sacris pervigil in precibus:
Doctrinis, opibus, muris erexerat arces,
Urbis et orbis honos, inclyta Roma tuas.
Mors cui nil nocuit, Christi quae morte perempta est,
Janua sed vitae mox melioris erat.
Post patrem lacrymans Carolus haec carmina scripsi,
Tu mihi dulcis amor, te modo plango Pater.
Tu memor esto mei : sequitur te mens mea semper,
Cum Christo teneas regna beata poli.
Te Clerus, Populus magno dilexit amore,
Omnibus unus amor, optime Praesul, eras.
Nomina jungo simul titulis, clarissime, nostra
Hadrianus, Carolus, Rex ego, tuque Pater;
Quisque legas versus, devoto pectore supplex
Amborum mitis, dic, miserere Deus.
Haec tua nunc teneat requies, carissime, membra,
Cum sanctis anima gaudeat alma Dei.
Ultima quippe tuas donec tuba clamet in aures,
Principe cum Petro, surge videre Deum.

Auditurus eris vocem, scis, judicis almam :
Intra nunc Domini gaudia magna tui.
Tum memor sis tui nati, pater optime, posco,
Cum Patre, dic, natus pergat et iste meus.
O pete Regna, Pater felix, coelestia Christi :
Inde tuum precibus auxiliare gregem.
Dum sol ignicomo rutilus splendescit ab axe,
Laus tua, Sancte Pater, semper in orbe manet.
Sedit Beatae Mem. Hadrianus Papa Annos
Mens. X. D. XVII. Obiit VII. Kal. Jan.

VI

TITULUS GREGORII PAPAE V.

† Hic quem claudit humus, oculis vultuque decorum,
† Papa fuit Quintus nomine Gregorius;
† Ante tamen Bruno Francorum regia proles,
† Filius Ottonis de genitrice Judith.
† Lingua Teutonicus Vuangia doctus in Urbe,
† Sed iuvenis cathedram sedit Apostolicam;
† Ad binos annos et menses circiter octo,
† Ter senos Februo connumerante dies.
† Pauperibus dives, per singula sabbata vestes
† Divisit, numero cautus Apostolico.
† Usus Francisca, vulgari, et voce Latina.
† Instituit populos eloquio triplici.

† Tertius Otto sibi Petri commisit ovile,
† Cognatis manibus unctus in imperium.
† Exuit et postquam terrenae vincula carnis
† Aequivoci dextro sustituit lateri.

Decessit XII Kal. Maii.

VII

TITULUS SYLVESTRI PAPAE II.

Iste locus mundi Sylvestri membra sepulti
Venturo Domino conferet ad sonitum.
Quem dederat mundo celebrem doctissima virgo,
Atque caput mundi culmina Romulea,
Primum Gerbertus meruit Francigena sede
Rhemensis populi Metropolim patriae.
Inde Ravennatis meruit conscendere summum
Ecclesiae regimen nobile, fitque potens.
Post annum Romam mutato nomine sumpsit,
Ut toto Pastor fieret Orbe novus.
Cui nimium placuit sociali mente fidelis,
Obtulit hoc Caesar Tertius Otto sibi.
Tempus uterque comit clara virtute sophiae,
Gaudet et omne seclum, frangitur omne reum.
Clavigeri instar erat Caelorum sede potitus,
Terna suffectus cui vice Pastor erat.

Iste vicem Petri postquam suscepit, abegit
Lustrali spatio secula morte sui.
Obriguit mundus discussa pace triumphos
Ecclesiae nutans dedidicit requiem
Sergius hunc loculum miti pietate sacerdos,
Successorque suus compsit, amore sui.
Quisquis ad hunc tumulum devexa lumina vertes
Omnipotens Domine, dic, miserere sui.
Obiit A. Dominicae Incarnationis MIIII. Indictione I.
Mensis Mai Die XII.

VIII

TITULUS GREGORII PAPAE VII.

Gregorio VII. Soanensi P. O. M. Ecclesiasticae Libertatis Vindici Acerrimo, Assertori Constantissimo, Qui Dum Rom. Pontificis Auctoritatem Adversus Henrici Perfidiam Strenue Tuetur, Salerni Sancte Decubuit, Anno Domini MLXXXV. VIII Kal. Junii, Marcus Antonius Columna, Marsilius Bononiensis, Archiepiscopus Salernitanus, Cum Illius Corpus, Quingentos Circiter Annos, Sacris Amictum, Ac Fere Integrum Reperisset, Ne Tanti Pontificis Sepulchrum, Diutius Memoria Careret; Gregorio XIII. Bononiense Sedente, Anno Domini MDLXXVIII. Pridie Kalendas Quintilis.

IX

TITULUS VICTORIS PAPAE III.

Quis fuerim, vel quid, qualis, quantusque doceri,
Si quis forte velit aurea scripta docent.
Stirps mihi Magnatum, Beneventus patria, nomen
Est Desiderius, tuque Casine decus:
Intactam sponsam, matrem, patriamq; propinquos
Spernens huc propero, Monachus efficior.
Abbas deinc factus, studui pro tempore totum,
Ut nunc adspicitur, hunc renovare locum
Interea fueram Romana clarus in Urbe
Presbyter Ecclesiae Petre beatae tuae.
Hoc senis lustris minus anno functus honore,
Victor Apostolicum scando dehinc solium,
Quatuor et senis vix mensibus inde peractis.
Bis-sex lustra gerens, mortuus hic tumulor.
Solis virgineo stabat lux ultima signo,
Cum me sol verus hinc tulit ipse Deus.

X

TITULUS LUCII PAPÆ III.

Luci Luca tibi dedit ortum Pontificatum
Ostia, Papatum, Roma, Verona mori.
Immo Verona dedit verum tibi vivere, Roma
Exilium, curas Ostia, Luca mori.
Obiit S. Pater D. D. Lucius Papa III. MCLXXXV
Die XXV.

XI

TITULUS INNOCENTII PAPAE IV.

Hic superis dignus, requiescit Papa benignus,
Laetus de Flisco, sepultus tempore prisco
Vir sacer, et rectus, sancto velamine tectus.
Ut iam collapso mundo temeraria passo,
Sancta ministrari urbs posset quoque rectificari,
Concilium fecit, veteraque jussa refecit,
Hæreses illisa tunc extitit atque recisa,
Moenia direxit, recte sibi credita rexit,
Stravit inimicum Christi colubrum Fridericum.
Janua de nato gaudet sic clarificato.
Laudibus immensis, urbs tu quoq; Parthenopensis.

Pulchra decore satis, dedit hic sibi plurima gratis.
Hoc titulavit ita Umbertus Metropolita.

† †

D. O. M.
Innocentio IV. Pont. Max.
De Omni Christiana Rep. Optime Merito
Qui Natali S. Ioannis Baptistae
Ann MCCXLIII.
Pontifex Renunciatus
Die Apostolor. Principi Sacra Coronatus
Quum Purpureo Primus Pileo
Cardinales Exornasset
Neapolim A Conrado Eversam
S. P. Restituendam Curasset
Innumerisque Aliis Praeclare Et Prope
Divine Gestis Pontificatum Suum
Quam Maxime Illustrem Reddidisset
Anni MCCXLIV.
B. Luciae Virginis Luce Hac Luce Cessit.
Annibal De Capua Archiep. Neap.
In Sanctissimi Viri Memoriam
Aboletum Vetustate Epigramma restituit.

XII

TITULUS URBANI PAPAE IV.

Archilevita fui, Pastorque gregis Patriarcha,
Tunc Jacobus, posui mihi nomen ab urbe Monarcha.
Tunc Civis exivi, Tumuli post condor in archa,
Te sine fine frui, tribuas mihi summe gerarcha.

XIII

TITULUS GREGORII PAPAE X.

Gregorius denus virtutum Luce serenus
Dormit in hac arca, dignus Romae patriarcha
Quem genuit Placentia, urbs Aretina tenet.

XIV

TITULUS GREGORII PAPAE XI.

Chr. Sal.

Gregorio XI. Lemovicensi
Humanitate Doctrina Pietateque Admirabili Qui Ut Italiae Seditionibus Laboranti Mederetur Sedem Pontificiam Avenioni Diu Translatam Divino Afflatu Numine hominumq. Maximo Plausu Post Annos Septuaginta Romam feliciter Reduxit Pontificatus
Sui anno VII.

S. P. Q. R. Sanctæ Religionis Ut Beneficii Non Immemor
Gregorio XIII. Pont. Opt. Marc. Comprobante.
Anno Ab Orbe Redempto CIƆIƆ,LXXXIIII. Pos.
Joanne Petro Draco
Cyriaco Malthaeio Coss
Jo Baptista Albero
Thoma Bubalo De Cancellariis Priore.

XV

TITULUS URBANI PAPAE VI.

Hac animo magnus, sapiens, justusq; Monarcha
Parthenopeus adest Urbanus sextus in archa.
Fervebat fidei latebras conferre magistris
O decus! his fretus semper post prandia sistris.
Schismatibus magnis animo maiore regebat
Omne Simoniacum tanto sub Pater tremebat.
Quid iuvat hunc terris mortali tollere laude
Pro meritis coeli splendet sibi gloria valde.

XVI

TITULUS EUGENII PAPAE IV.

Eugenius iacet hic quartus, cor nobile cuius
Testantur vitae splendida facta suae,
Istius ante sacros se praebuit alter ab ortu,
Alter ab occasu Caesar uterque pedes,

Alter ut accipiat fidei documenta Latinae,
Alter ut aurato cingat honore caput.
Quo duce, et Armenii Graccorum exempla secuti
Romanam agnorunt, Aethiopesque fidem.
Inde Syri, ac Arabes, mundique e finibus Indi,
Magna, sed hæc animo cuncta minora suo.
Nam valida rursum Turcos jam classe petebat,
Dum petit, ast illum sustulit atra dies.
Qui semper vanos mundi contempsit honores,
Atque hac impressa condite, dixit humo,
Sed non quem Rubro decoraverat ille Galero,
Non hoc Franciscus stirps sua clara tulit.
Suscepitque memor meriti tam nobile, quod nunc
Cernis tam praestans suoque iussu opus.

† †

Urbs. Venetum. Dedit. Ortum. Quid. Roma. Urbis.
Ut. Orbis. Jura. Det. Optanti. Caelica Regna. Deus.
Memoriae
Eugenii IIII.
Summi. Atq. Optimi. Pontificis
Hic. In. Pace. Gravis. In Bellis Pro. Christi.
Ecclesia. Impiger
In. Iniuriis. Patiens. Religiosorum. Amator. Ac. In
Eruditos. Viros. Munificus
Concilii. Basileensis. Insolentiam
Adversus. Pontificiam. Romanam. Potestatem

Concilio Florentiae. Celebrato. Refrenavit. Ac. Fregit.
In. Quo
Joannes. Paleologus. Graeciae. Imperator
Romanum. Caput. Agnoscens
Eius. Pedibus. se. Multasq. Externas. Et. Remotas
Nationes. Humill. substravit
Congregatio. Canonicorum. S. Gregorii. In. Alga. Venet.
Fundatori. Religiosissimo. Pietatis. Caussa P. C.

XVII

TITULUS NICOLAI PAPAE V.

Hic sita sunt Quinti Nicolai Antistitis ossa,
Aurea qui dederat secula Roma tibi
Consilio illustris, virtute illustrior omni
Excoluit doctos doctior ipse viros.
Abstulit errorem, quo Schisma infecerat Orbem,
Restituit mores, moenia, Templa, domos.
Tum Bernardino statuit sua sacra Senensi,
Sancta Jubelei tempora dum celebrat.
Cinxit honore caput Friderici, et conjugis aureo,
Res Italas icto foedere composuit.
Attica Romannæ complura volumina linguæ
Prodidit : en tumulo fundite thura sacro.

XVIII

TITULUS PII PAPAE II.

Pius II. Pont. Max. Natione. Hetruscus. Patria. Senensis. Gente. Picolominea. Sedit. Ann. VI. Brevis. Pont. Ingens. Fuit. Gloria. Conventum. Christ. Pro. Fide. Habuit. Oppugnatoribus. Rom. Sedis. Intra. Atque. Extra. Italiam. Resistit. Catharinam. Senensem. Inter. SS. Christi Retulit. Pragmaticam. In. Gallia. Abrogavit. Ferdinandum. Arrag. In. Reg. Siciliae. Bis. Fretum. Restituit. Rem Eccles. Auxit. Fodinas. Inventi. Tum. Primum. Aluminis Apud. Tolpham. Instituit. Cultor. Justitiae. Et. Religionis. Admirabilis. Eloquio. Vadens. In. Bellum. Quod Turcis. Indixerat. Anconae. Decessit. Ibi. Et. Classem Paratam. Et. Ducem. Venetorum. Cum. Suo. Senatu. Commilitones. Christi. Habuit. Relatus. In. Urbem. Patrum Decreto, Est. Hic Conditus. Ubi. Caput. Andreae. Apostoli Ad. Se. Ex. Peloponneso. Advectum. Collocavit. Jusserat Vixit. Annos. Quinquaginta. Octo. Menses. Novem. Dies XXVII. Franciscus. Cardinalis. Senensis. Avunculo. Suo Sanctissimo. Fecit. MCDLXIV.

XIX

TITULUS INNOCENTII. PAPAE VIII.

Innocentio VIII. Cibo P. M. Italiae. Pacis. Perpetuo Custodi. Novi. Urbis. Suo. Aevo. Inventi. Gloria. Regi. Hispaniarum. Catholici. Nomine. Imposito. Crucis. Sacrosanctae. Invento. Titulo. Lancea. Quae. Christi. Hausit Latus. A. Bajazete. Turcorum. Imp. Dono Missa. Aeternum. Insigne. Monumentum. E. Veteri. Basilica. Huc Translatum. Albericus. Cibo. Malaspina. Princeps. Massae Ferentilli. Dux. Marchio. Carrariae. Etc. Pronepos. Ornatius. Augustiusque. Posuit. Anno. Domini MDXXI.

XX

TITULUS HADRIANI PAPAE VI.

Hadriano VI. Pont. Max. Ex. Trajecto. Insigni. Infer Germanae. Urbe. Qui. Dum. Rerum. Humanar. Maxime Aversatur. Splendorem. Ultro. A. Procerib. Ob. Incomparabilem. Sacrarum. Disciplinar. Scientiam. Ac. Prope Divinam. Castissimi. Animi. Moderationem. Carolo V. Caes. Aug. Præceptor. Eccles. Dertuensi. Antistes. Sacri. Senatus. Patribus. Collega. Hispaniarum. Regni. Praeses Reipub. Denique. Crist. Divinitus. Pontif. Absen. Adscitus. Vix. Ann. LXIII. Men. D. XIII. Decessit. XVIII. Kal. Octob. Ann. A. Partu. Virg. MDXXIII. Pontif. Sui. Anno. II.

Wilhelmus Enchenvoirt. Illius. Benignitate. Et. Auspiciis JJ. S. Jo. Et. Pauli. Presb. Card. Dertuens. Faciundum Cur. Proh Dolor. Quantum. Refert. In. Quae. Tempora Vel. Optimi. Cuiusq. Virtus. Incidat.

XXI

TITULUS PAULI PAPAE IV.

Jesu. Christo. Spei. Et. Vitae Fidelium
Paulo. IIII. Carıafae Pont. Maximo
Eloquentia. Doctrina. Sapientia. Singulari
Innocentia. Libcralitate. Animi. Magnitudine. Præstant
Scelerum. Vindici. Integerrimo
Catholicae. Fide. Acerrimo. Propugnatori
Pius. V. Pontifex. Maximus
Grati. Et. Pii. Animi. Monumentum
Posuit
Vixit. An. LXXXIII. Mens. J. D. XX. Obiit. MDLIX.
XVIII. Kal. Sept. Pont. Sui. Anno V.

LISTE DES PAPES ROMAINS

DE FÉLIX IV A PIE IX

LISTE DES PAPES ROMAINS

DE FÉLIX IV A PIE IX

ANNÉES

526 à 530. Félix IV, Timbrius, de Bénévent, enterré à Saint-Pierre.

530 à 532. Boniface II, Goth, Romain, à Saint-Pierre.

532 à 535. Jean II, Mercurius, Romain, à Saint-Pierre.

535 à 536. Agapitus I, Romain, mort à Constantinople et enterré à Saint-Pierre.

536 à 540. Silverius, de Trosinone, dans la Campagne romaine, enterré dans l'île de Palmaria.

540 à 555. Vigilius, Romain, mort à Syracuse, enterré à Saint-Pierre.

555 à 560. Pélage I, Vicarianus, Romain, enterré à Saint-Pierre.

560 à 573. Jean III, Catélinus, Romain, à Saint-Pierre.

574 à 578. Benoît I, Bonosus, Romain, à Saint-Pierre.

578 à 590. Pélage II, Goth, Romain, à Saint-Pierre.

590 à 604. Grégoire I, de la famille romaine Anicia, à Saint-Pierre.

604 à 606. Sabinianus, de Volterra, à Saint-Pierre.

607. Boniface III, Romain, à Saint-Pierre.

608 à 615. Boniface IV, de Valeria, dans les Abruzzes, à Saint-Pierre.

ANNÉES

615 à 618. Adéodat ou Déodat I, Romain, à Saint-Pierre.

619 à 625. Boniface V, Napolitain, à Saint-Pierre.

625 à 638. Honorius I, de la Campanie, à Saint-Pierre.

640. Séverin, Romain, à Saint-Pierre.

640 à 642. Jean IV, de Zara, en Dalmatie, à Saint-Pierre.

642 à 649. Théodore, Grec, à Saint-Pierre.

649 à 654. Martin I, de Todi, mort en exil dans la Crimée, enterré à Saint-Martin ai Monti, à Rome.

654 à 657. Eugène I, Romain, de l'Aventin, enterré à Saint-Pierre.

657 à 672. Vitalien, de Segni, dans la Campagne romaine, à Saint-Pierre.

672 à 676. Déodat II, Romain, à Saint-Pierre.

676 à 678. Donus I, Romain, à Saint-Pierre.

678 à 682. Agathon, de Reggio, à Saint-Pierre.

682 à 683. Léon II, Sicilien, à Saint-Pierre.

684 à 685. Benoît II, Romain, à Saint-Pierre.

685 à 686. Jean V, d'Antioche, à Saint-Pierre.

686 à 687. Conon, Thrace, à Saint-Pierre.

687 à 701. Sergius I, d'Antioche, à Saint-Pierre.

701 à 705. Jean VI, Grec, à Saint-Pierre.

705 à 707. Jean VII, Grec, de Bossana, à Saint-Pierre.

708. Sisinnius, Syrien, à Saint-Pierre.

708 à 715. Constantin, Syrien, à Saint-Pierre.

715 à 731. Grégoire II, Romain, à Saint-Pierre.

ANNÉES

731 à 741. Grégoire III, Syrien, à Saint-Pierre.

741 à 752. Zacharie, Syrien, de San Severino, à Saint-Pierre.

752 à 757. Étienne II, Romain, à Saint-Pierre.

757 à 767. Paul I, Romain, à Saint-Pierre.

768 à 772. Étienne III, Romain, à Saint-Pierre.

772 à 795. Adrien I, Romain, à Saint-Pierre.

795 à 816. Léon III, Romain, à Saint-Pierre.

816 à 817. Étienne IV, Romain, à Saint-Pierre.

817 à 824. Pascal I, Romain, à Sainte-Praxide, à Rome.

824 à 827. Eugène II, Romain, à Saint-Pierre.

827. Valentin, Romain, à Saint-Pierre.

827 à 844. Grégoire IV, Romain, à Saint-Pierre.

844 à 847. Sergius II, Romain, à Saint-Pierre.

847 à 855. Léon IV, Romain, à Saint-Pierre.

855 à 858. Benoît III, Romain, à Saint-Pierre.

858 à 867. Nicolas I, Romain, à Saint-Pierre.

867 à 872. Adrien II, Romain, à Saint-Pierre.

872 à 882. Jean VIII, Romain, à Saint-Pierre.

882 à 884. Marin I, autrement Martin II, de Montefiascone, à Saint-Pierre.

884 à 885. Adrien III, Romain, au couvent de Nonantola, près de Modène.

885 à 891. Étienne V, Romain, à Saint-Pierre.

891 à 896. Formoso, Corse, fut jeté dans le Tibre.

896. Boniface VI, Romain, enterré à Saint-Pierre.

896 à 897. Étienne VI, Romain, étranglé en prison.

ANNÉES

897. Romain, de Gallise, près de Civita Castellana, enterré à Saint-Pierre.

898. Théodore II, Romain, à Saint-Pierre.

898 à 900. Jean IX, de Tivoli, à Saint-Pierre.

900 à 903. Benoît IV, Romain, à Saint-Pierre.

903. Léon V, de la Campagne de Rome, à Saint-Jean de Latran.

903 à 904. Christofore, Romain, à Saint-Pierre.

904 à 911. Sergius III, Romain, à Saint-Pierre ou à Saint-Jean de Latran.

911 à 913. Anastase III, Romain, à Saint-Pierre.

913 à 914. Lando, du pays des Sabins, à Saint-Pierre.

914 à 928. Jean X, Romain, étranglé en prison.

928 à 929. Léon VI, Romain, enterré à Saint-Pierre.

929 à 931. Étienne VII, Romain, à Saint-Pierre.

931 à 936. Jean XI, fils d'Albéric, de Tusculum. Il mourut en prison et fut enterré à Saint-Jean de Latran.

936 à 939. Léon VII, Romain, enterré à Saint-Pierre.

939 à 942. Étienne VIII, Romain, à Saint-Pierre.

942 à 946. Marin II ou Martin III, Romain, à Saint-Pierre.

946 à 956. Agapet II, Romain, à Saint-Jean de Latran.

956 à 964. Jean XII, Octavianus, de Tusculum, assassiné, enterré à Saint-Jean de Latran.

964 à 965. Benoît V, Grammaticus, Romain, inhumé d'abord à Hambourg, ensuite à Rome.

965 à 972. Jean XIII, Romain, enterré à Saint-Paul hors les murs.

ANNÉES	
972 à 974.	Benoît VI, Romain, égorgé dans le château de Saint-Ange.
974 à 975.	Donus II, Romain, enterré à Saint-Pierre.
975 à 984.	Benoît VII, Romain, à Santa-Croce in Gerusalemme, à Rome.
984 à 985.	Jean XIV, né à Pavie, mort de faim au château Saint-Ange.
985 à 996.	Jean XV, Romain, enterré à Saint-Pierre.
996 à 999.	Grégoire V, Bruno, Saxon, à Saint-Pierre.
999 à 1003.	Sylvestre II, Gerbert, Français, à Saint-Jean de Latran.
1003.	Jean XVII, Secchi (?).
1003 à 1009.	Jean XVIII, Phazianus, à Saint-Jean de Latran.
1009 à 1021.	Sergius IV, Bocca di Porco, Romain (?).
1021 à 1024.	Benoît VIII, de Tusculum, à Saint-Pierre.
1024 à 1033.	Jean XIX, frère du précédent, à Saint-Pierre.
1033 à 1044.	Benoît IX, de Tusculum, à Grotta Ferrata, près de Rome.
1044 à 1046.	Grégoire VI, Gratianus, Romain. Il mourut au couvent de Cluny.
1046 à 1047.	Clément II, Puyder, Saxon, enterré à Bamberg.
1048.	Damase II, Boppo, Bavarois, à Saint-Laurent hors les murs.
1049 à 1054.	Léon IX, Bruno, Alsacien, à Saint-Pierre.
1055 à 1057.	Victor II, Gebhard, Allemand, dans l'église de Santa-Reparata, à Florence.

ANNÉES

1058. Etienne IX, Lorrain, à Santa-Reparata, à Florence.

1058 à 1059. Benoît X, Mincius, de Tusculum, à Sainte-Marie Majeure.

1059 à 1061. Nicolas II, Gerhard, Bourguignon. Il mourut à Florence.

1061 à 1073. Alexandre II, Anselmo di Badagio, Milanais, enterré à Saint-Jean de Latran.

1073 à 1085. Grégoire VII, Hildebrand, de Soana, au Dôme de Salerne.

1086 à 1087. Victor III, Dendérius, Lombard, de Bénévent, au mont Cassin.

1088 à 1099. Urbain II, Eudes ou Odon, né à Lagery, près de Reims, probablement à Saint-Pierre.

1099 à 1118. Pascal II, Raniero, de Bieda, près de Viterbe, à Saint-Jean de Latran.

1118 à 1119. Gélase II, Jean Gaétan, de Gaëte, à Cluny.

1119 à 1124. Calixte II, fils du comte Guillaume de Bourgogne, à Saint-Jean de Latran.

1124 à 1130. Honorius II, Lambert, de Sagnano, près de Bologne, à Saint-Jean de Latran.

1130 à 1143. Innocent II, Grégoire Papareschi, Transtévérin, à Santa-Maria in Trastevere.

1143. Célestin II, Guido, de Città di Castello, à Saint-Jean de Latran.

1144 à 1145. Lucius II, Caccianemici, de Bologne, à Saint-Jean de Latran.

1145 à 1153. Eugène III, Paganelli, Romain, à Saint-Pierre.

ANNÉES

1153 à 1154. Anastase IV, Conrad, Romain, à Saint-Jean de Latran.

1154 à 1159. Adrien IV, Breakspeare, Anglais, à Saint-Pierre.

1159 à 1181. Alexandre III, Roland Bandinelli, de Sienne, à Saint-Jean de Latran.

1181 à 1185. Lucius III, Ubaldo Allucingoli, de Lucques, au Dôme de Vérone.

1185 à 1187. Urbain III, Uberto Crivilli, de Milan, au Dôme de Ferrare.

1187. Grégoire VIII, Alberto de Morra, de Bénévent, au Dôme de Pise.

1187 à 1191. Clément III, Paolino Scolari, Romain, à Saint-Jean de Latran.

1191 à 1198. Célestin III, Giacinto Bobò Orsini, Romain, à Saint-Jea dne Latran.

1198 à 1216. Innocent III, Conti, d'Anagni, à Santo-Lorenzo, à Pérouse.

1216 à 1227. Honorius III, Cencius Favelli, Romain, à Sainte-Marie Majeure.

1227 à 1241. Grégoire IX, Ugolino Conti, d'Anagni, à Saint-Pierre.

1241. Célestin IV, Castiglione, de Milan, à Saint-Pierre.

1243 à 1254. Innocent IV, Sinibaldo, de Fieschi, Génois, dans la cathédrale de Naples.

1254 à 1261. Alexandre IV, Orlando Conti, d'Anagni, au Dôme de Viterbe.

1261 à 1264. Urbain IV, Hyacinthe Pantaléon, de Troyes, au Dôme de Viterbe,

ANNÉES

1271 à 1276. Grégoire X, Teobaldi Visconti, de Plaisance, au Dôme d'Arezzo.

1276. Innocent V, Pietro de Moutiers, dans la Tarentaise, en Savoie, à Saint-Jean de Latran.

1276. Adrien V, Ottobono, de Fieschi, Génois, au Dôme de Viterbe.

1276. Jean XXII, Pietro (Ispano), de Lisbonne, au Dôme de Viterbe.

1277 à 1280. Nicolas III, Giovanni Gaetano Orsini, Romain, à Saint-Pierre.

1281 à 1285. Martin IV, de Brion de Montpencé, en Brie, au Dôme de Pérouse.

1285 à 1287. Honorius IV, Savelli, Romain, à l'Ara Cœli, à Rome.

288 à 1292. Nicolas IV, Masci, né à Ascoli, à Sainte-Marie Majeure.

1294. Célestin V, Pierre de Morone, de Molise, au Dôme d'Aquila.

1294 à 1303. Boniface VIII, Gaetani, d'Anagni, à Saint-Pierre.

1303 à 1304. Benoît XI, Nicolò Boccasini, de Trévise, au Dôme de Pérouse.

1305 à 1314. Clément V, Bertrand de Goth, de Villandrant, près de Bordeaux (Gironde), à Uzesta, en Gascogne.

1314 à 1334. Jean XXII, d'Euse, de Cahors, fils d'un cordonnier, à la cathédrale d'Avignon.

1334 à 1342. Benoît XII, Jacques Fournier, de Saverdun (pays de Foix), à la cathédrale d'Avignon.

ANNÉES

1342 à 1352. Clément VI, Pierre Roger Beaufort, de Château-Malmont, près de Limoges, à l'église de Chaise-Dieu, en Auvergne,

1352 à 1362. Innocent VI, Étienne d'Albret, né à Château-Maumont, près de Limoges, inhumé à Villeneuve.

1362 à 1370. Urbain V, Guillaume de Grimoard, né au château de Grisac, près de Mende, en Gévaudan, enterré au couvent de Saint-Victor, à Marseille.

1370 à 1378. Grégoire XI, Pierre Roger de Beaufort, né au château de Maumont, près de Limoges, à Santa-Francesca Romana, à Rome.

1378 à 1389. Urbain VI, Bartolomeo Prignani, Napolitain, à Saint-Pierre.

1389 à 1404. Boniface IX, Pietro Tomacelli, Napolitain, à Saint-Pierre.

1404 à 1406. Innocent VII, Migliorati, de Salmone, dans les Abruzzes, à Saint-Pierre.

1406 à 1409. Grégoire XII, Angelo Correr, Vénitien, au Dôme de Recanati.

1409 à 1410. Alexandre V, Pietro Filargo, ou Philange, né à Candie, dans l'église des Franciscains de Bologne.

1410 à 1451. Jean XXIII, Balthasar Cossa, Napolitain, au Baptistère de Saint-Jean, à Florence.

1417 à 1431. Martin V, Otto Colonna, Romain, à Saint-Jean de Latran.

1431 à 1447. Eugène IV, Gabriel Condolmieri, Vénitien, à San-Salvatore in Lauro, à Rome,

ANNÉES

1447 à 1455. Nicolas V, Thomas Parentucelli, de Sarzane, à Saint-Pierre.

1455 à 1458. Calixte III, Alphonse Borgia, de Valence, en Espagne, à Santa-Maria di Monserrato, à Rome.

1458 à 1464. Pie II, Énéas Sylvius Piccolomini, de Sienne, à San Andre della Valle, à Rome.

1464 à 1471. Paul II, Pietro Barbo, Vénitien, à Saint-Pierre.

1471 à 1484. Sixte IV, François della Rovere, de Savone, à Saint-Pierre.

1484 à 1492. Innocent VIII, Cibo, Génois, à Saint-Pierre.

1492 à 1503. Alexandre VI, Rodrigo Borgia, de Valence, à Santa-Maria di Monferrato, à Rome.

1503. Pie III, Todeschini, de Sienne, à San-Andre della Valle.

1503 à 1513. Jules II, della Rovere, de Savone (monument commémoratif à Saint-Pierre in Vincoli), inhumé à Saint-Pierre, à Rome.

1513 à 1521. Léon X, Jean de Médicis, de Florence, à Santa-Maria sopra Minerva, à Rome.

1522 à 1523. Adrien VI, Florent, d'Utrecht, à Santa-Maria della Anima, à Rome.

1523 à 1534. Clément VII, Jules de Médicis, de Florence, à Santa-Maria sopra Minerva.

1534 à 1549. Paul III, Alexandre Farnèse, à Saint-Pierre.

1549 à 1555. Jules III, del Monte, de Monte Sansovino, près d'Arezzo, à Saint-Pierre.

1555 à 1559. Paul IV, Carrafa, de Naples, à Santa-Maria sopra Minerva.

ANNÉES

1559 à 1566. Pie IV, Giovan Angelo Medici, de Milan, à Sainte-Marie des Anges, à Rome.

1566 à 1572. Pie V, Michel Ghislieri, de Bosco, près d'Alexandrie, à Sainte-Marie Majeure.

1572 à 1585. Grégoire XIII, Buoncompagno, de Bologne, à Saint-Pierre.

1585 à 1590. Sixte V, Felix Peretti, de Montalto, près d'Ancône, à Sainte-Marie Majeure.

1590. Urbain VII, Jean-Baptiste Castagno, Romain, à Santa-Maria sopra Minerva.

1590 à 1591. Grégoire XIV, Nicolo Sfondrati, de Milan, à Saint-Pierre.

1591. Innocent IX, Jean-Antoine Fachinetti, de Bologne, à Saint-Pierre.

1592 à 1605. Clément VIII, Hippolyte Aldobrandini, Florentin, à Sainte-Marie Majeure.

1605. Léon XI, Alexandre Médicis, Florentin, à Saint-Pierre.

1605 à 1621. Paul V, Camillo Borghese, Romain, à Sainte-Marie Majeure.

1621 à 1623. Alexandre Ludovisi, de Bologne, à Saint-Ignace à Rome.

1623 à 1644. Urbain VIII, Maffeo Barberini, né à Florence, à Saint-Pierre.

1644 à 1655. Innocent X, Pamfili, Romain, à Sainte-Agnès, à Rome.

1655 à 1667. Alexandre VII, Fabio Chigi, de Sienne, à Saint-Pierre.

1667 à 1669. Clément IX, Jules Rospigliosi, de Pistoja, à Sainte-Marie Majeure.